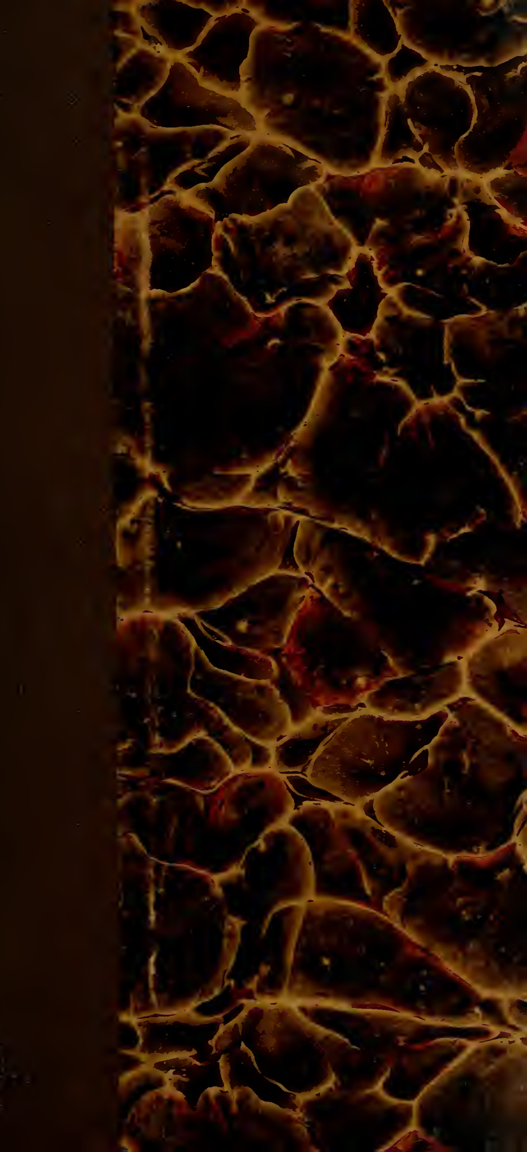




PETIT RESERVOIR,

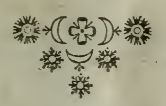
CONTENANT

UNE VARIETÉ DE FAITS HISTORIQUES ET CRITIQUES, DE LITTERATURE, DE MORALE ET DE POËSIES, &c.

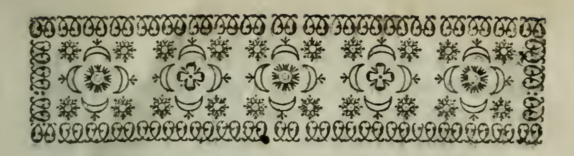
Et quelques fois de Petites

AVANTURES ROMANESQUES ET GALANTES.

TOME TROISIEME. NUM. XLI.



A LA HAYE,
Chez JEAN NEAULME,
M D C C L.



PETIT RESERVOIR.

PRESERVATIF CONTRE LE SUICIDE, OU HISTOIRE DE CAMILLE, *AVEC DES REFLEXIONS.*

EN l'année 1648, année qui ſera à jamais l'opprobre des Annales d'Angleterre, *Camille* ſe trouva reduit dans la plus déplorable ſituation, & accablé de miſere. Quoiqu'il ſupportât ſon malheur, en apparence, avec beaucoup de courage, on ſoupçonna néanmoins, que ſon eſprit en avoit un peu ſouffert. Son état n'empêcha pas néanmoins, aſſez peu de temps après, qu'une

Dame, à qui il plut, ne l'épousât, & ne lui procurât les moyens de vivre plus agréablement que jamais. Autant qu'il avoit été sensible à son infortune, autant sa reconnoissance pour celle qui l'avoit terminée fut elle vive, & augmenta sa passion pour elle: il la regarda comme une amie tendre, qui l'avoit tiré de l'indigence, & eut pour elle non seulement les sentimens qu'il lui devoit en qualité d'époux, mais ceux de l'ami le plus reconnoissant. Le rétablissement de la fortune de *Camille* fut le signal du retour des faux amis, qui l'avoient abandonné dans son malheur: il les vit reparoître chez lui, mais pour le précipiter de nouveau dans la misère. *Camille* étoit franc & plein de droiture, incapable d'aucune lâcheté, & par-là-même toûjours en danger d'être la dupe de gens d'un mauvais caractère. Puis-je le dire sans frémir? L'artificieux & fourbe *Maskwell* abusa à un tel point de la bonne foi de *Camille*, que celui-ci fut sa Caution pour une somme qui excédoit le bien qu'il possédoit; & *Maskwell*, ayant fait sa bourse, s'éclipsa. Cette fatale nouvelle s'étant répanduë ne fut que trop-tôt confirmée au malheureux *Camille*; il apprit par une Lettre qu'il reçut, que *Maskwell* ayant disparu, il seroit obligé de satisfaire pour lui, & qu'on ne tarderoit pas à l'attaquer. Quel coup pour le généreux *Camille*! Quelle triste perspective! quelles accablantes reflexions! Que dira-t-il à son Epouse? Quelle Consolation pourra-t-il lui donner? Comment se résoudre à lui annoncer, qu'elle est reduite dans

dans le triſte état dont elle l'a tiré? Par quel moyen lui fera-t-il goûter un tel revers? En un mot, comment s'expliquer avec elle, plein de l'accablante idée, que ſon imprudence ſeule a creuſé l'abîme? J'ai oublié de dire qu'il avoit quatre enfans, dont le ſort le déchiroit cruellement, à proportion qu'ils avoient été pour lui des objets de joie & de plaiſir; deſtinés par leur naiſſance à jouïr d'une belle fortune, la penſée de les voir condamnés à lutter contre la pauvreté, le mettoit hors de lui. Que pouvoit-il faire pour eux, ſe voyant ſur le point d'être réduit à pourrir en priſon, à ſubſiſter de charités, & à n'avoir tout au plus qu'autant qu'il faut pour ne pas mourir de faim? Son imagination frappée de ces objets, en augmenta encore l'horreur par les plus noires images: la lacheté de ſon ami, les reproches de ceux qui le connoiſſoient, & la rapidité de la révolution, achevérent de le mettre dans le plus terrible état, que l'on puiſſe ſe repréſenter. Il ne balança plus ſur le parti qu'il devoit prendre, & réſolut de finir ſes malheurs avec ſa vie: mais n'étant pas encore décidé ſur l'inſtrument dont il ſe ſerviroit, il prépara une Corde & un Piſtolet: il monta enſuite dans ſa Chambre, & s'étant déterminé à employer la Corde, il écrivit une Lettre pour ſa femme, qu'il laiſſa ſur la table avec le Piſtolet. Après avoir fait ces arrangemens, il ſe met en devoir de deſcendre pour voir encore une fois ſes enfans, qui jouoient dans la Cour: le hazard voulut que, dans ce moment, il y en eut un

bui tomba, & se blessa ; l'infortuné *Camille* sentit en ce moment qu'il étoit pere, & oubliant tout, il courut précipitamment pour le sécourir : le bruit qu'il fit en descendant, & les cris de l'enfant, allarmèrent sa femme, qui monta au plus vîte croyant trouver son mari dans sa Chambre, parce qu'il lui avoit dit, qu'il s'y retiroit pour réposer un peu : mais quel fut son trouble lorsqu'elle n'y apperçut que le Pistolet, la Corde & la Lettre! Qui pourroit dire l'angoisse qu'elle ressentit, quand elle lut la Lettre, & y vit, qu'elle étoit sur le point de se voir Veuve, & Veuve sans appui, avec quatre enfans Orphelins! L'étonnement & l'horreur dont elle étoit saisie l'auroient peut-être rendue immobile, & comme pétrifiée de douleur, si la venue de son Mari, qui entra pour exécuter son tragique dessein, ne l'avoit ranimée. Je n'entreprendrai pas de dépeindre le spectacle qu'ils formèrent ensemble : tandis que l'un rougissoit de voir son dessein découvert, l'autre fondoit en larmes ; la douleur & le trouble, qui agitoient cette malheureuse épouse dans la crainte de perdre son mari, ébranlèrent la résolation de celui-ci : il rougissoit & pâlissoit tour à tour : prenant enfin la parole, elle lui déclara, que quoiqu'ils fussent ruïnés, elles s'estimeroit heureuse, pourvu qu'il vécut, mais qu'elle ne lui survivroit point - - qu'il lui étoit impossible de servir en même temps de Pere & de Mere à ses enfans - - que la pensée de les voir privés de leur unique Protecteur, de leur Guide, de leur Pere, lui étoit insupportable.

Ce

Ce difcours fit couler les larmes des yeux de *Camille*: la tendreffe d'Epoux, l'affection d'Ami, l'amour paternel s'exprimèrent par un filence éloquent, & il parut pénétré de douleur: il envifagea fon deffein comme le plus grand excès de cruauté & d'ingratitude, comme une indigne lâchété, d'avoir voulu fe difpenfer de partager les malheurs, où il avoit lui-même plongé fa famille, il conçut qu'il y avoit de la baffeffe d'ame de refufer de travailler à contribuer à rendre à cette famille défolée fon fort plus fupportable, par des fecours qu'il pourroit peut-être lui procurer.

Il fuffira de dire, qu'il réfolut de fe mettre dans le Commerce, pour trouver les moyens d'acquitter la Caution dont il s'étoit chargé, & d'entretenir fa famille. L'événément répondit à fes efpérances & les furpaffa même. Son beau-pere le foutint de fon crédit & de fon bien; *Camille* fe donna tout entier au Commerce; & au bout d'un petit nombre d'années, il parvint par fa probité & par fa grande application à fes affaires à les rétablir, il fe vit en état de s'acquitter envers fon beaupere, & de donner une affez jolie fortune à fes enfans: car il difoit fouvent que fes malheurs lui avoient appris à fe contenter de ce qui pouvoit mettre fes enfans à couvert de la tentation du mal par pauvreté, & des excès où la trop grande abondance fait tomber quelquefois. J'ajouterai feulement, qu'il reconnoiffoit, qu'il avoit goûté une fatisfaction fi vive & fi folide, depuis fon malheur, qu'il auroit

été réellement malheureux s'il n'eût été trahi. La Vie fut en effet dans la ſuite celle des Juſtes, & ſa fin fut ſemblable à la leur. En mourant il donna à ſes Enfans ce Laconique Avis-ESPERÉS.

REFLEXIONS.

COMME *l'Hiſtoire de* Camille *fait l'éloge de ce Courage mâle, qui fait ſupporter les diſgraces de la vie, par oppoſition à la conduite, ſi ordinaire aujourd'hui, de beaucoup de perſonnes, qui entreprennent de s'y ſouſtraire lâchement, par le* Suicide*: il eſt naturel de rechercher d'où vient que cet uſage eſt devenu ſi commun, ſurtout l'Autorité Légiſlative ayant établi une Loi ſi propre à en arrêter le cours. Il eſt certain, que la Loi ne peut s'exécuter elle même, & qu'elle peut être éludée ou affoiblie par des gens, ou artificieux & corrompus, ou foibles & ignorans: c'eſt je croi ce qui a rendu le* Suicide *ſi ordinaire aujourd'hui, quoique la débauche qui regne dans notre ſiécle n'y contribue pas peu auſſi, parce qu'elle amollit l'ame, la rend incapable de ſoûtenir l'adverſité, & que ſouvent elle précipite les hommes dans le malheur. Les Anglois ſont d'un caractère doux & tendre, ainſi ils ſont portés à éviter, s'il eſt poſſible, tout ce qui leur paroît dur & cruel: de là vient que la Loi, qui confiſque à la Couronne les biens de ceux qui attentent à leur propre vie, qui ordonne que leur Corps ait une note d'infamie, & défend de lire pour eux l'Office des Morts, paroît aux Anglois en général une Loi dure & cruelle, parce*

ce qu'il leur semble que c'est poursuivre les Morts jusques dans le tombeau, & que c'est punir les innocens pour les coupables, en réduisant dans la misère une veuve & des enfans, déja assez malheureux par la perte d'un Epoux & d'un Pere: on aime donc mieux tâcher d'éluder la Loi, quoiqu'il n'y ait eu aucune marque de folie; & qu'au contraire on ait apperçu dans toutes les démarches de celui qui s'est privé de la vie, les caractères d'un homme qui raisonne de sang froid; plûtôt que de faire violence au penchant naturel qu'on a à la compassion, on attribue son action à un dérangement d'esprit, & on le met tranquillement en terre. Quelque aimable que soit le principe, je crains que les conséquences n'en soient très-fâcheuses. Doit-on regarder comme une Loi dure & cruelle, celle qui contribue au bien général de toute la Societé, parce que quelques particuliers en souffrent? Mais telle est l'imperfection de la sagesse humaine, qu'il n'est guere de Loi, contre laquelle on ne puisse faire la même objection. Qualifiera-t-on de Loi dure, celle qui est destinée à prévenir le Crime? Osera-t-on soutenir, qu'elle n'auroit pas eu cet effet, si elle eut été duement exécutée? Souvent il ne faut qu'une bagatelle pour nous faire agir, ou pour nous retenir, lorsque les plus importans motifs sont inefficaces. L'ancienne Lucrece *ne craignit-elle pas davantage la honte d'être trainée par les rues, & exposée toute nue aux yeux de tout le peuple Romain, que le Poison? Ceux qui sont sourds aux cris de leurs Peres, que ni l'amour de la vie, ni la tendresse de leurs parens & de leurs amis ne peuvent arrêter,*

rêter, ſeroient retenus par une Loi qui défendroit de leur rendre les derniers honneurs. Les hommes ſont les mêmes dans tous les ſiécles ; pourquoi l'idée de l'infamie à laquelle leur corps ſeroit expoſé ne pourroit-elle pas frapper les uns, tandis que la miſere de leur famille feroit impreſſion ſur d'autres?

D'AILLEURS *penſe-t-on pouvoir ſe juſtifier au Tribunal de ſa Conſcience, en atteſtant le dérangement d'un homme, tandis qu'on n'a d'autre preuve à en donner que l'action même? Puiſque l'on ne peut ignorer que pour atteſter juridiquement & en conſcience un fait par ſerment, il faut avoir des preuves, & ne pas ſe fonder ſur une ſimple opinion. La Loi eſt abſurde, s'il n'y a jamais aucun homme qui ſe tue volontairement & de propos déliberé; elle ſuppoſe évidemment le contraire. Il faut donc que l'examen du fait ſe faſſe ſur des preuves, différentes de l'action même, qui ſont les circonſtances qui l'accompagnent & la précédent. Car je voudrois bien ſavoir ſi, dans le cours ordinaire, nous taxons un homme de folie proprement dite, lorſqu'il commet des actions imprudentes & mauvaiſes? Dans ce cas-là il faudra enfermer les Débauchés & les Joueurs de profeſſion, & leur donner des Tuteurs. En un mot, ſi des actions, contraires à la raiſon & à la vertu, ſuffiſent pour mettre ceux qui les commettent au rang des fous, on pourra faire l'apologie des Voleurs, des Calomniateurs, des Rebelles & des Meurtriers. Cependant j'oſerois aſſurer qu'en un grand nombre d'occaſions, l'on n'a cherché ni produit d'autre preuve, que l'action même. Le très-petit nombre*

de

de déclarations d'une autre nature prouve suffisamment ma these, & dans ce petit nombre je ne crois pas qu'il y ait un seul exemple, où l'on ait chargé un homme riche.

DEMANDERA-*t-on en quoi consiste donc le Crime, dont on se plaint si fort, & quel tort il fait à la Société? Je réponds, que le* Suicide *est un Crime atroce, puisque celui qui le commet se soustrait aux devoirs que lui imposent les qualitez de Patriote, d'Ami, de Frere, de Mari, de Pere: c'est encore un grand crime de soustraire à ce qu'il doit en qualité de Sujet au Gouvernement, qui le protege en sa personne & en ses biens; ce qui aggrave le Crime, c'est qu'il peut même encourager au meurtre en general. Dès qu'un homme en vient au point de se persuader qu'il est le maitre de sa propre vie, & qu'il peut en disposer à son gré, il sera assez difficile qu'il ne pense être en droit d'exercer le même pouvoir sur celle de son prochain, si celui-ci a eu le malheur de l'offenser; ou qu'il s'imagine, qu'il est un obstacle à son bonheur. Le Gouvernement ne doit-il donc pas reprimer ceux qui favorisent un Crime, dont les Conséquences sont si dangereuses? Je suis persuadé, que des Loix severes retiendroient ceux qui ont quelque sagesse, tandis que la douceur ne sera pas capable de produire cet effet. Plus d'une fois le Bien général a demandé des sacrifices beaucoup plus difficiles, que dans le cas dont il s'agit, & des particuliers ont été traités plus rigoureusement pour le bonheur général de la Société, sans qu'on ait trouvé qu'il y eût en cela de la cruauté. N'a-t-on pas rasé de superbes*

les édifices, confisqué les biens, banni les enfans & les amis de certains Criminels, & même ceux qui portoient leur nom, pour qu'il ne restât ni trace ni vestige de leur Crime? Trouvera-t-on après cela qu'il y ait de la Cruauté à exécuter nos Loix contre un Crime, qui en a peu d'égaux, & qu'aucun ne surpasse en atrocité?



L'ILLUSION DES PLAISIRS.

ODE.

Que ton destin est déplorable!
Mortel, où tendent tes souhaits?
Avide d'un bonheur durable,
Ne le trouveras-tu jamais?
Trahi par tout ce qu'il désire,
Ton cœur languit, ton cœur soupire,
N'est-il pour toi de vrais plaisirs?
Créé par un Etre Suprême,
Dois-tu ne trouver en toi-même
Que d'insatiables désirs?



Du vif éclat qui m'environne
Je vois tous les Humains jaloux;
Le rang, les titres qu'on me donne,
Ont pour moi des attraits bien doux;
Respects, Grandeur imaginaire,

Vous

Vous ſeduiſez, ſans ſatisfaire;
Eſclave d'un fatal devoir,
Mes jours coulent dans la crainte;
On me fuit, j'inſpire la crainte,
Que ſuis-je avec tout mon pouvoir?



En vain du penchant qui me guide,
Je ſuis la douce activité;
Où trouverai-je un bien ſolide
Source de ma félicité?
Epris d'une Beauté charmante,
J'éprouve une ardeur qui m'enchante,
Je brule, je plais à mon tour,
Quels plaiſirs! mais quelles allarmes!
Des ſoupçons, de honteuſes larmes,
Empoiſonnent ce tendre Amour.



Le Printemps nous rend la verdure;
Je parcours de rians Jardins,
Les Prés, les fleurs, une onde pure,
Semblent endormir mes chagrins;
Que dis-je? cette ſolitude
Redouble mon inquiétude;
Foible reſſource pour un cœur;
Les Habitans de ces Bocages,
Par leurs concerts, par leurs ramages,
Ne font que nourrir ma langueur.

Quel

Quel autre objet s'offre à ma vûë!
Thalie, eſt-ce toi que je vois?
Je ſens déja mon ame émuë,
S'attendrir au ſon des Hautbois;
Mille jeux regnent dans ton Temple,
Tandis que mon œil les contemple,
L'ennui m'a-t-il abandonné?
Un nouveau trouble m'inquiette,
Chere Philis, je te regrette
Dans un ſéjour ſi fortuné.



Le jeu pourra me ſatisfaire,
Profitons du moment heureux;
Lieu funeſte! Alecton l'éclaire;
Quels cris! quels ſifflements affreux!...
Je m'abuſe, Plutus l'habite,
Le Métal ſéducteur m'excite,
J'éprouve un ſort plein de douceurs.
Dieu cruel, quel revers m'accable!
C'eſt pour me rendre miſérable
Que tu m'as comblé de faveurs.



Fuyons. A ma ſombre triſteſſe
Il faut des ſecours plus puiſſans;
Bacchus, par une prompte yvreſſe,
Mets le déſordre dans mes ſens;
Ton Nectar bannit mes allarmes,
C'eſt à toi que je rends les armes

Heu-

Heureux de perdre la raiſon:
Elle s'éveille, la cruelle,
Sa voix ſévere me rapelle,
Suis-je plus tranquille? Hélas! non.



J'entre dans le ſacré délire;
Venez agréables tranſports,
Guidé par le Dieu qui m'inſpire,
Tout va céder à mes accords;
Déja mon triomphe s'aprête;
La Guirlande ceindra ma tête,
Tremblez, tremblez, rivaux altiers.
Que vois-je, ô comble de diſgrace!
Un vainqueur occupe ma place,
Je n'ai que l'ombre des Lauriers.



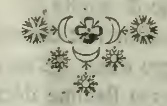
Sous l'étendart de l'Hymenée
Goutons de plus charmans attraits;
Doux momens, heureuſe journée,
Puiſſiez-vous ne finir jamais!
Epouſe cherie & fidelle,
Que vôtre amour ſoit éternelle,
Regnez, digne objet de mes vœux;
Mais je ſens ma flamme décroître;
Le feu, qui ne fait que de naître,
S'éteint dès que je ſuis heureux.

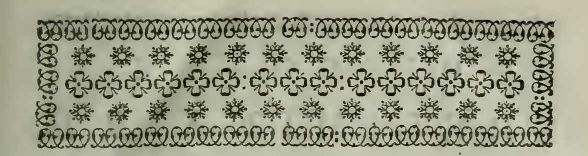


Un Ami ſincere me gêne,
A quoi pourrai-je recourir?
Quel vuide, qu'elle affreuſe peine!
Eſt-ce vivre que de languir?
Félicité que je déſire,
Me fuis-tu, tant que je reſpire,
En me livrant d'affreux combats?
Ah! dans l'état le plus funeſte,
Le ſoulagement qui me reſte,
Je ne l'attends que du trépas.



Quelle Divinité puiſſante
Calmera mes cruels tourmens!
J'obéis à ſa voix touchante,
C'eſt la Vérité que j'entends;
A ſon aſpect fuit le menſonge;
Tu cours, dit-elle, après un ſonge,
Inſenſé, connois ton erreur;
Si tu veux un bonheur durable,
Il n'en eſt qu'un ſeul véritable:
Pour le trouver, crains le Seigneur.





PETIT RESERVOIR.

REFLEXIONS SUR LE COMIQUE-LARMOYANT,

Par Mr. M. D. C.

Trésorier de France & Conseiller au Présidial, de l'Academie de la Rochelle,

Adressées à

M. M. ARCERE & THYLORIER,

De la même Academie.

DISCOURS PRELIMINAIRE.

SEROIT-IL *encore permis d'écrire ſur la Comédie, & pourroit-il manquer en ce genre de Littérature quelque choſe à nos beſoins ou à notre curioſité? Les perſonnes mêmes les moins verſées dans l'étude des langues, n'ont plus la liberté d'ignorer l'antiquité théatrale: des Ecrivains célèbres ont pris ſoin de nous en découvrir les beautés; & nous avons parmi les Modernes des Auteurs admirables pour les préceptes & les exemples.*

Il ne nous reſte donc plus de deſirs à former pour notre inſtruction, & nos vœux pour la gloire du Théatre François doivent être remplis par la réputation éclatante qu'il s'eſt acquiſe chez toutes les Nations de l'Europe. Mais pouvons-nous nous flater de la conſerver encore long-tems? & n'avons-nous point à craindre qu'elle ne diminue, & peut-être même qu'elle ne s'évanouïſſe entre les mains des Comiques de nos jours? Un nouveau genre, fameux à la vérité dès ſa naiſſance, s'eſt gliſſé depuis quelques années ſur notre Scène: mais ſi d'un côté il obtient un grand nombre de ſuffrages, il trouve de l'autre des adverſaires, qui lui conteſtent à la fois, & ſon nom & ſes attributs.

LES *nouveaux Dramatiques ſont-ils donc de ces eſprits ordinaires, qui ne pouvant s'élever juſqu'à la grande maniére, en ont imaginé une autre, qui les diſtinguât au moins par l'éclat piquant de la nouveauté? ſont-ce de ces génies créa-*

créateurs, pour qui les ſources du vrai ne ſont point encore épuiſées, & dont la vue perçante va au de-là des limites des regards vulgaires?

CETTE *queſtion delicate n'entre point dans le plan de ce Diſcours. Quelle témérité de vouloir apprécier les eſprits! & quelle ſource féconde de Critique ne ſe prépare-t-on pas, pour peu qu'on bleſſe l'amour propre d'Auteurs accoûtumés à recevoir des applaudiſſemens publics! Auſſi n'eſt-ce qu'en tremblant que je vais vous rappeller ici ces queſtions mêmes générales, qui ont fait ſi ſouvent l'objet de nos diſputes ſur la nouvelle manière de traiter le Comique. Cette manière eſt-elle autoriſée par l'exemple des Anciens? A-t-on la liberté indéfinie de la changer ſans ceſſe? Nous apporte-t-elle plus d'utilité ou de plaiſir que celle du Siécle de Molière? Eſt-elle enfin deſtinée à paſſer à la Poſtérité, comme une nouvelle branche de Dramatique propre à orner la Scène? Tels ſont les ſujets ſur leſquels j'ai penſé qu'on pouvoit diſputer ſans crime, en reſpectant toujours les lauriers que les nouveaux Auteurs ont ſi juſtement mérités.*

ET *comme il n'eſt point de voye plus ſûre pour ſaiſir le vrai que de comparer enſemble les productions de la même eſpèce, je vais parcourir d'abord, au moins légérement, les différentes méthodes qui ont été ſuivies ſur les plus fameux Théatres de l'Empire Dramatique, je veux dire ceux d'Athenes, de Rome, & de Paris. De la reſſemblance, de la varieté même de ces différens goûts, il ſortira peutétre des principes aſſez lumineux pour pouvoir éclaircir nos doutes.*

REFLEXIONS
SUR LE
COMIQUE-LARMOYANT.

LE *Théatre des Grecs*, ouvrage immortel du P. Brumoy, nous apprend qu'àprès que la Comédie eut laissé ses tréteaux, elle tourna ses vûes du côté de l'instruction de ses Citoyens, rélativement aux affaires politiques du Gouvernement. Dans ce premier âge de la Scene, on attaqua plûtôt les personnes que les vices, & l'on se servit plus volontiers des armes de la Satyre, que des traits du ridicule. Alors le Philosophe, l'Orateur, le Magistrat, le Général d'Armée, les Dieux mêmes, furent exposés aux railleries les plus sanglantes; & tout, sans distinction, devint la victime d'une liberté qui n'avoit point de bornes.

UNE premiére Loi corrigea en partie cette licence effrénée des Poëtes. Ils n'osérent plus nommer personne; mais ils trouvérent bientôt le secret de se dédommager de cette contrainte. Sous des noms empruntés, *Aristophanes* & ses contemporains tracérent des Caractères parfaitement reconnoissables; ensorte qu'ils eurent le plaisir de satisfaire plus finement & leur amour propre, & la malignité des Spectateurs.

LE troisième âge du Théatre Athénien fut infiniment moins hardi. *Ménandre*, qui lui servit de modèle, transporta la Scene dans

dans un lieu imaginé, & qui n'eut plus rien de commun avec celui de la repréſentation. Les perſonnages furent également inventés, & les avantures ſuppoſées. Des Loix plus ſévéres encore que les premiéres, ne permirent pas à cette nouvelle eſpèce de Comédie de retenir rien du ton qu'elle avoit pris ſur les premiers Poëtes.

Le Théatre Latin ne fit aucun changement dans la manière de Ménandre, & ſe borna à l'imiter, plus ou moins ſervilement, ſuivant le caractère du génie de ſes Auteurs (*). *Plaute*, qui avoit un talent admirable pour plaiſanter, tourna principalement ſes portraits du côté du ridicule, & eut été plus volontiers l'émule d'Ariſtophanes que de Ménandre, s'il eut ôſé. *Térence*, plus froid, plus décent, & plus régulier, fit des peintures plus vraies, mais moins animées. Les Romains, dit le P. Rapin, penſoient être en converſation, quand ils aſſiſtoient aux Comédies de ce Poëte; & ſes plaiſanteries, ſuivant Madame Dacier, ſont d'une legéreté & d'une politeſſe qui doit ſervir de modèle aux Comiques de tous les Siécles.

La Satyre perſonnelle, & le ridicule des mœurs,

(*) Les Comédies de Terence ſont toutes Grecques, c'eſt-à-dire, qu'il n'y a rien des mœurs ni des manières des Romains. Dans Plaute, il y a des Piéces qui, quoique Grecques, ne le ſont pourtant pas entiérement. Cecilius traduiſoit auſſi les piéces de Ménandre. *Préface de la Traduction de Terence, par Mad. Dacier.*

mœurs, formérent donc ſucceſſivement le caractère des Poëmes de ces différens Comiques; & ce fut uniquement ſous ces traits qu'ils prétendirent corriger & divertir leurs Concitoyens. Mais cette manière, qui pouvoit s'étendre à toutes les conditions, ne fut pas pouſſée auſſi loin qu'elle pouvoit aller. Nous n'avons en effet aucunes piéces, ni Greques, ni Latines, qui ayent immédiatement les femmes pour objet. Si Ariſtophanes les introduit aſſez ſouvent ſur la Scene, ce n'eſt jamais que comme des perſonnages acceſſoires, qui n'ont point de part au ridicule; & lors même qu'il leur donne les premiers rolles, comme dans les Harangueuſes, la Critique retombe toujours ſur les Hommes qui conſtituent le véritable ſujet de ſon Poëme.

PLAUTE & Térence ne nous ont repréſenté que la vie honteuſe & mercenaire des Courtiſanes d'Athenes (*). Ces peintures odieuſes ne peuvent nous donner une juſte idée de la conduite domeſtique des Dames Romaines; & notre curioſité reclamera toujours

(*) Voyez l'*Epidicus* de Plaute, Act. 2. Sc. 2. On ne vit jamais, dit il, un ſi grand nombre de cette eſpèce libertine: leur faſte inſolent étale les plus ſuperbes parures. . . Trop impatientes pour attendre qu'un Amant vienne apporter à leurs pieds l'hommage de ſon cœur, elles courent au devant de lui pour exiger ce tribut. Quels reſſorts ne ſont pas mis en œuvre pour les retenir dans leurs fers? Elles déployent les charmes de la nature & les graces empruntées de l'art &c.

jours un champ de critique auſſi vaſte & auſſi fécond. Les Modernes plus heureux, (dirai-je plus téméraires?) ont tiré meilleur parti des mœurs du Sexe, & nous leur avons obligation de l'avoir réduit à ne pouvoir plus rire qu'à fraix communs.

LE Siécle d'Auguſte, qui alla preſque dans tous les genres à la perfection, laiſſa à celui de Louis XIV. la gloire d'y porter l'art Comique. Mais comme les progrès du gout ne ſont que ſucceſſifs, il nous a fallu épuiſer mille erreurs avant d'arriver à ce point fixe où l'art doit naturellement aboutir (*). Imitateurs indiſcrets du génie Eſpagnol, nos peres chercherent dans la Religion la matière de leurs téméraires divertiſſemens; leur piété inconſidérée oſa joüer les miſtères les plus reſpectables, & ne craignit point d'expoſer ſur les Théatres publics un aſſemblage monſtrueux de dévotion, de libertinage & de bouffonnerie.

DANS la ſuite, par un biſarre contraſte, le goût des avantures amoureuſes s'empara de la Scene. On ne vit plus que des Romans, compoſés de beaucoup d'intrigues, ſe brouiller & ſe dénouër avec ſurpriſe. (†) Tout le fabuleux, tout l'incroyable de la Chevalerie, les duels & les enlevemens paſſérent dans nos Comédies; & le cœur fut auſſi dangereuſement attaqué, que la piété avoit été juſtement allarmée.

CORNEILLE, deſtiné à illuſtrer l'une & l'autre

(*) *Rouſſeau Ep. à Thalie.*
(†) *Brumoi.*

l'autre Scene, parut enfin. *Mélite* produisit une nouvelle espèce de Comédie ; & cette piéce, qui nous paroit si foible & si défectueuse aujourd'hui, présenta à nos yeux étonnés des béautés que l'on ne connoissoit point encore.

CEPENDANT c'est au *Menteur* que l'on doit fixer l'époque de la bonne Comédie. Le grand *Corneille*, en tirant son sujet d'un Poëte Espagnol, rendit au Théatre François le service le plus important. Il ouvrit à ses Successeurs la route de plaire par des intrigues simples, & leur apprit encore la façon ingénieuse de les accommoder à nos mœurs.

DU *Menteur*, il faut passer sans intervalle, jusqu'à *Molière*, pour trouver la Scene Françoise dans son point de perfection. C'est à cet Auteur admirable que nous devons ces traits victorieux qui ont porté notre Comique sur tous les Théatres de l'Europe, & qui nous donnent un avantage si marqué sur celui des Grecs & des Romains.

ON vit alors toutes les beautés de l'art & du genie réunies dans nos Poëmes : une œconomie judicieuse dans la distribution de la Fable, & dans la marche de l'Action ; des incidens finement ménagés, pour enflammer la curiosité du Spectateur ; des caractères soutenus, & ingénieusement contrastés avec des personnages accessoires, pour donner plus de saillant aux originaux. Les vices du cœur dévinrent l'objet de ce haut Comique, inconnu à l'Antiquité, & avant *Molière*, à toutes les Nations de l'Europe ;

genre

genre ſublime, dont le charme ſe fait ſentir à proportion de l'étendue & de la délicateſſe des eſprits. Enfin on vit dans l'eſpèce imitée des Anciens une Critique rélative aux mœurs & aux actions de la vie bourgeoiſe & ordinaire, la plaiſanterie & le badinage pris du fond des choſes, ſe déclarer naturellement moins par les paroles que par les ſituations vraiement comiques des Acteurs.

A la vue de ce noble eſſor, il étoit naturel de penſer que la Comedie reſteroit dans le degré de gloire où elle étoit enfin parvenue, ou du moins qu'on feroit tous ſes efforts pour ne pas dégénérer. Mais eſt-il des loix, des coûtumes, des conventions qui puiſſent réſiſter aux caprices de la nouveauté, & fixer le goût de cette impérieuſe Déeſſe? L'autorité de *Molière*, & plus encore le ſentiment du vrai, obligérent en quelque ſorte pluſieurs de ſes Succeſſeurs à marcher ſur ſes traces, & lui font encore aujourd'hui trouver d'illuſtres diſciples. Mais la plus grande partie de nos Auteurs, ceux même à qui la nature a donné le plus de talens, croyent pouvoir abandonner un modèle auſſi utile, & s'efforcent à l'envi de ſe faire un nom qui ne doive rien à l'imitation, ni des Anciens ni des Modernes.

DANS le nombre des nouveautés qu'ils ont introduites ſur notre Scène, je ne dirai rien de ces Comedies ſingulieres, où l'on ſubſtitue des êtres perſonnifiés à la place des perſonnages réels; c'eſt un gout de féerie que l'Opera ſeul a droit de revendiquer: ni de celles où la vivacité piquante du Dialogue tient lieu d'in-

trigue & d'action; on ne peut les regarder que comme de subtiles analyses des sentimens du cœur, que comme un composé de saillies & d'éclairs d'imagination, plus propres à brillanter un Roman, qu'à parer de ses vrais ornemens un Poëme Dramatique. Je me borne à vous parler de ce nouveau genre de Comique que l'Abbé Des Fontaines qualifioit de *Larmoyant*, & auquel en effet il est difficile de trouver un nom plus décent & plus convenable (*).

MAIS afin que vous ne m'accusiez pas de combattre des chimères, je dois vous transcrire ici les Maximes d'un Apologiste de *Melanide* (†), cette Comedie si justement célèbre, & dont j'aurai si souvent occasion de vous parler dans la suite. „ Pourquoi, dit-„ il, voudroit-on défendre à son Auteur de „ réunir dans le même Ouvrage, ce que le „ Comique a de plus fin, & tout ce que le „ Tragique peut offrir de plus touchant? „ Blâme ce mélange qui voudra; pour moi „ je m'en accommode très-bien; aimer le „ chan-

(*) Rien n'est plus ridicule, j'en conviens, que de disputer sur les noms: il ne l'est guere moins de vouloir donner un nom connu & déterminé à une chose à laquelle il ne convient nullement. Le nom de Comedie ne convient pas davantage au Comique-Larmoyant, que celui de Poëme Epique aux Avantures de Dom Quixotte. . . Comment donc caracteriser ce nouveau genre? Une Déclamation pathetique mise en dialogue, & soutenue dans le cours d'une intrigue de Roman, &c. *Principes pour lire les Poëtes*, *Tom*. 2.

(†) Lettres sur Mélanide. Paris, chez Merigot 1741.

„ changement jufques dans les plaifirs, c'eft
„ le goût de la Nature... On paffe d'un plai-
„ fir à l'autre; on rit & l'on pleure tour à
„ tour. Ce genre de Spectacle eft nouveau
„ fi l'on veut; mais il a pour lui le fuffrage
„ de la Raifon & de la Nature, l'autorité du
„ Beau-Sexe, & les applaudiffemens du Pu-
„ blic.

TELLES font, Meffieurs, les Maximes dangereufes contre lefquelles j'ofe m'élever; car remarquez, je vous prie, que pénétré de la plus fincère admiration pour le genie des Auteurs, je n'attaque jamais que le goût de leurs Ouvrages, ou plûtôt celui du Comique plaintif pris en général. Je me fuis toujours refervé la liberté de donner avec vous mille louanges aux Poëtes charmans, qui par des beautés de détail très-réelles, par la découverte de plufieurs portraits & de plufieurs caractères vrais & faillans, & par la nouveauté impofante de leur coloris, ont fçû nous dérober quelquefois ce que le fond de leurs fables pouvoit avoir de frivole ou de défectueux. Le genie d'un Auteur perce toujours, & peut lui attirer de juftes éloges malgré les défauts de fon ouvrage: mais les défauts de l'ouvrage percent auffi, & peuvent être légitimement repris, malgré tous les preftiges du génie de l'ouvrier.

AINSI, après avoir rendu juftice aux talents eftimables des artifans du nouveau genre, ne craignons point d'examiner le goût de leurs Piéces, & voyons d'abord fi l'Antiquité leur a fourni des autorités qu'ils foient en droit de nous oppofer pour juftifier leur choix.

PAR la legère esquisse que nous venons de voir, il est constant que le Théatre Grec n'a pû leur donner aucune idée analogue au Comique-Larmoyant. Les Piéces d'*Aristophane* ne sont proprement que des Dialogues Satyriques; & il paroit par les fragmens de *Menandre*, que ce Poëte n'a employé que les couleurs du Ridicule, ou de cette Critique générale, qui réjouït plus l'esprit qu'elle n'affecte l'ame.

LA manière du Théatre Latin ne leur est pas plus favorable (*). Ce n'est point l'attendrissement du cœur qui fait l'objet des Comedies de *Plaute*: aucunes de ses fables, aucuns de ses incidens, aucuns de ses caractères, ne sont destinés à nous faire verser des pleurs. Il est vrai qu'on trouve dans *Terence* quelques Scènes touchantes; par exemple celles où Pamphile expose ses tendres inquiétudes pour Glycerion, qu'il a séduite (†): mais la position d'un jeune homme amoureux, également agité par l'honneur & par la passion, n'a aucun trait de ressemblance avec celle de nos originaux modernes. Terence trouve sous sa main des situations attendrissantes, telles que l'Amour en

(*) On ne parle ici du Théatre Latin, que rélativement aux deux Auteurs qui nous restent. Personne n'ignore que les Romains avoient deux espèces de Comedies: la Grecque *Palliata* & la Romaine *Togata*; & que celle-ci se subdivisoit encore en quatre classes, nommées *Prætextata*, *Tabernaria*, *Attelana*, & *Planipes*. Du Bos Refl. Critiq. tom. I. ch. 21.

(†) Voyez l'Andrienne. Act. 1. Sc. 6.

en produit toujours ; & il les exprime avec ce feu & cette naïveté qui peignent ſi bien la nature & qui la fixent. Eſt-ce bien là le goût des nouveaux Dramatiques ? Ils choiſiſſent de deſſein prémédité une action triſte ; & par une ſuite néceſſaire, ils ſont obligés de donner un ton lugubre à leurs principaux Acteurs, & de réſerver le comique pour les ſubalternes. Les incidens ne naiſſent que pour faire couler de nouvelles larmes ; & l'on ſort enfin d'un Spectacle Comique le cœur auſſi ſerré de douleur, que ſi l'on venoit de voir repréſenter Medée ou Thieſte.

CE n'eſt donc pas chez les Anciens que les Auteurs du nouveau genre ont puiſé la manière plaintive ; & la victoire ne ſeroit pas long-tems incertaine, ſi elle dépendoit de leurs exemples, ou même de ceux des Poëtes François qui ont brillé ſur notre Théatre juſqu'au commencement de ce Siécle. Le concours de tant d'autorités pourroit ſans doute former une démonſtration victorieuſe ; cependant je veux bien pour un moment renoncer à cet avantage, & rechercher avec vous ſi les nouveaux accens mêlés de traits comiques & plaintifs ſont exactement puiſés dans la Nature. Je conſens que l'uſage contraire, ſuivi pendant vingt ſiécles, ne puiſſe préſcrire contre la raiſon, & que l'erreur qu'il auroit conſacrée n'en ſoit pas moins une erreur. Je vous mets, comme vous voyez, extrêmement à votre aiſe ; & vous ne pouvez, ſans injuſtice, exiger de moi plus de complaiſance & de déſintereſſement.

(La Suite dans le Num. ſuivant.)

ANEC-

ANECDOTES LITTÉRAIRES.

De Londres.

THE *Natural Hiſtory of* Barbadoes. *In ten Books. By the Rev. Mr.* Griffith Hughes, *Rector of* St. Lucy's *Pariſh in the ſaid Iſland, and* F. R. S. *Printed by Subſcription. Price One Guinea.* C'eſt-à-dire, *Hiſtoire Naturelle de Barbadoes; en dix Livres. Par Mr. Griffith Hughes, Recteur de la Paroiſſe de Ste. Lucie dans cette Iſle, & Membre de la Societé Royale. Imprimée par Souſcription. Prix une Guinée.*

Cet Ouvrage eſt un in *folio* de 314 pages d'un aſſez gros caractère, outre la Dédicace, la Preface, une Liſte des Souſcripteurs, une Table des Chapitres, & un Catalogue des Auteurs qui ſont cités dans l'Ouvrage; on y a encore joint une explication de certains termes, trois pages d'additions & un Index à la fin. Il eſt auſſi orné de 24 Planches & d'une Carte de l'Iſle.

L'Auteur diviſe ſon Ouvrage en dix Livres, comme il eſt exprimé dans le titre. Dans le premier il traite de l'air, du terroir, & du climat du Païs; de ſon étenduë, de ſa ſituation, & de ſes anciens habitans; de l'origine de ſon nom, du tems que la découverte en a été faite, & que les Anglois s'y ſont établis. Il fait quelques rémarques ſur les

les ouragans, & en particulier ſur un des plus terribles qu'on ait eu dans cet endroit, qu'il compare à pluſieurs grandes tempêtes décrites par les Anciens; & par le changement ſoudain des vents dans ces occaſions, il juſtifie cette expreſſion ſingulière de l'Auteur du livre de *Job*, où il eſt dit, *que les quatre coins de la maiſon furent ébranlés à la fois par une tempête.*

DANS le ſecond Livre, il traite des cauſes, de la nature & de la guériſon des maladies ordinaires dans cette Iſle & les Iſles voiſines; de la qualité des Eaux; des Cavernes; de la force inégale du Déluge univerſel près de l'Equateur; de la nature des Foſſiles tant bitumineux qu'autres; & il prend occaſion de prouver que la deſtruction de Sodome & de Gomorrhe s'eſt faite par des moyens ſurnaturels.

IL n'eſt pas difficile de reconnoitre dans la première partie de ce Livre, que l'Auteur n'a point fait une étude particuliere de la Médecine. Au reſte, ſi ſes raiſonnemens n'égalent pas toujours ſon ſujet, la droiture inconteſtable de ſes intentions dans la concluſion, ſatisfera le Lecteur.

DANS le troiſième Livre il fait l'énumeration & la deſcription des objets de la création viſible, dans cette partie du monde dont il traite. Ce Livre contient l'Hiſtoire des animaux terreſtres de Barbadoes, des quadrupedes, des volatiles, des reptiles, & des inſectes.

DANS le quatrième Livre, il fait l'Hiſtoire des Végétaux du Païs. Il nous donne d'abord

bord quelques obſervations générales ſur les végétaux; & vient enſuite à l'Hiſtoire particulière des Arbres de l'eſpèce nucifere.

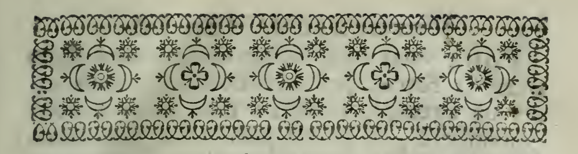
DANS les quatre Livres ſuivans, il traite des Arbres, des Arbriſſeaux, & des Plantes de toutes les eſpèces.

DANS le neuvième Livre, cet Auteur parle des côtes de l'Iſle qu'il décrit, & des coquillages qui s'y trouvent, & en particulier du *Murex*, & d'une claſſe d'êtres nouvellement découverts, ſous le nom de *Fleurs Animales*.

LE dixième & dernier Livre, traite de la Mer & de ſes habitans, par où il entend les poiſſons. Il conclut ce Livre & ſon Ouvrage par une Hiſtoire dont on trouvera difficilement un exemple dans les Auteurs anciens ou modernes: Il raconte qu'un *Goulu de Mer* (ſorte de gros poiſſon) ayant déchiré & mangé la moitié du corps d'un Matelot; un autre Matelot, ſon ami, ſe jetta dans la Mer, combatit le poiſſon dans ſon propre élément, alla au fond avec lui, le ramena ſur la ſurface, & l'aïant enfin tué, le traina ſur le rivage où il lui ouvrit le ventre, en tira cette partie du corps de ſon ami & l'enterra avec le reſte.

AVERTISSEMENT.

CETTE *feuille ſe débite régulierement toutes les ſemaines à* Berlin *chez* Jean Neaulme, *Libraire Privilegié du Roy, & à la* Haye *chez lui, & chez les Principaux Libraires en* Hollande.



PETIT RESERVOIR.

Suite des Reflexions sur le Comique-Larmoyant.

C'EST sans doute un sentiment naturel de rire ou de pleurer, suivant les diverses affections du cœur ; mais il n'est point dans la nature de rire & de pleurer dans le même instant, & poursuivre notre espèce de rire dans une Scène, & de pleurer dans l'autre. Ce passage trop rapide de la joye à la douleur, & de la douleur à la joye, gêne l'ame, & lui cause des mouvemens désagréables & même violens (*).

POUR

(*) Ce n'est point le Corps qui rit ou qui pleure au Spectacle; c'est l'Ame, frappée des impressions que l'on fait sur elle. Si elle est attendrie par le pathetique & réjouïe par le comique, elle est donc en même tems en proye à deux mou-

POUR vous faire ſentir cette Verité dans toute ſa force, permettez-moi de vous citer un exemple odieux: mais il faut vous convaincre, ſi je ne puis vous perſuader. Dans la monſtrueuſe Comedie de Samſon, ce Heros, rempli d'un zèle courageux, & après avoir invoqué l'Etre Suprême, enfonce les portes de la priſon, & les emporte ſur ſes épaules. Arlequin paroit dans l'inſtant chargé d'un Dindon, & ſe répand en bouffonneries auſſi platement comiques, que les ſentimens du Héros avoient paru nobles & généreux. Que dites-vous, je vous prie, d'un contraſte qui amene ſi bruſquement deux ſituations, deux mouvemens auſſi contraires? Doutez-vous que la nature, la raiſon, & la bienſéance ne lui ſoient pas également opposées? & pouvez-vous vous empêcher de concevoir une eſpèce d'indignation contre ce concours de frivoles Spectateurs, qui vont réguliérement admirer des abſurdités auſſi révoltantes.

VOUS paſſez ſans doute condamnation ſur ce bizarre mélange: mais il en eſt de moins marqué, & d'un tour plus noble que vous favoriſez; & pour l'étayer, vous rémontez juſqu'aux principes.

CELUI, dites-vous, qui le premier étala le

vemens contraires... Quel étonnement pour l'eſprit humain, de paſſer auſſi rapidement, & ſans préparation, du tragique au comique, d'une reconconnoiſſance tendre & paſſionnée, au badinage d'une ſoubrette & d'un petit Maître &c. *Principes*; *ibid.*

le Spectacle de la Comédie, ne put travailler d'après un modèle; il dressa un plan selon ses vûes; & ce fut par conséquent du fond de ses idées que le nouvel ouvrage tira sa nature & ses attributs; ceux qui vinrent ensuite, se crurent aussi en droit d'inventer. Sous leurs mains la Comédie réçut une nouvelle forme, qui essuya elle même des vicissitudes. Ces changemens ne furent pas traités d'innovations; on n'imaginoit pas encore qu'il ne fut pas permis de changer, de modifier une production éclose du cerveau d'un Auteur, & dont la nature ne peut être, si on l'ose dire, que *versatille* & un peu arbitraire. Car enfin, ajoutez-vous, l'essence de la Comédie quelle qu'elle soit, ne sera jamais aussi invariablement fixée que l'essence des Vérités Géometriques: d'où vous concluez qu'il doit être permis à nos Modernes de changer l'ancienne constitution du Poëme Comique. L'exemple de leurs prédecesseurs les enhardit, & la nature de la chose le permet.

QUELQUE imposant que paroisse ce raisonnement, il suffit, pour le renverser, de vous accorder vos principes & d'en nier la conséquence. Il est vrai que toutes les productions de génie ont, pour ainsi dire, leurs tatonnemens, jusqu'à ce qu'elles soient arrivées à leur perfection; mais il est également certain que plusieurs y sont parvenues, tels que le Poëme Epique, l'Ode, l'Eloquence & l'Histoire. Homere, Pindare, Démosthenes, & Thucydides, ont été les maitres de Virgile, d'Horace, de Ciceron & de Tite-

 Live.

Live. L'autorité réunie de ces grands Hommes a fait loi ; & cette loi a été depuis adoptée par toutes les Nations Savantes, qui n'ont crû devoir attacher la perfection qu'à l'imitation exacte de ces anciens modèles. Or, s'il est vrai que l'essence de ces diverses productions est aussi invariablement fixée qu'elle peut l'être par les autorités les plus respectables, par quelle raison particulière seroit-il plus libre de changer celle de la Comédie, également consacrée par l'approbation universelle ?

ET ne croyez pas que cet aveu unanime soit difficile à prouver. Prenez Aristophanes, Plaute & Terence ; parcourez le Théatre Anglois & les bonnes Piéces du Théatre Italien ; rappellez-vous ensuite Moliere & Renard ; conciliez ces preuves de fait avec les décisions des Législateurs de la Scène, avec Aristote, Horace, Despréaux, le P. Rapin ; & vous trouverez les uns & les autres également opposés au Systême du Comique-plaintif. Vous sentirez bien des différences nécessaires dans les mœurs & dans le génie des Poëtes de chaque Nation. Vous trouverez bien, suivant la nature des sujets, un air nécessairement grave dans les Piéces qui attaquent les vices du cœur ; un mélange de badinage & de sérieux dans celles qui frondent les travers de l'esprit ; enfin un ton purement comique dans celles qui ne sont destinées qu'à peindre le ridicule : *Leves ubi licet ; graves ubi decet* (*). Vous verrez encore

(*) Le P. Porée.

core que l'art n'eſt point obligé de nous faire rire, & qu'il lui ſuffit ſouvent d'aller juſqu'à ce ſentiment intérieur qui dilate l'ame, ſans paſſer à ces mouvemens immoderés qui font éclater: mais vous n'y verrez point ce ton triſte & dolent, & ce romanesque lugubre, devenu ſous mes yeux l'idole des femmes & des jeunes gens: en un mot, cet examen vous convaincra qu'il eſt contre la nature du genre comique de nous faire pleurer ſur nos défauts, même dans la peinture des vices les plus odieux; que le maſque de Thalie ne ſouffre, pour ainſi dire, que des larmes de joye ou d'amour; & que ceux qui affectent de lui en faire verſer de quaſi-tragiques, peuvent chercher une autre Divinité pour lui adreſſer leurs hommages.

AINSI, l'objection priſe de la nature arbitraire de la Comédie, me paroit ſolidement refutée; puiſque tout ce qui anéantit l'effet principal qu'un ouvrage doit produire, eſt un défaut eſſènciel. Cependant vous croyez pouvoir réſiſter encore, parce que l'art comique eſt naturellement plus aſſervi que les autres productions de génie au goût du ſiécle où l'on écrit, & que c'eſt ce goût qu'il faut ſuivre, ſi l'on veut réuſſir. J'adopte volontiers ces maximes: mais de quelle reſſource peuvent-elles ſervir à la gloire du Comique-Larmoyant? Loin que le goût général décide en ſa faveur, les autorités ſont au moins partagées. Il eſt une portion choiſie de Spectateurs dépoſitaires, pour ainſi dire, du feu ſacré de la Verité, & dont le goût ſûr & invariable n'a jamais fléchi ſous

la tyrannie de la mode, ni adoré la divinité du jour.

C'EST à cette partie éclairée du Public qu'on eſt rédevable, dans tous les genres, de la conſervation de ce ſentiment exquis de la nature, de ce goût parfait, qui, réclamant ſans ceſſe contre le preſtige des nouveautés dangereuſes, ſait en même tems donner le prix aux inventions réellement utiles: comme la Verité même, il eſt indiviſible, ou ſi nous aimons mieux ſuivre le ſyſtême du Lyrique François, (*) nous en pourrons compter deux, dont il eſt à propos de crayonner quelques traits, afin de mieux ſentir la différence de leurs caractères.

LE prémier embraſſe les vices qui rendent mépriſables, & les travers qui rendent ridicules: il anime ſes portraits de traits riants & ſatiriques; il veut que chacun puiſſe ſe reconnoître dans ſes peintures, & rire auſſi

(*) Rouſſeau, dans ſon Epitre à Thalie, s'exprime ainſi:

Tout inſtitut, tout art, toute police
Subordonnée au pouvoir du caprice,
Doit être auſſi conſéquemment pour tous
Subordonnée à nos différens goûts:
Mais de ces goûts la diſſemblance extrême,
A le bien prendre, eſt un foible problême;
Et quoiqu'on diſe, on n'en ſauroit jamais
Compter que deux; l'un bon, l'autre mauvais.

auſſi malignement de ſa propre image, que ſi c'étoit aux dépens de ſon voiſin. Le ſecond, au contraire, n'attaque que certains défauts, ou pour mieux dire, il n'en attaque aucuns : il récherche laborieuſement des ſituations triſtes & extraordinaires ; & il les peint avec les plus ſombres couleurs. L'un réjouït le cœur & amuſe l'eſprit par un jeu vif & ſaillant, qui diſſipe les chagrins : l'autre vous y réplonge par un ton lugubre, & fait tous ſes efforts pour affliger votre ame par des narrations multipliées de malheurs & d'infortunes. Oſez décider à préſent ſur la préference, ou niez la verité des caractères.

IL faut choiſir, Meſſieurs, dans vos autres objections ; car, quoique ce ſoit approfondir la matière que d'y répondre ſucceſſivement, je dois néanmoins, pour éviter la longueur, me borner à celles qui paroiſſent les plus frappantes.

LA Comédie eſt l'image des actions les plus communes de la vie, où ſi l'on veut, des Vices & des Vertus ordinaires qui en compoſent le cercle. La peinture des bonnes, comme des mauvaiſes qualités, forme donc ſa conſtitution eſſencielle. Deſſiner avec correction le portrait des hommes, rendre avec exactitude leurs caractères & leurs ſentimens, faire ſervir ces peintures aux progrès des mœurs ; c'eſt embraſſer à la fois les grands objets de l'art & de l'artiſte.

QUOIQUE ces principes ſoient vrais en général, ils n'ont cependant qu'une appli-

cation indirecte au genre comique. Peindre les hommes, & rendre leurs caractères avec exactitude, est un but commun aux La-Rochefoucaults & aux La-Bruyeres, qui n'ont jamais prétendu nous donner que des tableaux des vices & des vertus en général, & non des Poëmes Dramatiques. La peinture des bonnes & des mauvaises qualités ne forme donc pas par elle même l'essence de la Comédie; c'est de l'assortiment des couleurs, de l'attitude & de l'expression des personnages qu'elle réçoit principalement son nom, sa forme & son être.

AINSI il faut distinguer entre l'objet de l'Art & le devoir de l'Artiste. Le prémier est suffisamment rempli par la censure du vice & l'éloge de la vertu. Il est nécessaire, pour satisfaire à l'autre, que le Poëte peigne avec les couleurs qui leur sont propres, & les vices généraux, comme les passions qui ont leur principe dans le cœur, & le ridicule particulier, comme la bizarrerie des modes, qui prend sa source dans l'esprit. Il faut encore qu'il choisisse une action convenable, qu'il la dispose d'une manière propre à produire les effets les plus agréables, & qu'il y seme sa morale par la main des Acteurs, que la raison & l'expérience semblent, comme de concert, avoir destinés à cet usage.

(*La Suite dans le Num. suivant.*)
page 49.

QUA-

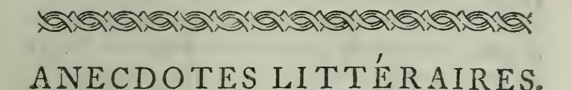
QUATRAIN

Par Mr. de FONTENELLE *à un jeune Auteur.*

Dans la lice où tu vas courir
Songe un peu combien tu hazardes:
Il faut avec courage également offrir
Et ton front aux lauriers, & ton nez aux Nazardes.

Autre par Mr. de la Motte.

On meure deux fois en ce bas monde;
La première en perdant les faveurs de Venus,
Peu m'importe de la ſeconde,
C'eſt un bien quand on n'aime plus.



ANECDOTES LITTÉRAIRES.

DE PARIS.

MR. TOCQUE, *excellent Peintre de Portrait, vient de peindre M. le Comte de St. Florentin Sécrétaire d'Etat. C'eſt un Portrait en grand, & il eſt actuellement expoſé dans le Salon du vieux Louvre, où tout le monde l'admire. Le ſus-dit Portrait va être gra-*

vé, & on mettra au bas les Vers ſuivans qui ſont de Mr. PIRON.

Noble & digne Heritier du rang de ſes Ayeux,
Intégre, vigilant, affable, officieux,
L'Homme d'Etat en lui s'eſt fait ſi bien connoître,
A ſi bien allié l'Agrément aux Vertus
Qu'on ne ſait qui l'aime le plus,
Du Peuple, des Grands, ou du Maitre.

CAILLAU, *Libraire, vient imprimer* 2 *volumes in* 12 *ſous ce titre:* Le moyen d'être heureux. *Cet agreable Livre contient trois Ouvrages de different caractère, & de trois Auteurs differens.*

LE 1er. *qui eſt aſſez ingenieux, mais qui manque d'interêt, eſt intitulé* Le Voyage de Cythère. *Voici un des morceaux qui m'en ont paru les plus piquans.*

LES *Bergers alloient à la chaſſe; leurs Maîtreſſes ſçavoient le moment de leur retour; elles alloient au devant d'eux: c'étoit entr'elles à qui donneroit le plus tendre baiſer à l'objet qu'on attendoit.*

MON *Berger, diſoit l'une, eſt attentif à me plaire; il dit que je ſuis belle, mais je ne le ſuis point aſſez pour me croire digne de lui; il m'a juré que je faiſois ſon bonheur, mais il n'eſt point heureux au gré de mes déſirs: quand il m'a quitté, il voudroit auſſi-tôt me revoir: quand il me revoit, il m'aſſure que je lui parois avoir plus de charmes; le plaiſir que j'ai de le voir me donne ſans doute un nouvel éclat.*

JE le *trouve toujours plus tendre, & cependant*

dant je crois l'être encore plus que lui; il dit jouïr, dans mes bras, de la suprême félicité. Puissante Venus! c'est tout ce que je te demandois. Ah! Philemon, que tes yeux soient toujours abusés: que je te paroisse toujours la plus belle Bergere de ces lieux. Si tu connoissois ton erreur, je ne te serois plus si chere. Cruël! je me percerois le cœur & je mourrerois à tes yeux.

COMMENT *n'aimerai-je point Almanzor, disoit l'autre, est-il dans l'Isle un Berger plus tendre? quand il chante, sa voix me pénétre jusqu'au fonds du cœur; quand il me regarde, ses yeux ont tant de tendresse & de langueur que je soupire; quand il danse, les Graces reglent ses mouvemens, & de l'aveu de tous, il danse mieux avec moi qu'avec les autres.*

JE *le rencontrai dans un Bocage, étendu sur un lit de verdure: il jouissoit d'un doux sommeil: il prononça mon nom, il me fit des sermens; je suis toujours présente à son ame. Un songe flateur lui retraçoit mes traits; il croyoit me voir: quand il ne me voit pas, n'est-il pas occupé sans cesse à me chercher? je cueillis des fleurs; j'en répandis sur lui. Heureux Almanzor! lui disje, tu posſédes tous les vœux de la Bergere. Je m'approchai, & quoique je craignisse qu'il ne s'éveillât, j'osai lui donner un baiser, la honte me fit fuïr de ce lieu charmant; mais je n'en sortis point sans tourner la tête: il ignore cette faveur, je voudrois qu'il la sçut, & je ne voudrois pas lui dire.*

JE *me baignois, disoit l'autre, dans cette charmante Fontaine entourée d'arbrisseaux toujours*

jours verds ; je croyois être ſeule, & je ne ſongeai point à me cacher.

ALCIDON *s'étoit gliſſé dans ce lieu ; il voyoit tout ce que je faiſois, il entendoit tout ce que je pouvois dire. Hélas ! Alcidon, quel ſeroit ton raviſſement, ſi tu me voyois dans l'état où je ſuis! tu aſpires depuis long-tems à ces beautés que je te cache avec tant de ſoin. Je te les ai refuſées ; mais Alcidon, c'eſt pour avoir le plaiſir de me les entendre demander encore.*

JE *ſens bien cependant que je ne te refuſerai pas long tems ; je ne te vois point gemir qu'au fonds du cœur je ne gémiſſe ; tu ne te plains jamais de mes rigueurs, que je ne condamne ces rigueurs ; je ne me refuſe pas plutôt à tes vœux, que je les voudrois ſatisfaire.*

TANDIS *que je parlois ainſi, j'apperçus Alcidon au travers d'un épais feuillage ; ſes regards étoient pleins de feu ; je baiſſois les yeux ; interdite, immobile, je n'oſai faire aucun mouvement ; la rougeur me couvrit le viſage, la confuſion regna dans mon ame.*

IL *ſuivit ſes tranſports, courut vers moi ; la frayeur me fit ſortir du bain. Dieux ! en quel état parus-je devant lui ! il me pourſuivit, je n'allai pas loin ; le trouble m'ôtâ l'uſage des ſens ; je me laiſſai tomber ſur l'émail des fleurs. Que fais-tu, m'écriai-je, Alcidon, que fais-tu? l'Amour à l'inſtant ſortit d'un Bosquet ; Bergere, me dit-il, il n'eſt plus tems de te défendre ; j'ai marqué ce moment pour la félicité d'Alcidon.*

LE 2. *Ouvrage de ce Receuil eſt intitulé*
Rien

Rien de trop ou Avantures de Chanſi. *C'eſt une mauvaiſe imitation du* Zadig de Mr. de Voltaire: *Il y a aſſés de naturel, mais point de ſel, nul agrément. On en jugera par le morceau le plus piquant du Livre.*

CHANSI, *après s'être livré ſucceſſivement à diverſes occupations, montra à danſer. Un jour qu'il étoit chez un de ſes écoliers, il y trouva un Etranger qui parla avec aſſez peu de ménagement du Roi de Thibet. Un homme, qui lui étoit attaché, prit ſa défenſe avec chaleur, & alla rapporter au Miniſtre les diſcours imprudens de l'Etranger.*

ON *le fit mettre en priſon; & comme Chanſi étoit préſent & n'avoit rien dit, on le fit arrêter auſſi. Heureuſement pour lui il montroit à danſer à une jeune Beauté, qui obtint ſa liberté.*

EH *quoi donc! dit-il, dans ce pays-ci on met en priſon non ſeulement les perſonnes qui parlent mal du Roi, mais encore celles qui n'en diſent rien. Oh parbleu, une autre fois je n'y ſerai plus attrapé; malheur à ceux qui parleront devant moi.*

QUELQUES *jours après cette Avanture, qu'il n'avoit pas encore oubliée, il rencontra dans la même maiſon où elle étoit arrivée, une perſonne qui diſoit que le Roi avoit une indiſpoſition qu'il avoit gagnée pour s'être trop échauffé; que depuis quelques jours il n'avoit pas été à la Garderobe; & que s'il continuoit avec la même ardeur des exercices auſſi violens que ceux qu'il faiſoit, il ſe ruineroit infailliblement la ſanté, & s'expoſeroit à avoir des maladies dangereuſes. Oui, dit-il, un tel*

publie

public que le Roi ne va pas à la Garderobe! Eh bien, tout à l'heure son Ministre le sçaura.

SUR *le champ il va le trouver & lui raconte ce qu'il a entendu. Le Ministre le renvoye une seconde fois en prison, pour lui apprendre à se moquer d'un homme comme lui.*

COMMENT *donc faire? dit Chansi; je n'y conçois rien; si je ne dis mot, on me met en prison, si je parle, on m'y met encore; je crois en vérité que tout cela me fera devenir fou si le grand Lama n'y met ordre.*

L'OUVRAGE *qui termine le Recueil est intitulé* Ranné & Mascaves. *C'est un libertinage d'esprit qui n'a point de but; mais où il se trouve des choses souvent plaisantes & quelquefois ingenieuses. On y a fait entrer, je ne sçai comment, les Portraits de Mr. de Voltaire & de Fontenelle tels qu'on va les lire.*

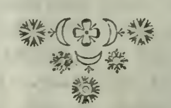
SEMBLABLE *à l'aigle, qui au milieu des foibles oiseaux s'élance dans les champs de l'air, un génie tel que sa nation n'en avoit point encore vû, s'étoit élevé en commençant sa carriére à ce que l'esprit humain a conçû de plus grand dans la Poësie: il tenta ensuite tous les triomphes Littéraires; il les mérita tous excepté ceux que peut dédaigner un génie véritablement sublime. Dans ses Vers divins, dans sa prose au dessus peut-être de ses Vers, on trouvoit le bon citoyen, le grand homme, & l'ame la plus élevée; il devoit entrer dans le plan d'une bonne éducation, de sçavoir ses ouvrages par cœur; ils apprenoient à être bon, humain, heureux de la joie des autres, & sensible à leurs malheurs. Ils contenoient une instruc-*

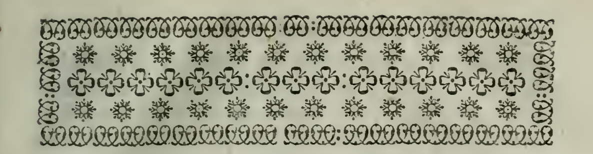
instruction générale pour tous les âges, pour tous les tems, pour toutes les circonstances de la vie. Ce Grand homme, dont les ouvrages apprenoient à penser aux autres hommes, leur donnoit dans la vie privée des exemples de politesse, & de générosité; il joignoit les bienséances de la société à celles de l'Ecrivain illustre; sa politesse n'étoit point une parure acquise, mais les dehors naturels d'une ame tendre, toujours prompte à effectuer ce que ses dehors promettoient. Ainsi en pensoient ceux qui avoient vécû avec lui.

IL *vit longtems les cœurs Zélindiens être pour lui des hôtels, où l'admiration & la reconnoissance brûloient le plus juste encens. Mais* il auroit manqué quelque chose à sa gloire, si trouvant par tout tant d'admirateurs, il n'eût fait quelques envieux. *Des ennemis que la jalousie lui avoit suscités, hâtérent les tems de l'inconstance, naturelle à ses compatriotes: les Satyres, les calomnies l'attaquerent; les honnêtes gens, des amis vertueux, des Rois dignes de l'être l'en vengerent par leur estime; à son égard, imitant ces vainqueurs couronnés, par des mains respectables, mais insultés sur leur char de triomphe par les chansons des esclaves, ne voyent dans les lauriers que des motifs d'en mériter de nouveaux, & dans les chansons, que des avertissemens de ne se pas abandonner à l'orgueil; rien ne sçut le distraire de ses grands desseins d'éclairer sa Nation. Cependant, aux chagrins que l'envie voulut lui donner, se joignit encore la santé la plus foible; mais il prou-*

prouva qu'une ame forte est maitresse du corps qu'elle anime : il rendit les Muses aimables, il les fit aimer de la jeune Zélindienne; elle lui dut en partie une politesse qui jusqu'alors lui avoit été inconnue, & tournant son goût vers des plaisirs honnêtes, & par qui l'esprit se cultive, il lui sauva bien des désordres, où d'autres tems l'avoient vû plongée. Nul homme ne connut mieux que lui le génie de sa Nation, ne fut plus admiré des autres, & ne fit plus d'honneur à la sienne.

IL *avoit partagé cette gloire avec un homme, qui ayant été un des ornemens du siécle précédent, consola ensuite sa patrie des pertes qu'elle avoit faites sous ce Regne. Cet homme, qui subjugua les esprits, & gagna tous les cœurs, avoit chanté avec tous les différens Poëtes, & disputé aux Orateurs le prix de l'Eloquence ; subtile avec les Philosophes, il avoit été le premier dans l'art de rendre la Philosophie aimable : Géométre profond, sublime Astronome, Chimiste sage & curieux, Anatomiste clair-voyant, tout avec tous, il avoit été aussi liant, aussi agréable dans le monde que s'il en eût fait son étude unique, & aussi habile dans chaque Science, que s'il n'en eût approfondi qu'une seule.*





PETIT RESERVOIR.

Suite des Reflexions sur le Comique-Larmoyant.

OR ce n'eſt point l'un problême de ſavoir ſi elle doit partir du Héros de la Piéce, ou ſi au contraire il doit être l'objet de tous les traits de Critique & de Plaiſanterie. Le nouveau genre paroit avoir adopté la premiére methode: mais les principes & les autorités y ſont également oppoſés. Dans les principes, la Comédie eſt deſtinée à nous préſenter plus de vices & de ridicules à éviter (*), que de vertus à ſuivre; & ſuivant les autorités, c'eſt aux perſonnages acceſſoires à dé-

(*) L'art n'eſt point fait pour tracer des modeles,
Mais pour fournir des exemples fideles
Du ridicule & des abus divers
Où tombe l'homme en proye à ſes travers.
Rouſſeau, Epit. à Thalie.

à débiter les maximes de ſageſſe. Ainſi Moliere a donné à l'ami du Miſantrope, au beau-frère d'Orgon, au frère de Sganarelle, &c. le ſoin de nous étaler les principes de vertus dont il vouloit faire l'objet de notre imitation; tandis qu'il a chargé ſes originaux de tous les traits de Satyre, de Critique ou de Ridicule, dont il a cru que la peinture pourroit nous amuſer ou nous inſtruire.

De ce que je viens de dire, il ſuit évidemment que l'original d'une vraie Comédie ne peut être un perſonnage entierement vertueux, comme le ſont ceux du nouveau genre, & que c'eſt un vice radical, ſur lequel toutes les beautés de détail ne peuvent jamais nous faire une entiere illuſion. En vain dira-t-on que les traits piquans & ſatyriques lancés ſur les originaux, ne portent plus aucun coup; que notre amour propre ſait les détourner ſur les objets qui nous environnent (*). En vain eſſayera-t-on de perſuader que les nouveaux Comiques ſont d'autant plus louables d'avoir ſubſtitué à des caractères vicieux des perſonnages remplis de ſentimens d'honneur, que nous allons plus naturellement au devant des maximes vertueuſes, & que nous les goûtons même avec délices pour peu qu'on ſache nous intereſſer. Toutes ces raiſons ſont plus captieuſes que vraies, plus ébloüiſſantes que ſolides: Jugeons-en par les effets; ils ſont plus ſûrs que le raiſonnement.

Quel profit les mœurs ont-elles retiré de

(*) *Lettre ſur Mélanide.*

de l'étalage facile & ambitieux des beaux, des grands ſentimens? & ces brillantes moralités, ſi fort à la mode, qu'ont-elles operé ſur nos cœurs & ſur nos eſprits ? Une admiration ſterile, un éblouïſſement momentané, une émotion paſſagere, & incapable de produire aucuns rétours ſur nous mêmes. Tant de maximes ſi finement préparées, tant de préceptes ſi élegamment étalés, tombent en pure perte pour les Spectateurs. On admire Mélanide, & on la plaint: mais ſon ton continuellement douloureux, & le récit de ſes déſaſtres romaneſques ne nous font pas d'impreſſion utile, parce qu'ils n'en font aucune rélative à la poſition où nous ſommes. Le ſort de la Gouvernante nous attendrit & nous touche; mais ſa ſituation toute ſinguliere (*), n'a rien de commun avec la nôtre. Nous ne trouvons en nous-même aucuns modèles de comparaiſons avec des avantures, qui n'étant placées que dans l'ordre des choſes poſſibles, ne ſemblent pas faites pour nous: on eſt ſaiſi, pénétré, ému, s'il faut l'a-

(*) Le ſujet de la Comédie doit être pris entre les événemens ordinaires; & ſes perſonnages doivent reſſembler par toutes ſortes d'endroits au peuple, pour qui on la compoſe. Elle n'a pas beſoin d'élever ces perſonnages ſur des piedeſtaux; puiſque ſon but principal, n'eſt pas de les faire admirer pour les faire plaindre plus facilement; elle veut tout au plus nous donner pour eux quelque inquiétude, cauſée par les contretems fâcheux qui leur arrivent &c. *Du Bos, Refl. Crit. tom.* 1. *p.* 155.

l'avouër, à la vuë des tableaux si ingénieux: mais on ne ressent ni remors, ni honte, ni crainte pour soi même dans le tissu d'événemens que le cours ordinaire des révolutions humaines ne doit jamais amener jusqu'à nous.

Il n'en est pas de même des portraits que le Poëte crayonne d'après les vices & le ridicule; nous en sommes tous susceptibles, & l'homme le plus parfait porte toujours dans son esprit, & dans son cœur le germe de certains travers, de certains défauts que les occasions savent bien développer. Nous devons donc nous rétrouver dans la peinture de ces foiblesses attachées à l'humanité, & y voir ce que nous sommes, ou ce que nous pouvons être. Cette image, qui devient la nôtre, est un objet des plus intéressants, & qui porte dans l'ame des coups de lumière d'autant plus salutaires, qu'ils sont produits par la cause la plus capable de nous déterminer, la crainte du déshonneur & du ridicule. Ainsi la nation superbe & implacable des hypocrites fut abatue par la peinture des vices de l'Imposteur: mille coupables furent allarmés & se plaignirent avec d'autant plus d'aigreur, qu'ils avoient été plus vivement frappés. Dans les représentations de George Dandin, les maris les plus aguerris laissent rémarquer sur leurs visages l'émotion qu'ils ressentent quand leur situation approche trop de celle de l'original; & ces rapports-là ne sont pas rares. Le défaut de figure ou de génie, le goût du changement, le caprice les multiplient, comme l'inégalité de la naissance. Les tableaux sans cesse rénaissants

naiſſants des Diafoirus n'ont peut-être pas peu contribué à faire abandonner aux Medecins leur entêtement aveugle pour l'ancienne méthode, ſans les provoquer néanmoins à ces eſſais hazardeux dont on ſuppoſe malignement que nous ſommes quelque-fois les victimes. Enfin, vous n'ignorez pas que les traits enjoués & mordans des Femmes ſavantes, & des Précieuſes ridicules, corrigerent rapidement ces deux manies du Sexe.

J'AVOUE que d'autres caractères également bien frappés n'ont pas produit des fruits auſſi ſenſibles. Le Malade-imaginaire n'a pas gueri les vapeurs de tous les Orgons; tous les Miſantropes n'en ſont pas devenus plus ſociables, ni les Comtes de Tuſiere plus modeſtes. Mais quelle en eſt la raiſon? C'eſt que les défauts de cette eſpèce n'attaquent pas la probité, & qu'on trouve même dans le monde des perſonnes qui s'en font honneur. Les tempéramens délicats ſont tout près des eſprits délicats. Un caractère ſévere & chagrin eſt ordinairement rempli de probité. Le Duc de Montauſier ne dédaigna pas celui du Miſantrope. Enfin un certain orgueil ſuppoſe un ſentiment quelque-fois raiſonnable de ſa propre ſupériorité. Le préjugé, dans ces occaſions, lute avec ſuccès contre les traits de la Critique: mais il ne tiendra point contre la peinture comique d'un vice de cœur, ou d'un ridicule de ſocieté, ou d'un travers d'eſprit: on ne veut point, à quelque prix que ce ſoit, être l'objet des regards humilians des Spectateurs; & ſi l'on ne ſe corrige pas

en effet, on eſt du moins forcé à la diſſimulation, dans la crainte de paſſer publiquement pour ridicules ou pour mépriſables.

Nous voici rendus, Meſſieurs, à ce moyen victorieux de toutes les autorités & de tous les raiſonnemens. Le nouveau genre de Comique plait (*); c'en eſt aſſez, & les régles n'y font rien.

N'ÉVOQUEZ point ici pour juſtifier une maxime trop générale, & par là même dangereuſe, le bon mot de M. Le Prince ſur la Tragédie réguliere & ennuyeuſe de l'Abbé d'Aubignac. Ce ne fut pas l'emploi des régles qui cauſa la chûte de ſa Piéce, mais la foibleſſe du coloris de ſon pinceau; & comme j'ai réſolu de ne vous oppoſer que des raiſons dont je ſois moi-même perſuadé, je commence par vous accorder que le Comique-plaintif produit de grands mouvemens, & même quelque-fois des ſentimens agréables (†). Mais réduiſant pour un moment toute la queſtion à l'intérêt du plus grand plaiſir, je ſoutiens qu'il ne peut en procurer d'auſſi variés, d'auſſi naturels, que celui du ſiécle de Moliere.

ET d'abord le nouveau Comique a tout le vuide des impreſſions produites par la lecture des Romans. Comme eux, rempli d'intrigues

(*) Prologue d'Amour pour Amour.

(†) On ne conteſte pas aux Auteurs du Comique-Larmoyant, que le pathetique ne donne du plaiſir: mais cela ne prouve pas que cette ſorte de plaiſir ſoit celle qui convienne à la veritable Comédie, &c. *Principes, idem.*

trigues forcées, & de ſituations extraordinaires, de caractères outrés, & ſouvent plus vrais que vraiſemblables, s'il cauſe à l'ame ce trouble involontaire qui la charme dans le moment, c'eſt que nous ſommes néceſſairement émûs à la vuë des objets les plus faux, quand la peinture eſt faite avec art. Mais prenez garde que ces émotions n'ont point ce degré d'intérêt, cette durée & ce caractère de verité que produit l'imitation fidèle d'une ſituation puiſée dans le ſein de la nature.

(La Suite dans le Num. ſuivant.)
page 65.

PORTRAIT DE L'AMOUR.

TRAITER toujours la vertu d'inhumaine
Et malgré moi ſentir des feux naiſſans,
Voir ma Raiſon toujours plus incertaine,
Fermer les yeux ſur le trouble des ſens;
Unir ſouvent les ris & la triſteſſe,
Mourir cent fois & revivre en un jour;
Par les plaiſirs connoître enfin l'Amour,
Et n'y trouver que la délicateſſe;
Ranger alors Iſmene au rang des Dieux,
Croire à ſes pieds être aſſis ſur le Trône,
Voir tous mes biens & mes maux dans ſes yeux,
Etre jaloux de l'air qui l'environne;
Pouvoir l'aimer juſqu'à l'emportement,
Croire en mourir, & c'eſt peu de le croire,
Mais comme Ami ſauver toujours la gloire

De la beauté qu'a déſarmé l'Amant,
La demander à la Nuit, à l'Aurore,
La voir par tout, & la chercher toujours,
L'aimer ſans ceſſe, & l'aimer plus encore,
Quand la fortune obſcurcit ſes beaux jours;
Si c'eſt aimer, Iſmene, je vous aime,
Et c'eſt à vous que j'en dois le ſecrèt,
Lorſque l'Amour lança ſon premier trait:
Oui, je le vis, vous le guidiez vous-même.



VERS À UNE JEUNE DAME.

Que vous montrez d'appas depuis vos deux fontanges,
Juſqu'a votre collier!
Mais que vous en cachez depuis vos deux oranges
Juſqu'à votre ſoulier!

ANECDOTES LITTERAIRES.

DE PARIS.

ON *vient d'imprimer un Ouvrage intitulé* Les Canevas de Paris ou Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de l'Hôtel du Roulle. *Ce ſont deux volumes dans leſquels on a raſſemblé ſans goût, ſans fineſſe, & ſans pudeur, les Avantures des Filles qui forment la Maiſon Publique*

blique établie à Paris depuis environ un an. Cet ennuyeux & mauſſade Livre a occaſioné l'Epigramme ſuivante.

EPIGRAMME.

L'Anagramme eſt ſouvent la voix
Par où la Verité s'explique ;
Et cet art celebre autrefois
Se rit encor de la Critique.
Auſteres Cenſeurs taiſez vous,
Maman Paris a ſon école,
Doit ſeule vous confondre tous,
Dans le *Roulle* on trouve *Verole.*

Le Plaidoyer de Mr. Freydier, Avocat de Niſmes, contre l'introduction des Cadenats, ou Ceintures de Chaſteté, *à Montpelier* 1750. *vient d'être reimprimé ici, & fait beaucoup de bruit. Il a un certain agrément. Nous ne raporterons ni les invectives, ni les raiſonnemens de l'Avocat; nous nous bornerons à l'hiſtorique du Procès qui nous paroît propre à piquer la curioſité du plus grand nombre de nos Lecteurs.*

LES *Annales amoureuſes de la France ne fourniſſent point d'exemple pareil à celui de ce Procès. On a pû voir juſqu'ici des Amans fourbes & entreprenans, abuſer de la ſimplicité des jeunes filles, & ajouter enſuite le parjure à la ſéduction, l'ingratitude à l'outrage; qui, après avoir ſacrifié leur honnèur aux flateuſes eſpérances d'un mariage ſortable, ſe vôyent trahies & réduites enfin à couler le reſte de leurs jours dans l'opprobre & dans la*

misère; mais je puis dire, que vous trouverez dans cette cause des traits de singularité qui la rélevent, & qui la tirent hors des regles ordinaires.

D'UN *côté, c'est une jeune fille sans expérience, séduite par les artifices d'un ravisseur perfide, & par l'espoir d'un établissement prochain, enlevée du sein de sa parenté, conduite par son Amant en différents endroits; déguisée en homme par celui-là même dont elle est devenue l'esclave.*

D'AUTRE *part, c'est un homme parvenu à cette âge où les passions agissent avec empire, qui, après avoir employé la séduction la plus soutenue pour triompher de la vertu de cette jeune personne, non content de s'être emparé de son esprit & de son cœur, a eu encore la cruauté de mettre son corps dans l'esclavage, & de lui appliquer un* Cadenat, *où* Ceinture de Chasteté, *dans le dessein, sans doute, d'introduire peu à peu chez les François un usage barbare, qu'une jalousie outrée n'avoit inspiré jusqu'ici qu'aux Italiens & aux Espagnols.*

TELS *sont les différens traits qui caractérisent le crime du Sieur Berlhe: en fut-il jamais de plus punissable en cette matière?*

JE *vais vous faire l'histoire abrégée & naïve des malheurs de la Demoiselle Lajon, & bienqu'elle ne parle ici que par mon ministère, un tel récit ne laisse pas de couter beaucoup à sa pudeur & à son cœur: il est triste à une jeune fille de se voir obligée d'avouer ses foiblesses, & de mener en jugement celui qui fut autre fois l'objet de son inclination; il est affligeant pour elle d'être dans la dure nécessité de l'acca-*

l'accabler de réproches quoique légitimes, & de lui donner les noms odieux qu'il mérite.

MAIS, *que n'a point fait la Demoiſelle que je défens pour ramener cet ingrat à ſes engagemens? Long-tems au milieu des larmes & des ſanglots, elle a tâché de lui rappeller ſes ſermens; long-tems elle lui à répété ſes promeſſes : mais tout a été inutile auprès d'un cœur livré à l'inconſtance & à la légereté; elle ſe voit donc forcée de couvrir le perfide de confuſion, & de ſoliciter contre lui les peines qu'il mérite, puiſque c'eſt le ſeul moyen de le ramener, que d'intéreſſer contre lui toute votre ſévérité.*

LA *Demoiſelle Lajon eſt de la Ville de Toulouſe: elle fut, il y a quelque tems, à Montpellier voir ſes Parens du côté maternel; de là elle vint à Avignon demeurer avec ſon frère qui y eſt établi, & qui logeoit pour lors dans la maiſon du Sieur Berlhe.*

CELUI-CI *eut occaſion de voir cette jeune fille, qui eſt aſſez liberalement ornée des graces de la nature; il eut d'abord un certain penchant pour elle, qu'il ſçut couvrir des politeſſes que la bienſéance ſembloit autoriſer.*

LA *Demoiſelle Lajon, alors peu ſuſceptible d'impreſſion, vit ſans trouble les civilités apparentes du Sieur Berlhe; ſon cœur dans une heureuſe tranquillité, attendoit les ordres de ſes Parens, mais ce jeune homme profitant peu-à-peu des occaſions que lui offroit l'habitation ſous un même toît, donna inſenſiblement à la Demoiſelle Lajon ſes ſoins les plus empreſſés, & il en devint éperduement amoureux; il ſçut pour-*

pourtant ſe contrefaire de crainte que le Sieur Lajon, plus clairvoyant que ſa Sœur, ne decouvrît le but de ſes aſſiduités.

CETTE *eſpèce de géne ne fit qu'irriter les déſirs du Sieur Berlbe ; il n'étoit point d'occaſion favorable où il ne flatât la Demoiſelle Lajon ſur ſes charmes, tantôt il relevoit ſes graces, tantôt il lui faiſoit valoir les empreſſemens & ſes ſoupirs.*

UNE *jeune fille, telle que la Demoiſelle Lajon, ſe laiſſe aiſément perſuader ; incapable de tromper perſonne, elle ſuppoſe par-tout le même caractère, parce que la bonne foi eſt attachée à cette première innocence.*

IL *en étoit bien autrement du Sieur Berlbe ; fécond en reſſources & en moyens les plus propres à faire illuſion, il déclara finement ſa paſſion à la Demoiſelle Lajon, il prit Dieu à témoin de ſes ſentimens, enfin il n'oublia rien de tout ce qu'il y a de plus dangereux dans la funeſte ſcience d'aimer, de plus recherché dans l'art de ſéduire.*

CE *langage étoit nouveau pour la Demoiſelle Lajon, ſa modeſtie en fut allarmée ; mais peu à peu le Sieur Berlbe la mena au point de ne pas ſe défier d'un homme qui, en apparence, ne donnoit à ſes récherches qu'un objet légitime. Fatale crédulité ! Appas funeſte où les jeunes filles ſe laiſſent preſque toujours prendre ! C'étoit là préciſément le piége tendu par le Sieur Berlbe, & par l'amour.*

CEPENDANT *la Demoiſelle Lajon écoutoit ces ſollicitations avec une eſpèce de ſécurité, & ne leur donnoit qu'un motif purement honéte,*

nête, parce que sa première innocence la soutenoit encore; mais la facilité que le Sieur Berlhe avoit de la voir, presque tous les momens du jour, lui applanissoit, pour ainsi dire, toutes les voyes de la séduction; il feignoit tant d'ingénuité & de candeur, que cette jeune fille n'en eut aucune défiance.

LES *Filles sont foibles, & ne connoissant point le péril, elles exposent insensiblement leur vertu: les Amans sont rusés & il est des momens critiques où, avec la hardiesse de tout entreprendre, ils n'ont que trop l'assurance de tout obtenir.*

LE *Sieur Berlhe attentif à réitérer ses sermens, fit valoir la force de ses promesses à la Demoiselle Lajon, un jour sur tout, fatale époque qui fut la source de toutes les infortunes de cette jeune fille; elle ne peut se la rappeller sans verser un torrent de larmes. Un jour le Sieur Berlhe lui dit qu'*elle ne devoit pas douter qu'il ne l'aimât jusqu'à l'adoration, il lui jura que sa bouche étoit le fidel interpréte de ses sentimens, il l'assura qu'il n'auroit jamais d'autre Epouse qu'elle, si elle vouloit le payer de retour, qu'elle seule étoit l'unique objet de ses désirs, & qu'il seroit le plus heureux des hommes, s'il pouvoit enfin posséder son cœur.

A-T-ON *jamais marqué sa passion par des phrases plus animées, plus vives & plus expressives? tant d'assurances ébranlerent enfin la vertu de la Demoiselle Lajon; tant de protestations réunies, sans art en apparence, mais réellement fausses & artificieuses, firent enfin*

l'effet

l'effet que le Sieur Berlhe en attendoit : il reconnut dans les yeux de la Demoiſelle Lajon la fatale impreſſion ; que les ſiens y avoient faite ; elle ſentit à ſon tour divers mouvemens qui lui avoient été juſqu'alors inconnus : un mariage mille fois promis & mille fois juré, acheva de la perſuader ; cruel moment ! un certain tremblement la ſaiſit, dans le trouble elle entrevit ſa défaite, elle ſe défendit encore, ou du moins elle entreprit de ſe défendre, mais ſa fermeté l'abandonna, & elle fut vaincue.

C'EST *ainſi, que le Sieur Berlhe profita de la foibleſſe & triompha de la vertu de la Demoiſelle* Lajon, *& qu'après avoir paré ſa victime, il la ſacrifia enfin à ſes déſirs enflammés ; mais, tandis qu'elle étoit dans un état à mériter quelque indulgence, les ſermens les plus forts de la part du ſéducteur, devinrent de nouveaux garans de ſa tendreſſe & de ſa fidélité.*

LA *Demoiſelle Lajon revenue à elle même, annonça ſa douleur par ſes larmes, elle gémit, mais ſa bleſſure étoit trop profonde pour être ſoulagée ; elle eſt ſurpriſe que ſa fermeté l'ait abandonnée ; elle cherche ſon cœur & ne le trouve plus. Inutiles regrets ! C'eſt tout riſquer que d'écouter un Amant ; en l'écoutant une fille tombe inſenſiblement dans le précipice qu'il a creuſé ſous ſes pas ; les fleurs artiſtement placées par le ſéducteur, couvrent l'entrée de l'abîme, elle ne connoit les dangers que lorſqu'elle à oublié ſa ſageſſe & perdu ſa virginité.*

C'EST *ainſi, que dans un inſtant l'amour*

détruit

détruit une vertu qui est l'ouvrage de plusieurs années, il enleve un trésor gardé jusqu'à ce moment avec tout le soin possible, & dont la perte est irréparable.

UN *si noir attentat une fois exécuté par le Sieur Berlbe, rien ne fut capable d'arrêter son audace; il vit fréquemment la Demoiselle Lajon, & prit effrontement avec elle toutes les libertés d'un Epoux; combien de fois n'a-t-il pas usé des droits de sa première victoire!*

MAIS, *comme il n'avoit pas à Avignon toute la liberté qu'il désiroit, parce que le Sieur Lajon pouvoit à la fin pénétrer ses desseins & éclairer ses démarches, il seduisit cette jeune fille jusqu'au point de lui persuader de quitter la maison de son frere, & de le suivre à Beaucaire & dans plusieurs autres Villes de la Province.*

DÈS QU'UNE *fille est une fois séduite, elle est entierement livrée au pouvoir du séducteur, lui seul dispose de son sort, elle n'est plus maîtresse, ni de ses sentimens, ni de ses actions; car, comme dans son idée, elle ne peut plus rien attendre que de la fidélité se son Ravisseur, la volonté de celui-ci est sa loi souveraine, de sorte qu'on doit le considérer comme l'Auteur de toutes les foiblesses de la fille ravie.*

LE *Sieur Berlbe déguisa d'abord en jeune homme la Demoiselle Lajon, & ne lui fit ensuite quiter cette métamorphose, que pour l'enfermer pendant l'espace de deux mois & demi dans une chambre à Beaucaire; là, plongé dans cette espèce d'ivresse où le poison du plaisir a coutume de jetter les esprits, il jouissoit tranquillement de ses crimes & de son Amante.*

EN-

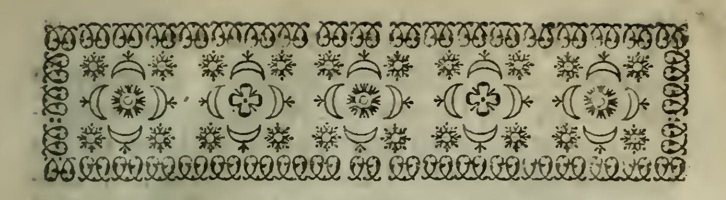
ENSUITE *il la conduisit, sous le même déguisement, à Montpellier, à Saint-Gilles, dans plusieurs autres Villes, & enfin à Nismes.*

CE *fut là que la Demoiselle Lajon se reconnut enceinte: elle en instruisit son Amant, elle le pressa de ne pas éloigner plus long-tems leur établissement; mais celui-ci chercha différents prétextes pour éluder l'accomplissement de ses promesses; tantôt ses affaires l'obligeoient de différer, tantôt c'étoit un voyage; il en fit effectivement un, & la veille de son départ il obligéa sa Maîtresse à se laisser mettre une* Ceinture *avec un* Cadenat, *dont on fera ci-après la description.*

QU'OPPOSOIT *la Demoiselle Lajon à tous ces délais? le Sieur Berlhe le sait bien; ce n'étoit que des larmes & le régret de s'être livrée à un homme cruel & parjure.*

IL *vient quelque tems après la chercher, & la reconduisit à Beaucaire, où il la renferma encore dans la même chambre qui avoit déjà servi à ses plaisirs, enfin il la ramena à Nismes où elle accoucha d'une fille, & aussi-tôt le Sieur Berlhe lui remit de nouveau la même* Ceinture *qu'elle porte encore.*

LE *Sieur Berlhe fut présent aux couches de son Amante, les témoins déposent* l'avoir trouvé pour lors à côté de son lit; *mais peu à peu il se dégoûta de son inclination, & ne vit plus les charmes de sa Maîtresse que d'un œil indifférent. Effet funeste d'une passion satisfaite!*



PETIT RESERVOIR.



Suite des Reflexions sur le Comique-Larmoyant.

En effet, si les fictions dramatiques nous affectent d'autant plus vivement qu'elles approchent de la réalité, celles du nouveau genre nous doivent causer des impressions d'autant plus foibles qu'elles sont plus opposées à la vraisemblance. Il a fallu un mirale de l'art pour nous intéresser aux avantures d'une femme, qui, après dix sept ans d'un mariage clandestin & d'une prison imaginaire, sort tout-à-coup du fond de sa Province, prend le parti de venir jusqu'à Paris poursuivre un mari infidele, & qui à portée de le voir tous les jours, ne le rencontre néanmoins qu'au dénouement. Tel est le fond romanesque sur lequel la machine du Comique-Larmoyant est communement, ou plûtôt nécessairement établie, & auquel il

faut que le Spectateur se prête pour avoir du plaisir. L'Opera fait jouër moins de ressorts pour nous éblouïr par le brillant de ses décorations, que le Comique-plaintif n'employe d'illusions pour nous tirer un sentiment douloureusement agréable.

LES impressions de plaisir que produit le vrai comique, ont un caractere bien différent: c'est avec un agrément toujours nouveau que nous voyons représenter & que nous relisons sans cesse ces portraits avoués de la nature, tel que le Misantrope, l'Avare, le Muet, le Joueur, le Grondeur, le Glorieux, &c. & pour entrer en quelque détail, nous ne nous lassons jamais de voir les Scenes vraiement comiques d'Harpagon avec Frosine, Valere & Maître Jacques, du Bourgeois-Gentilhomme avec sa servante & ses différens maîtres, la querelle pedantesque de Trissotin & de Vadius; & dans un genre plus élevé, le dialogue fin & délicat de Mercure avec la Nuit, la conversation médisante de Célimene avec le Marquis, & sa manière ingénieuse de rendre à la prude Arsinoé ses traits satyriques, &c. Les plus brillantes moralités poussées jusqu'aux larmes, les reconnoissances même multipliées, nous apporteront-elles jamais des plaisirs aussi vifs, aussi vrais, aussi durables?

MAIS ce n'est pas, si je l'ose dire, la diminution & l'affoiblissement de nos plaisirs ou l'inutilité d'une Morale grave & tristement sententieuse, qu'on peut le plus légitimement reprocher au nouveau comique; son

ſon défaut principal eſt d'ôter les bornes qui ont toujours ſéparé le Cothurne du Brodequin (*), & de nous rappeller ainſi à l'eſpèce monſtrueuſe du Tragi-Comique, ſi juſtement proſcrite après pluſieurs années d'un triomphe impoſteur. Je ſai bien que le nouveau genre n'a point de traits auſſi bizarres; que la diſproportion des perſonnages n'eſt point auſſi revoltante, & que les Valets n'y jouent point avec les Princes: mais le fond en eſt également défectueux, quoique ce ſoit par des vices différens. En effet, ſi le premier dégradoit des perſonnages heroïques, en ne leur donnant que des paſſions ſubalternes, & s'il ne nous préſentoit que des tableaux de ces vertus communes, qui ne ſont point aſſez élevées pour l'Héroïſme de la Tragédie; le ſecond éleve des perſonnages communs à ce genre de ſentimens qui produit l'admiration, & les peint ſous les traits de cette pitié charmante qui fait l'appa-

(*) Il ſemble qu'en France, depuis 60. ans, on ait oublié le ſecret de la bonne Comédie. On a perdu juſqu'à la trace de Moliere. On ne ſait plus établir & garder les différences qui ſéparent la Comédie du genre tragique. Les deux ſtiles ſont maintenant confondus ſur notre Théatre. Melpomene abandonne à Thalie ſa nobleſſe & ſa dignité. Donnez aux Acteurs des noms plus relevés, & de la plûpart de nos Comédies vous ferez de vraies Tragédies, ou ce ſeront, ſi l'on veut, des Tragédies Bourgeoiſes, &c. *Mémoires de Trevoux, Juillet* 1748.

l'appanage diſtinctif du Tragique. Ainſi le génie de l'une & de l'autre Scene paroiſſant également oppoſé à l'eſſence convenue du Poëme comique, elles meritent une égale cenſure, & peut-être une égale proſcription.

ON crut ſans doute, à la naiſſance du Tragi-Comique, avoir étendu les limites de l'Empire de Thalie; & on applaudit d'abord à cette téméraire invention. Flatés de la même idée, les partiſans du nouveau genre triomphent à leur tour: ils veulent ſe perſuader que la voye du ſentiment eſt auſſi une de ces découvertes heureuſes, qui a donné à la Scene Françoiſe le dernier degré d'embelliſſement: ils ne veulent pas voir que le ſentiment ſi eſſenciel à certains Poëmes, comme à l'Elegie, à la Bergerie, ne peut jamais s'allier avec ce fond comique dont le Théatre a neceſſairement beſoin pour donner à ſes originaux le ton qui corrige en divertiſſant. Qu'on ne s'y trompe point: nous avions deux genres bien diſtincts, utiles & agréables: loin que le Comique-Larmoyant en forme un troiſième, il réduit, au contraire, nos deux genres à un ſeul, & nous apauvrit, en paroiſſant nous enrichir.

SI les fables propres au Brodequin étoient entierement épuiſées, on pourroit pardonner plus volontiers à l'invention des caractères larmoyans, qui mêlés de vrai & de faux, ont au moins le merite de nous toucher dans le moment, s'ils nous revoltent à la réflexion: mais il en eſt une fou-

le

le (*) qui ſont encore tout neufs, & dont on ſouhaite en vain depuis long-tems d'avoir la peinture ſur la Scene. Nous n'avons peut-être pas un ſeul portrait fidèle de certaines mœurs, de certains ridicules de notre tems, de l'affabilité imperieuſe de nos Courtiſans, & de leur ſoif inſatiable des plaiſirs & de la faveur; de la vanité étourdie & de l'enflure importante de nos jeunes Magiſtrats; de l'avarice réelle & de la prodigalité orgueilleuſe de nos Financiers; de cette jalouſie délicate & quelque fois emportée qui regne parmi les femmes de la Cour, ſur les avantages du rang, & plus encore ſur ceux de la beauté; de ces Bourgeoiſes opulentes que la fortune enivre, & qui inſultent, par leur éclat impudent, aux loix, aux bienſéances, & à la raiſon, &c.

C'EST ainſi que mille nouveautés utiles & brillantes s'offriroient au pinceau de nos Poëtes, s'ils n'étoient ſéduits par l'amour des ſingularités. Pourroient-ils être rétenus par la difficulté de nuàncer des caractères auſſi délicats, & qui n'admettroient que les touches les plus légeres ? Mais ne pourroient-ils pas, à l'exemple de Moliere, prendre ſur les perſonnages acceſſoires ce qui leur manqueroit

(*) Je réponds, dit M. Dubos, que Moliere & ſes imitateurs n'ont pas mis ſur la Scene la quatrième partie des caractères propres à faire le ſujet d'une Comédie. Il en eſt du caractère & de l'eſprit des Hommes à peu près comme de leurs viſages, quoique toujours compoſés des mêmes parties, cependant ils ne ſe reſſemblent point, &c.

queroit pour ſoutenir le caractère principal? & leur faut-il moins d'art pour nous faire admirer des Romans habillés en Comédie, ou de génie pour ſe ſoutenir dans le cercle étroit où ils ſe ſont renfermés? Bornés à ne rendre qu'un ſeul ſentiment, la pitié, craignons plûtôt qu'ils ne nous ennuïent par l'uniformité de leur ton, & de leurs originaux. En effet, comme les reconnoiſſances ſont toujours préparées, amenées & fondues avec les mêmes couleurs; auſſi rien ne reſſemble davantage au tableau d'une mere qui pleure ſes malheurs & ceux de ſa fille, que le portrait d'une femme qui verſe des larmes ſur le ſort de ſon fils & le ſien: de-là le dégoût inſéparable des répetitions.

QUELLE ſuperiorité n'a pas le vrai Comique ſur un genre auſſi ſterile! Non ſeulement tous les caractères & toutes les conditions, les vices & les ridicules ſont expoſés à ſes traits; il a encore la liberté de varier les couleurs dont les mêmes originaux, les mêmes travers peuvent être peints; & cette carriere-là n'a point de bornes: car quoique les hommes ſoient ſujets aux mêmes défauts dans tous les tems, il les montrent néanmoins différemment dans les différens ſiécles. Les Anciens à cet égard ne reſſemblent point aux Modernes. Nous ne reſſemblons pas mêmes aujourd'hui à nos Peres.

DU tems de Moliere & des Corneilles, & ſur tout au commencement de leur ſiécle, on pouvoit repréſenter les Savans & les Beaux-Eſprits de profeſſion, hériſſés de ci-
tations

Grecques & Latines; appeſantis ſur les Auteurs les plus barbares ; durs & groſſiers dans leurs façons ; ſales & négligés dans leur extérieur. Les mêmes traits ne conviennent plus depuis long-tems. L'air pédant a diſparu avec cette érudition profonde, puiſée dans la lecture des Originaux. Satisfaits, ſi je l'oſe dire, du ſimple vernis de litterature, un débit aiſé & brillant tient lieu à la plûpart de nos Modernes de ce fond réel d'érudition qu'avoient leurs dévanciers. Leurs connoiſſances ſont, dit-on, plus variées, mais par-là mêmes plus ſuperficielles. Ils ont, ſi l'on veut, plus d'eſprit ; mais peut-être moins de veritable génie. Enfin, pluſieurs d'entre eux ſemblent n'avoir retenu de leurs prédéceſſeurs que l'acharnement déplorable de décrier mutuellement leurs perſonnes & leurs ouvrages, & le talent funeſte de s'avilir ainſi eux-mêmes aux yeux de leurs contemporains & de la poſterité.

C'EST donc moins l'épuiſement des caractères & des ridicules, le déſir d'être plus utile, ou l'idée d'un plaiſir plus parfait, qui ont produit le genre du Comique-Larmoyant, que la difficulté de ſe monter ſur le ton de Moliere (*), ou plûtôt l'envie de ſurprendre

(*) Le P. Brumoi, comparant le Tragique avec le Comique, s'exprimé ainſi :

L'un veut toucher, l'autre réjouïr, & lequel des deux eſt le plus aiſé ? A bien pénétrer ces deux fins; toucher, c'eſt frapper les reſſorts du cœur qui ſont les plus naturels, la crainte & la pitié;

dre notre admiration par les charmes brillans de la nouveauté: cette maladie, si personnelle au génie François, enfante les modes littéraires, & porte sans cesse ses bizarreries dans tous les genres d'écrire, comme dans toutes les conditions. Notre curiosité veut tout parcourir: notre vanité veut tout tenter; & lors même que nous cedons à la raison, nous paroissons moins en suivre l'attrait, que notre humeur & notre caprice.

Si ces réflexions sont vraies, il est aisé de présager les destinées du Comique-plaintif. Légitimé par la mode, il passera avec elle, & sera relegué au Pays du Tragi-Comique d'où il est sorti. Il brille à la lueur des éclairs de la nouveauté, il s'éteindra rapidement comme eux. Le Beau-Sexe, protecteur né de toutes les tendres nouveautés, ne peut pas vouloir toujours sentir, fions-nous en à son inconstance.

L'on peut mettre encore au nombre des raisons qui feront déprendre du goût larmoyant, la difficulté extrême de réussir dans ce genre: la carriere n'est pas vaste, & il faut, pour la remplir avec succès, un génie aussi brillant que celui de l'Auteur de Mélanide. M. de Fontenelle a un ton qui lui est propre, & qui lui sied admirablement bien, mais qu'il est impossible ou dangereux d'imiter. M. de la Chaussée a le sien qu'il a créé, & qui trouvera encore moins d'imitateurs par

pitié; réjouïr, c'est porter à rire, chose très-naturelle, à la verité, mais plus délicate. . . . On admire plus volontiers que l'on ne rit, &c.

par l'eſpèce d'impoſſibilité qu'il y a de ne pas copier ſes fables, que par la difficulté de les rendre avec autant d'art, & avec des couleurs auſſi brillantes que celles qu'il a employées.

MAIS tout l'art eſt inutile quand le genre eſt vicieux par lui même, c'eſt-à-dire, lorſqu'il n'eſt pas fondé ſur ce vraiſenſible & univerſel qui parle en tous les tems comme à tous les eſprits. C'eſt par-là principalement que s'évanouïra le preſtige du nouveau Comique: on ſera bientôt généralement choqué de voir l'étalage de la vertu faufilé à des avantures bourgeoiſes ; des originaux Romaneſques prêcher l'auſtere ſageſſe ſur le ton apprêté de Séneque ; ou quereller ingénieuſement les vertus humaines à l'imitation du célebre Auteur des Maximes.

CONCLUONS donc qu'il ne doit jamais être permis d'inventer que pour embellir; que le genre du Comique-Larmoyant eſt une découverte dangereuſe, & capable de porter le coup mortel au vrai Comique. Lorſqu'un art eſt arrivé à ſa perfection, vouloir en changer l'eſſence, eſt moins une liberté permiſe à l'Empire des Lettres, qu'une licence intolerable (*). Les Grecs & les Romains

(*) Comme les Arts ſe touchent, écoutons les plaintes de M. Blondel, dans ſon Diſcours ſur l'Architecture imprimé en 1747. Il eſt à craindre, dit il, que les nouveautés ingénieuſes, qu'on introduit de nos jours, même avec ſuccès, ne ſoient imitées par des Artiſans, qui n'ayant ni le merite ni la capacité des Inventeurs, imagineroient dans

mains, nos Maitres & nos modèles dans toutes les productions de goût, ont principalement destiné la Comédie à nous amuser & à nous instruire par la voye de la Critique & de l'enjouément. Toutes les Nations de l'Europe ont depuis suivi cette manière plus ou moins exactement, suivant qu'elle s'accordoit avec leur génie particulier: nous l'avons nous mêmes adoptée dans les jours de notre gloire dans ce siécle si souvent mis en parallele avec celui d'Auguste; pourquoi forcer Thalie d'emprunter aujourd'hui la sombre attitude de Melpomene, & de répandre un air sérieux sur un Théatre dont les jeux & les ris ont toujours fait le principal ornement, & feront toujours le caractère distinctif?

Versibus exponi tragicis res comica non vult.
Hor. Ars Poët.

dans la suite une infinité de formes bizarres, qui corromproient insensiblement le goût, & feroient décorer du beau nom d'invention, des singularités extravagantes. Quand une fois ce poison des Arts a séduit, les Anciens paroissent steriles, les Grands Hommes froids & les préceptes trop resserrés, &c.

F I N.

LA



La Soumission aux Decrets de l'Être Supreme.

O D E.

D'une folle ſageſſe adoptant le ſyſtême,
Rarement des reſpects dûs à l'Etre Suprême
Jadis je me ſuis acquité ;
Mais je ſens aujourd'hui qu'il eſt temps de me rendre :
Un mouvement ſecret me force de reprendre
Le chemin que j'avois quitté.



J'ai vû, pour reprimer les crimes de nôtre âge,
Jupiter en courroux fendre un ſombre nuage
Par mille étincelans éclairs :
Dans un Ciel ſerein même, armé de ſon Tonnerre,
Il en a fait trembler le globe de la Terre,
Les Fleuves, les Monts, les Enfers.



Tout à ſa volonté change ici bas de face ;
Il abaiſſe les Grands, il éleve à leur place
L'objet du mépris des Humains.
Le ſort avec éclat confondant l'arrogance,
Sçait des mains du ſuperbe arracher l'opulence,
Pour la tranſmettre en d'autres mains.

E P I-

EPITRE

De Mr. Freron, *à Mr.* Morand *celèbre Chirurgien de Paris.*

Favori du Dieu d'Epidaure,
Morand, par vos doctes travaux
Vous faites rentrer tous les maux
Dans la Boëtte de Pandore;
Mais ce qu'en vous mon cœur adore,
C'est l'Esprit de Société.
Du riche heureux que la Santé
De ses rayons brillans colore,
Je vous vois aussi souhaité,
Que du malade qui déplore
Les suites de la volupté:
Et tous les mains consulté
Comme un Docteur grave & capable;
Le soir vous êtes invité
A souper, comme un homme aimable.
Alors, après avoir dicté
Un arrêt cruel qui condamne
Cent malheureux à la tisanne,
Votre gozier est humecté
D'un vin frais qui dans la fougére
Sourit avec malignité,
Comme s'il avoit medité
Par sa mousse vive & légére
D'étourdir votre gravité.

Le

Le grand St. Cofme & le beau monde
N'emportent pas tous vos momens,
Et votre courfe vagabonde
Se termine de temps en temps
A cet agréable hermitage,
Ce petit jardin, votre ouvrage,
Lieu charmant, réduit mitoyen:
Ni campagnard, ni citoyen,
Vous fuyés dans ce domicile
Et le tumulte de la Ville,
Et la folitude des champs.
C'eft-là, c'eft dans ce doux azile
Qu'environné d'amufemens,
Vous goutez le bonheur fuprême
De vous être créé vous même,
De devoir tout à vos talens.
Pour ce modéle des vrais Sages,
Soleil, ne lui point à demi;
Sur la tête de mon ami
Leve-toi toujours fans nuages.
Puiffai-je, au gré de mes défirs,
Charmer quelquefois fes loifirs
Dans cette retraite fleurie,
Où loin des bruyans difcoureurs,
Nous épanchons en paix nos cœurs
Au fein de l'amitié chérie.
Eft-il des entretiens plus doux,
Des plaifirs plus vrais que les nôtres?
Morand, je parle avec les autres:
Je ne puis caufer qu'avec vous.

A Paris le 16. Aouft 1750.

VERS

VERS

A Madame du BOCCAGE, *par M. de la* MOTHE, *Doyen de la Cour des Aides de Montauban, & Académicien de l'Academie de la même Ville, âgé de quatre-vingt-six ans.*

A Votre Sexe, illuftre du Boccage,
A fes appas trop raviffans,
Mes chanfons, mes tendres accens
Ont rendu mille fois un éclatant hommage.
Je deplairois à la raifon,
Si je les chantois d'avantage.
De notre derniere faifon
L'indifférence, hélas! doit être le partage.
Mais en voyant votre portrait,
En entendant votre langage,
Je crois qu'Amour me garde un trait
Qui refpectera peu mon âge.
Quand je vous lis, quand je vous vois,
Certain trouble agite mon ame,
Et je me fouviens qu'autrefois
Ce trouble m'annonçoit une naiffante flamme.
Des rivages du Tarn, loin de votre féjour,
Et mes ans entre nous mettant trop de diftance,
Sans que la vertu s'en offenfe,
Ne puis-je vous parler d'un innocent amour?
Mais de cet aveu fans myftére
Les malins enfans de Cythére

Riront,

Riront, comme vous, à leur tour.
Dans mon hyver tout me rappelle
Nuit & jour, à tous les inſtans,
Que l'amoureuſe Philoméle
Jamais ne chante qu'au printems;
Et dans mes vieux jours je ſoupire,
Charmé de mille traits brillans
D'un génie, inſpiré par le plus beau délire.
Comme de vos appas, épris de vos talens,
En dépit de mes ans, je vis ſous votre empire,
Et ſurpris j'adore & j'admire
Vos chants divins, vos ſons harmonieux,
Quand vous nous faites là peinture
De ce jardin délicieux,
Où pour Adam, l'Auteur de la nature
Répandit ſes bienfaits ſans nombre & ſans meſure.
. . . .
Vous vantez le bonheur, vous pleurez la foibleſſe
Du coupable chef des humains,
Avec la ſublime nobleſſe
Et la tendre délicateſſe,
Non de nos fameux Ecrivains,
Mais d'un Sexe, qui ne nous laiſſe
Que le ſoin heureux & l'adreſſe
De récueillir les fleurs qui tombent de ſes mains;
Et vous réuniſſez, mais avec quelle gloire!
Et les talens & la beauté.
Joüiſſez à jamais au Temple de Mémoire
D'une double immortalité,
Et d'un admirateur ſincére,

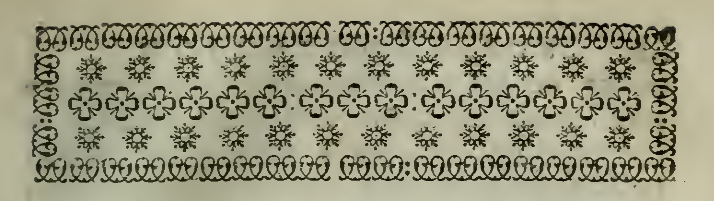
Qui vous place au milieu de Virgile & d'Homére,
Recevez un hommage en tout lieu respecté.
Quand l'Amour m'a persécuté,
L'esprit sans les attraits n'étoit point mon affaire,
Les attraits sans l'esprit n'auroient pas sçu me plaire,
Mais si de voir le jour je m'étois moins hâté,
Jugez ce que j'aurois pû faire
Et de mon cœur, & de ma liberté.

EPITAPHE *du feu Abbé* DES FONTAINES *qui est très-peu connu.*

Sous ce tombeau git un Autheur
Dont en deux mots voici l'histoire:
Il étoit ignorant comme un Prédicateur,
Et malin comme un Auditoire.

EPIGRAMME.

Milord Craff l'autre jour chez un Marquis François
Disputoit, avec vehemence,
Sur la grandeur & la puissance
Qui caracterisent les Rois.
Brunsvick doit sur le vôtre avoir la préférence,
Dit l'Anglois au François, car il tient la Balance:
J'y consens, repond le François;
Mais convenez aussi que Louïs met le poids.



PETIT RESERVOIR.

REFLEXIONS SUR L'EDUCATION DES FILLES.

Il n'eſt point de ſociété qui n'ait ſes tirans: c'eſt-à-dire, quelques unes de ces perſonnes qui ſemblent nées pour le tourment des autres; accoutumées à juger en dernier reſſort & de ce qu'elles comprennent & de ce qu'elles ne comprennent pas, la moindre contradiction les ſuffoque; & quand elles n'ont rien de bon à alleguer à ceux qui prennent la liberté d'ap-

peller de leurs arrêts, elles ſubſtituent les groſſieretés aux raiſons; elles n'apprécient le mérite des autres, qu'à proportion du reſpect, & de la déference qu'on a pour le leur, & leur plus grande attention eſt de s'attacher à rélever les bévuës de ceux qu'elles regardent comme leurs ennemis, parce qu'ils ne ſont pas leurs eſclaves. Les demi-Sçavants, les Vieillards ſont ſur tout propres à jouer cet odieux perſonnage: mais quand une étude médiocre ſe trouve joint à l'expérience d'un Vieillard dont l'eſprit a toujours été borné, malheur à la ſociété à laquelle il entreprend de prouver ſa ſupériorité & ſon excellence; à moins qu'il ne s'y trouve quelque perſonne aſſez courageuſe pour rompre en viſiere au demi-Sçavant, toutes les fois qu'il veut prendre le ton déciſif, & lui prouver par ſes contradictions reïtérées, qu'il s'en faut de beaucoup qu'on ne le regarde comme infaillible. Une jeune Dame vint à bout, il y a quelques jours, de mettre hors de meſure un Original de cette eſpèce. Cet homme qu'on appelle Montalban, eſt un Officier âgé de cinquante ans, & qui a paſſé ſes premières années à étudier pour ſe mettre en état de poſſeder un Bénéfice qui lui a manqué. Cet homme réunit dans ſon caractère, les qualités les plus eſtimables & les plus odieuſes; il joint à la probité la plus ſévere, au cœur le plus compatiſſant, à l'attachement le plus ſincere pour ſes amis, l'entêtement d'un Pédant, la fatuité d'un petit maitre d'Egliſe, & l'humeur altiere d'un E-

leve

leve de Mars. Déteſté de tous ceux qui ne le connoiſſent que ſuperficiellement, il arrache l'eſtime de ceux même qu'il excede, & l'on fait grace à ſon impertinence, en faveur de ſa droiture. Ses amis n'ont rien épargné pour le corriger de ſes entêtemens ou du moins le forcer à garder le ſilence, mais ils y ont échoué, & la ſeule Dame en queſtion a tenté cette Cure avec aſſez de ſuccès; comme elle ne pourroit ſe multiplier aſſez, pour ſe trouver dans tous les lieux où l'on auroit beſoin de ſa récepte, je l'expoſerai ici d'autant plus volontiers, qu'elle eſt fort ſimple. Elle a pris à tâche de contredire l'honnête homme dont j'ai parlé, toutes les fois qu'il ouvre la bouche. D'abord il s'eſt défendu avec ce courage qu'inſpire toujours la perſuaſion de ſa ſupériorité ſur ſon adverſaire, mais comme il s'apperçoit que les rieurs ne ſont pas de ſon côté, il commence à prendre le parti du ſilence, & c'eſt tout ce que l'on demande. Comme ſes petites diſputes d'ailleurs, ont donné lieu à des converſations fort amuſantes, j'en rapporterai quelques unes.

Mr. Montalban a deux filles qui doivent un jour avoir beaucoup de bien, & tenir par conſéquent leur place dans le monde. Elles ſont jolies, & ne manquent pas d'eſprit; mais le Père n'épargne rien de ce qu'il croit propre à le rétrécir. Depuis la mort de ſon Epouſe, ces pauvres enfans n'ont bougé de la campagne, où ſous les yeux d'une gouvernante, dont on auroit

peine à trouver la pareille entre mille, elles apprennent à coudre , à filer, à cuire le pain, à veiller ſur un blanchiſſage, & à bien élever des poulets. Leur Père craint tant pour elles le déſir de devenir ſçavantes, qu'il ne ſouffriroit pas chez lui un domeſtique qui ſçut épeller. A quoi ſert la lecture & l'écriture, s'écrie-t-il quelquefois, & pourquoi l'enſeigner aux perſonnes du Sexe? pour leur donner le moyen de recevoir & d'écrire des billets doux? Vive la méthode dont ſe ſervoient nos ayeux: leurs enfans, excepté ceux qu'on deſtinoit à être Docteurs, ne ſçavoient que ſigner leur nom, & n'auroient pas ſçu le lire. L'occaſion étoit trop belle, pour que la Dame antagoniſte de Mr. Montalban la laiſſât paſſer ſans en profiter, elle eſſaya de lui prouver combien la théſe qu'il ſoutenoit étoit abſurde, & le reſte de la compagnie encouragé par ſon exemple, s'étant joint à elle pour contredire notre Officier, il entra dans une eſpèce de fureur, & après avoir épuiſé ſa poitrine, pour l'emporter du moins en criant le plus haut, ſans pouvoir ſe faire entendre au milieu d'un cercle où chacun s'efforçoit de crier plus haut que lui, il ſortit bruſquement, & laiſſa à la compagnie la liberté de rire tout à ſon aiſe de la Comédie qu'il venoit de leur donner. Lorſque les éclats furent un peu appaiſés, un jeune Avocat demanda, ſi l'opinion de Montalban étoit auſſi ridicule que l'on ſe le perſuadoit, & pria la compagnie de décider, à laquelle de ces deux éducations elle donneroit la préference

ference s'il falloit néceſſairement choiſir : ou de celle qui bornant les perſonnes du Sexe aux occupations du ménage, leur interdiroit abſolument toutes ſortes d'études : ou de celle qui les appliquant abſolument à l'étude, leur interdiroit toutes les occupations du ménage. Eh! Monſieur, dit un jeune homme qui vouloit égayer la converſation, peut-on mettre une pareille matière en délibération? La nature en formant le corps de la femme, ne lui a-t-elle pas déſigné ſes occupations d'une maniere ſi claire, qu'elle ne peut s'y tromper? L'expérience nous montre que les perſonnes du Sexe, manquent de capacité pour l'étude, il eſt donc clair qu'elles doivent s'appliquer à bien conduire leur ménage; & s'il faut parler franchement, je ne ſerois pas faché que ma femme fût hors d'état d'apprendre en recevant un Billet doux les ſentimens qu'il inſpire. Filés Meſdames, c'eſt l'occupation de la femme forte, comme nous l'apprend l'Ecriture; filés, puiſque auſſi bien cette occupation & celles qui lui ſont équivalentes, ſont les ſeules qui vous conviennent. Les Dames ſe récrierent toutes emſemble, qu'il ne falloit faire aucune grace à l'Auteur de ce beau raiſonnement, & qu'il devoit ſubir le ſort d'Orphée. Arrêtés, dit la bonne amie de Mr. Montalban, il faut faire expliquer Monſieur, & eſſayer de le réfuter, de le faire dédire. Un arrêt donné avec tant de précipitation, pourroit donner lieu de ſoupçonner la bonté de notre cauſe: je me charge de la défendre, Meſ-

dames, c'eſt annoncer que je la crois ſi juſte, que je n'eſtime pas qu'il ſoit néceſſaire de recourir au charme de l'éloquence, pour remporter une victoire uniquement duë à notre bon droit. On applaudit au deſſein de cette Dame : les (*) déſeſpoirs furent déplacés, & ſervirent à lier le criminel, qu'on plaça ſur un petit eſcabeau au milieu de la chambre; les Dames s'attendoient à une retractation, mais il ne parut pas diſpoſé à faire amende honorable; au contraire, il annonça que puiſque ſes Juges étoient ſes parties, il s'attendoit à périr; mais qu'au moins, il ne tiendroit point la vérité captive dans ſes derniers momens. Alors on lui demanda ce qu'il avoit prétendu prouver en diſant méchamment & ſcandaleuſement, *Que la nature en bornant les talents des Dames à la faculté d'élever leurs enfans, & de veiller ſur leur domeſtique, ſembloit les avertir qu'elles ne pouvoient prétendre à des occupations plus relevées ſans s'expoſer aux plus grands dangers.*

Le criminel, après s'être recueilli un moment, répondit:

Qui n'a plus qu'un moment à vivre.
N'a plus rien à diſſimuler.

Je m'en tiens donc, Meſdames, au ſens naturel de mes paroles. 1. *C'eſt avec ſageſſe qu'on interdit l'étude aux Dames, parce que la nature qui ne les y a pas deſtinées, leur a refuſé la force & la ſolidité de l'eſprit; leur imagi-*

(*) *Ruban qu'on met ſur la tête, & qui noué par deſſous le menton.*

imagination vive conçoit aisément, j'en conviens : mais c'est toujours d'une manière superficielle ; d'où il arrive de deux choses l'une, ou qu'elles se contentent de ce qu'elles apperçoivent au premier coup d'œil, ou qu'elles veulent approfondir les vérités qu'elles ont entrevues ; dans le premier cas elles se gâtent l'esprit, dans le second elles le perdent & deviennent folles. 2. *La nature a refusé avec sagesse aux Dames, des organes bien disposez pour l'étude, parce que la science est absolument inutile aux fins auxquelles elle les destine.* Voilà ma conclusion, Mesdames prononcés ; mais sans vous laisser prévenir par ce que mon discours paroît avoir de choquant pour vous, examinez bien sérieusement s'il ne prouve pas plus en votre faveur, qu'à votre désavantage. Vous m'avez cru criminel, & comme tel je me vois chargé de chaines ; que ces mains qui m'ont enchainé s'apprêtent à me couronner de fleurs ; je ne demande qu'un quart d'heure, pour vous faire convenir de mon innocence.

Les Dames se firent beaucoup prier pour accorder le moment qu'on leur demandoit. On mit les montres sur la table, & le jeune homme s'étant fait donner une plume & de l'encre, écrivit ce que vous lirez, si vous voulez vous en donner la peine.

La nature sage & intelligente, a créé toutes les créatures pour une fin, & leur a donné précisément ce qu'il faut pour parvenir à cette fin. Les habitans des airs ont des aîles ; les poissons sont fournis de nageoires, qu'elle n'a point accordé aux premiers, par-

ce qu'elles leur feroient inutiles, & que tout ce qui eft inutile eft incommode. Examinons maintenant pour quelle fin elle a créé les Dames, & voyons fi elles ont fujet de fe plaindre de leur deftination, & des moyens qui leur ont été accordés pour y arriver.

Vous le fçavez, Mefdames, & peut-être quelques unes de vous ne le fçavent-elles que trop; vous êtes faites pour charmer & pour plaire. La nature, cette bonne mere, compatiffant à cette foule de maux, qui affiégent l'homme de toutes parts, leur a préfenté dans votre individu, un charme puiffant, capable de les leur faire oublier. Nous nous confolons à vos pieds de nos pertes, de quelque nature qu'elles foient; vous effacez de notre efprit le fouvenir de nos malheurs paffés; vous fufpendez le fentiment des préfents; & vous ne nous laiffez pas le moment de réflechir fur ceux qui font inévitables pour l'avenir. Nous vous devons la vie & nous vous devons encore tout l'agrément de la vie que vous nous procurez. Sans vous l'homme groffier & ftupide n'eut jamais cherché à gouter le charme de la fociété, & plus farouche que les habitans des forêts, avec lefquels il eut fait fa demeure, il eut ignoré les beaux arts, & les plaifirs; ce feroit peu de chofe, fi nous ne vous devions que cela, mais ce qui met le comble à votre gloire, nous vous devons nos vertus. La nature pouvoit-elle vous créer pour une fin plus noble, & pourriez-vous fans perdre infiniment changer de deftination? non fans doute. Mais la nature en vous

vous faiſant naître pour captiver le cœur des hommes, & pour leur faire trouver leur bonheur dans cette captivité, vous a-t-elle donné tout ce qui vous eſt néceſſaire pour parvenir à cette fin? c'eſt ce qu'il faut conſidérer. Examinons la ſtructure du corps de la femme, nous y découvrirons les fins que la nature a eu en la créant. L'homme ſe glorifie quelquefois d'avoir la force en partage, & voudroit ſe perſuader que cet avantage prouve ſa ſupériorité ſur le Sexe. Inſenſé qui tire vanité de ce qui devroit l'humilier le plus; la nature, je l'ai déja dit, ne fait rien d'inutile; elle n'a procuré le triſte avantage de ſe faire craindre, qu'à ceux qui ne peuvent ſe faire aimer; & ſi elle a négligé de donner au corps de la femme la force & la vigueur néceſſaire pour attaquer & ſe défendre, elle leur a fourni de plus puiſſantes armes. Omphale fit trembler Hercule vainqueur de l'Hydre; que dis-je, trembler! elle fit d'avantage, elle fit filer ce héros; & toute la force de Samſon ne put le défendre contre Dalila. Deux beaux yeux terraſſent Poliphême, & la beauté d'Armide fait quitter les armes au fameux Renaud. On peut donc dire avec vérité, que votre foibleſſe fait votre force. La délicateſſe de votre tempérament vous empêche de vous livrer aux travaux pénibles, qui euſſent bientôt effacé la vivacité de votre teint, & fait ſuccéder à cet embonpoint proportionné une maigreur toujours dégoutante, quand elle eſt occaſionnée par le travail. Si la proportion de vos traits enchante nos régards, la

douceur de votre voix charme nos oreilles; en un mot, ſous quelque point de vuë qu'on vous enviſage par rapport au corps, on ſent que vous êtes faites pour plaire. Mais l'intention de la nature ſe manifeſte d'une manière plus ſenſible, ſi l'on vous éxamine par rapport à l'eſprit & au cœur: La douceur ſemble être le caractère diſtinctif des perſonnes du Sexe, auſſi bien que la modeſtie & la pudeur; les organes de votre corps ſont tellement diſpoſés, que vous avez préciſément ce qu'il faut d'eſprit pour plaire; votre cerveau plus mol que celui des hommes, ne peut à la vérité retenir fortement les objets qui s'y impriment, mais c'eſt juſtement ce qui produit l'un des plus grands agrémens qu'on goûte dans votre ſociété; c'eſt à cet heureux défaut que nous devons la vivacité, l'agrément, la variété de vos converſations: & que deviendroient les hommes, ſi dans les momens où ils viennent chercher auprès d'une jolie femme le délaſſement de leurs travaux, ils la trouvoient enſevelie dans la méditation d'un problême géométrique? Repréſentez vous une jolie figure de vingt ans, aſſiſe ſans branler, ou ſe promenant avec une agitation étonnante, les yeux mornes, ou agars, ou fixés ſur un objet qu'elle ne voit pas, ſe mordant les ongles, frappant du pied, fronçant les ſourcils; le joli ſpectacle. Interrogez cette figure, parlez lui de la ſituation de votre cœur, elle vous répondra qu'il n'eſt pas poſſible qu'un corps ait neuf faces égales & ſemblables; en un mot, il faudra parta-

ger

ger ſa manie, ou eſſuyer ſa mauvaiſe humeur. Les perſonnes du Sexe doivent donc regarder comme un avantage, l'heureuſe incapacité dans laquelle elles naiſſent à l'égard des ſciences, puiſqu'elles poſſédent naturellement celle de plaire, qu'elles ne peuvent conſerver qu'en ſacrifiant généreuſement le déſir de ſe diſtinguer par les autres; & loin de ſe plaindre des loix qui leur interdiſent l'étude, elles doivent les conſidérer comme ſages & fondées dans la nature, qui dans la diſtribution de ſes dons les a diſtinguées avantageuſement des hommes.

A peine le jeune homme eut il ceſſé de lire, que toutes les Dames frapperent des mains. On voulut le délier, mais il prétendit qu'on lui devoit quelque ſatisfaction; & s'en étant rapporté au jugement des autres Meſſieurs, il fut décidé à la pluralité des voix, que toutes celles qui avoient aidé à l'attacher, lui donneroient un baiſer en le détachant. J'y conſens de bon cœur, dit la Dame qui s'étoit chargée de défendre la cauſe du Sexe, & qui ſe nomme *de Beaulieu*, mais il faut après avoir badiné qu'il réponde ſérieuſement aux deux premières queſtions qui ont été faites ſur l'éducation. Le Cavalier le promit de fort bonne grace.

(La Suite dans le Num. ſuivant.)

page 97.

RETRAITE INVOLONTAIRE DU PARNASSE.

Par M. VERRIERES *de l'Académie des Belles Lettres de Caën.*

JE ne l'ai plus ce talent de rimer
Que j'eus jadis ; le Dieu qui fait aimer
Me l'enſeigna ; j'étois dans le bel âge
Lorſque ſous lui j'en fis l'apprentiſſage.
Les ris alors folâtres & legers
Pour moi du Pinde étoient les meſſagers ;
Au moindre ſigne ils voloient ſur ſa cime,
Et revenoient les mains pleines de fleurs,
Dont avec art inſtruits par les neuf Sœurs,
D'un air galant ils parſémoient ma rime,
Ornoient mes vers & m'en dictoient le tour.
Ce tems fut beau, je m'en ſouviens encore :
Soit que ſorti de ſon affreux ſéjour,
Le triſte hyver dans nos champs de retour
Leur enlevât le verd qui les décore
Dans nos jardins, ſoit que l'aimable Flore
Vint des Zéphirs favoriſer l'Amour,
Tous les matins la renaiſſante Aurore,
En ſe levant m'annonçoit un beau jour.
Sur ſes Autels, plein de reconnoiſſance,
L'encens fumoit de ma main préſenté ;
Je béniſſois l'inſtant que ſa préſence

Chaſ-

Chaſſant la nuit ramenoit la clarté,
Lórſqu'aux mortels elle rend la lumiere.
Je ſouhaitois qu'au bout de ſa carriere
Elle trouvât un Céphale nouveau,
Qui d'un air doux, empreſſé, vif & tendre,
Séchât les pleurs que ſon fils au tombeau
Tous les matins lui fait encor répandre.
Vain ſouvenir! Fidéle à ſon emploi,
L'Aurore ſort chaque matin de l'onde,
Pour annoncer l'aſtre du jour au monde.
Elle n'eſt plus ce qu'elle fut pour moi;
De mon encens le parfum l'importune;
Soumis au tems, j'en ai ſubi la loi,
A tout mortel également commùne.
Ces jours ſi beaux, filés par les amours
Et par les ris, ont pris un autre cours:
Vers & chanſons n'ornent plus mon pupitre.
Laſſes de voir mon nom ſur leurs regiſtres,
Les doctes Sœurs l'ont d'un trait effacé,
Je me tais donc, & mon regne eſt paſſé.

VERS

A. M. RAMEAU, *ſur ſon Ballet de Pigmalion.*

UN connoiſſeur, amateur du vrai beau,
Enchanté des beautés de ton Ballet nouveau,
L'eſprit étonné, l'ame émue,
S'écrioit, en voyant s'animer la ſtatue,
„ Tu te trompes, Pigmalion;

„ Ce

„ Ce n'eſt point de Venus la puiſſance ſuprême,
„ Qui vient de donner l'ame à ce que ton cœur aime.
„ Rends graces aux accords d'un nouvel Amphion,
„ A ſon Art enchanteur tu dois tout ton hommage;
„ Lui ſeul anime ton ouvrage.
Sçavant Rameau, telle eſt l'illuſion
Que fait ſur nous ta divine harmonie;
Elle charme nos ſens, & ſéduit nos eſprits,
Au point de n'être pas ſurpris
Qu'au marbre elle ait donné la vie.

C. G. B.

VERS

De M. de VOLTAIRE, *à M. de* B. R.

VOS yeux ſont beaux, mais votre ame eſt plus belle,
Vous êtes ſimple & naturelle,
Et ſans prétendre à rien, vous triomphez de tout.
Si vous euſſiez vêcu du tems de Gabrielle,
Je ne ſçais pas ce qu'on eût dit de vous,
Mais l'on n'auroit point parlé d'elle.

VERS

Du même, à Madame la Comteſſe de la NEUVILLE, *en lui envoyant l'Epitre ſur la Calomnie.*

PARCOUREZ donc de vos yeux pleins d'attraits
Ces Vers contre la calomnie.
Ce monſtre dangereux ne vous bleſſa jamais;
Vous êtes cependant ſa plus grande ennemie.
Votre eſprit ſage & meſuré,
Non moins indulgent qu'éclairé,
Excuſe, quand il peut médire;
Et des vices de l'univers,
Votre vertu mieux que mes vers,
Fait à tout moment la ſatyre.

ANECDOTES LITTÉRAIRES.

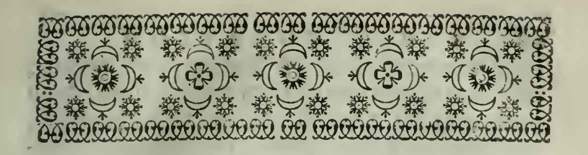
DE PARIS.

MR. DESMAHIS, *jeune homme, qui a un jargon qui paroit de l'eſprit, & qui fait des Vers aſſez harmonieux, mais ſecs & entortilles, a donné à la Comédie Françoiſe une piéce en un Acte intitulée* l'Impertinent. *C'eſt une Satire ſans pudeur, ſans rétenue, & ſans ſuite,*

ſuite, contre les femmes. On fait plus que ſoupçonner M. l'Abbé de Voiſenon, homme de beaucoup d'eſprit & d'un commerce délicieux, d'avoir mis la main à cet ouvrage, & d'en avoir fourni les traits les plus plaiſans & les plus agréables. Voici l'e droit de cette indecente Satire qui a été le plus applaudi.

DAMIS, le héros de la piéce, dit à la jeune ROSALIE:

Vous allez débuter ſur la Scene du monde,
Chaque role y demande une étude profonde,
Mais le votre ſur-tout un jeu particulier.
Apprenez vos devoirs: du froid jargon des mines,
De mots à double ſens, & d'alluſions fines
Se faire un ſtile ſingulier;
Avoir l'art de concilier
Une foule d'Amans, qui, trompez l'un par l'autre,
Vous engagent leur cœur, ſans engager le votre;
Ne ſoufrir qu'aucun d'eux vous quitte le premier;
D'un air libre & riant, tout dire & tout entendre;
Où l'on promet d'aller, toujours ſe faire attendre;
Arriver en peſtant contre quelqu'importun;
Faire ſur ſa parure une legere excuſe;
Commencer vingt propos & non finir aucun:
Où l'on perit d'ennui, jurer que l'on s'amuſe;
Refuſer de l'eſprit à toutes les beautés;
Uſer tout, épuiſer trente ſocietés:
En un mot, être folle & ſe croire jolie,
Voilà ce qu'on appelle une femme accomplie.



PETIT RESERVOIR.

Suite des Reflexions ſur l'Education des Filles.

ON demande à laquelle de ces deux éducations il faudroit donner la préférence, ou à celle qui, bornant les perſonnes du Sexe aux ſoins du ménage, leur interdiroit toute étude; ou à celle qui, les occupant de choſes plus relevées, leur laiſſeroit ignorer abſolument la connoiſſance des affaires domeſtiques, en ſuppoſant qu'on ne fût pas maître de choiſir un juſte milieu entre ces deux extrémités.

POUR pouvoir décider à laquelle des deux éducations propoſées, on doit donner la préférence, il ne s'agit ce me ſemble que d'examiner, laquelle de ces deux éducations conduit plus ſurement les perſonnes du Sexe à la fin pour laquelle la nature les a créées; cette fin n'eſt point équivoque: la femme peu propre aux affaires du dehors, doit na-

turellement chercher à foulager fon époux, en fe chargeant des affaires domeftiques. Auffi dans tous les tems & chez tous les peuples, les femmes fe font elles conftamment occupées du ménage, & des foins qu'exigent les enfans; or on peut avancer comme une chofe fûre, qu'un ufage introduit chez toutes les nations, & qui s'y eft conftamment foutenu, eft fondé dans la nature; ceux qui doivent leur origine au caprice, font d'ordinaire abrogés par un autre caprice. La nature & la raifon exigent donc que les perfonnes du Sexe, fe rendent capables de régler leur maifon, & qu'elles éloignent foigneufement toute étude capable de les dégouter de cette fcience faite pour elles. Il faut ici, Mefdames, vous dévoiler un miftère, qu'il importeroit peut-être de cacher à chacune de vous, l'interêt de la caufe que je défends l'éxige. Ces foins domeftiques auxquels la nature, la raifon & l'ufage vous ont devouées, renferment des détails minutieux, qui n'ont rien que de dégoutant; & l'on ne peut trop tôt s'appliquer à vous les adoucir par l'habitude, feule capable de vous les déguifer: l'on ne peut trop vous éloigner des chofes capables de vous ouvrir les yeux, fur ce que ces emplois ont de pénible; vous ne tarderiez pas à les négliger, à les méprifer même, fi vous pouviez en partageant les nôtres, faire comparaifon. Graces aux foins de la Providence, nous n'avons jufqu'à ce jour rien à craindre fur cet article; les Dames fidéles à l'efprit de leur état le poffédent tout entier, & elles font par goût,

goût, ce qu'elles feroient réduites à faire par devoir, si elles succomboient à la tentation de cultiver leur esprit par l'étude des Sciences. Et à quoi leur serviroit cette étude ? La femme, comme je le disois il y a quelques jours, est faite pour délasser son époux des fatigues qu'éxigent les soins de la vie, & les Sciences, comme je l'ai fait voir, les rendroient moins propres à remplir cette fin: il suffit qu'un époux qui se retire le soir à son logis, trouve une maison nette & rangée; une épouse qui, sçavante dans l'art de rélever ses charmes naturels par une parure sans affectation, présente à ses yeux un objet capable de nourrir la tendresse conjugale, trop facile à se consumer par ses propres flammes; il suffit que cette épouse lui aide à dépenser noblement son bien, & qu'en maître d'hôtel vigilant, elle sache ordonner, apprêter même un repas bien entendu, quand son époux lui fait la faveur de l'associer à ses plaisirs, en traitant ses amis chez lui. Dans ces occasions, une femme sçavante seroit-elle en état de veiller à tout, & Monsieur ne seroit-il pas contraint, de donner les ordres, pendant que Madame ne penseroit qu'à faire étalage d'érudition ? Ainsi la Science ne seroit propre qu'à dégouter les personnes du Sexe de leurs occupations naturelles, & leur procureroit un mal réel, pour un avantage imaginaire. Que les partisans de l'étude ne me disent pas qu'une étude modérée, met les personnes du Sexe en état de passer agréablement la plus grande partie de leur vie; l'ennui se fait rare-

ment ſentir aux femmes occupées des ſoins du ménage; l'habitude leur cache ce qu'ils ont de pénible; leur eſprit, accoutumé aux vetilles, s'occupe ſérieuſement des heures entieres du ſoin de placer une Taſſe ſur la Sous-coupe, & l'arrangement d'un Buffet eſt l'ouvrage de pluſieurs mois. Toute entiere à leur état, dix femmes aſſemblées parleront un jour entier de leur Servantes; des gentilleſſes de leurs enfans; la Nourrice, la Blanchiſſeuſe fourniront chacune à leur tour matière à la converſation; faites retrouver ces mêmes femmes un an entier, vous ſerez ſurpris de leur fécondité; la converſation languira auſſi peu le dernier jour que le premier; & par un prodige heureux qu'on a peine à concevoir, une femme d'eſprit s'amuſe de ces détails, qui excédent l'homme le plus borné. Un autre avantage de l'éducation que je ſoutiens, c'eſt qu'elle met à couvert l'honneur des époux, qui craignant la fragilité du Sexe, ont pris la ſage précaution de choiſir une femme aſſez laide pour être le reméde des tentations: cette précaution devient inutile, ſi cette femme compenſe du côté de l'eſprit, ce qui lui manque du côté de la figure: une converſation amuſante fait oublier la tournure du viſage de celle qui parle; on s'accoutume à ſa laideur, & bientôt elle ceſſe d'être choquante. Mais quelle reſſource reſte-t-il à celles qui diſgraciées de la nature, ſont renfermées dans le cercle étroit des détails domeſtiques? Toute converſation qui les tire de ce cercle, leur eſt étrangére; & quel homme pourroit
à

à la fois fermer les yeux & ſe boucher les oreilles? Il en eſt peu ſans doute ; les femmes de cette eſpèce ſont reduites à briller avec leur ſemblables, par les endroits même qui éloignent d'elles toutes ſortes de dangers.

Je conclus donc, Meſdames, qu'il n'y a point à balancer entre les deux éducations propoſées, & qu'il vaudroit mieux qu'une jeune fille ne ſçut pas même lire, que d'être en danger de perdre en prenant le goût des Sciences, celui des occupations naturelles de ſon état.

ODE A LA PROBITÉ.

Par M. S. du C.

Hâte-toi, quitte l'Empirée;]
Deſcends, digne fille des Cieux,
Probité! Du ſiécle de Rhée
Ramene les jours précieux.
Viens faire regner la Droiture;
Par elle confonds l'Impoſture,
Replonge-la dans les Enfers;
Reprends un pouvoir légitime,
Long-tems uſurpé par le crime,
Qui nous forgea d'indignes fers.

Des maux, caufés par ton abfence,
Voi l'affreux & fatal progrès.
Partout la timide Innocence
Se confume en de vains regrets.
L'Ambition, la Tyrannie,
Du Monde altérant l'harmonie,
Font par de criminels deffeins
Tour à tour triompher les vices,
Réglant, au gré de leurs caprices,
Le fort des aveugles humains.



L'Hypocrite fans nuls obftacles,
A l'abri d'un dehors menteur,
Jufqu'au pied des faints Tabernacles
Porte fon mafque féducteur.
Infenfé! quelle eft ton yvreffe!
Crains la colere vengereffe
D'un Dieu juftement irrité;
Ta malice allume la foudre
Dont il va te réduire en poudre
Pour prix de ton iniquité.



Thémis! ton glaive redoutable
Menace en vain ces forcenés,
Dont l'avarice infatiable
Conduit les défirs effrénés:
La chicane prend leur défenfe;
Elle fait pancher ta balance,

Dégui-

Déguifant le crime en vertu,
Et par ce preftige funefte,
Offufquant ta clarté céleste,
Le bon Droit languit abbatu.



Je vois la déteftable Envie
Répandre à grands flots fon poifon,
Et par l'erreur toujours fuivie,
Troubler la fragile raifon.
L'Envieux frémit & s'irrite,
En voyant briller le mérite,
Dont l'éclat fe fait refpecter,
Et bien loin de lui rendre hommage,
Il céde à la jaloufe rage,
Qui le preffe de l'infulter.



Amitié, fentiment de l'ame,
Lien de la Société,
Quel mortel connoît de ta flâme
L'ineftimable pureté?
Tel du titre d'ami fe pare,
Dont le cœur, ingrat & barbare,
N'a jamais entendu ta voix,
Et qui par de vaines careffes,
La flaterie & les foupleffes,
Du feul intérêt fuit les loix.



Quelle Hydre, de venin nourrie,
Fait entendre ſes ſiflemens!
La plus implacable furie
Conduit ſes affreux mouvemens.
Jamais des profondes bleſſures
De ſes incurables morſures
Nous ne pouvons nous garantir.
Calomniateurs vils, indignes,
Reconnoiſſez-vous à ces ſignes
Que vous ne pouvez démentir.



Par ces trop fideles images
Du déreglement des mortels,
Probité! connois les outrages
Qui deshonorent tes Autels.
Vole, il eſt tems, viens à notre aide,
Qu'à tes divins attraits tout céde.
Fais briller ton ſacré flambeau,
Qu'il diſſipe les triſtes ombres
Des nuages affreux & ſombres,
Qui nous cachent un jour ſi beau.



Qui peut te retenir encore?
Quoi! n'entends-tu pas nos clameurs?
Eſt-ce vainement qu'on t'implore?
N'as-tu point pitié de nos pleurs,
Ou crains-tu de manquer de guides,
Pour te garantir des perfides,

Dont

Dont l'Univers ſemble inondé?
Ne crains plus, viens en aſſûrance,
Et par les Héros de la France
Ton effort ſera ſecondé.



Il eſt en ces lieux un azile
Qu'habite un Mortel vertueux,
Soumis aux loix de l'Evangile,
A Dieu ſeul adreſſant ſes vœux.
Né dans un rang ſublime, auguſte,
Mais affable, modeſte, juſte,
Et des infortunés l'appui,
Il t'offre une main ſecourable.
Sous cet auſpice favorable
Cours te ranger auprès de lui.



C'eſt dans cette retraite ſainte,
Qu'à l'abri de tous les revers,
Sans inquiétude & ſans crainte,
Tu veilleras ſur l'Univers.
Les mœurs, dès long-tems exilées,
Par ton organe rappellées,
Reprenant un juſte pouvoir,
Vont faire chérir ton empire,
Soumettant tout ce qui reſpire
A la ſage loi du devoir.

EPITAPHE

Du fameux EUSEBE RENAUDOT.

APRÈS le docte Arnaud, par des Ecrits célébres
Il ſoutint & vengea la Foi;
De l'Hiſtoire il perça les profondes ténebres.
Auſſi favoriſé de l'appui de ſon Roi,
Il fut l'Auteur fameux de l'utile Gazette.
Renommée, à ton tour prens pour lui la trompette.

MADRIGAL.

PHILIS, te ſouviens-tu de ce jour agréable
Où te livrant aux jeux, aux chanſons, aux plaiſirs,
Tu folâtrois avec un air aimable,
Et plus vive que les Zéphirs
Tu voltigeois en habit de bergere,
Entre les fleurs & la fougere?
Pour moi je m'en ſouviens. Que ce jour fut charmant!
Je te vis, tu me plus, je devins ton amant;
Ce jour là même étoit ma fête.
Pouvois-je avoir un deſtin plus heureux
Que d'être ta conquête,

Et t'offrir pour toujours mon encens & mes vœux?
Si du Soleil j'observe la vîtesse,
Depuis cinq ans tu connois mon amour,
Mais si j'en crois mes feux & ma tendresse,
Je t'aime de ce jour. *W.*

VERS

Envoyés de Paris à un ami, qui avoit engagé l'Auteur à revenir en Province.

VAINEMENT par ta voix l'amitié me rappelle
Dans des lieux où l'Amour se plaît à m'outrager,
Pour oublier mon infidelle,
Des charmes de Paris j'ose tout esperer;
Hélas! en me rapprochant d'elle
J'animerois des feux que je veux étouffer.

Par le même.

VERS

A Madame de F..... *niéce de M. de* VOLTAIRE, *jouant le rôle de Céliante dans le Philosophe marié.*

QUAND l'aimable raison se déguise en caprice,
Elle s'efforce envain de faire illusion,
Le Spectateur charmé qui sent tout l'artifice,
Pour Céliante a les yeux de Damon.

Par le même.

DUO

DUO A BOIRE.

ENTRE l'Amour & le Vin
Je ne vois point de difference;
Tous deux charment notre deſtin;
Nul ne mérite préférence,
Diſoit Lucas quelque matin.
Tu te trompes, répond Grégoire;
Le Vin, mieux que l'Amour, ſçut toujours me charmer,
Et la raiſon que je vais t'en donner,
C'eſt qu'en aimant j'ai ſoif & voudrois boire,
Mais quand je bois, je me paſſe d'aimer.

ANECDOTES LITTÉRAIRES.

DE PARIS.

BRUNET *vient d'imprimer le* Panegyrique de St. Louïs, par l'Abbé de Boiſemont *qui avoit fait tant de bruit lorſqu'il fut prononcé devant l'Academie Françoiſe le* 25 *Aouſt. Tous nos Academiciens ſont honteux des éloges pleins d'admiration qu'ils ont prodigués à cet Ouvrage. On y trouve des expreſſions impropres & recherchées, des tours puérils, des antitheſes perpetuelles, des grandes periodes qui ne diſent rien; on y cherche inutilement de la Logique,*

Logique, de l'enſemble, & des rapports. On ne peut pourtant nier qu'il n'y ait dans ce Diſcours beaucoup d'eſprit & de très-belles choſes. Voici celles qui plaiſent d'avantage.

QU'IMPORTE *à St. Louïs qu'on le pénétre? ſon ame n'eſt point livrée aux malignes agitations de cette manie qui ébranle les Empires, elle eſt le ſanctuaire de la paix & de l'équité, & ne doit craindre que de n'être pas aſſez connue; c'eſt cet eſprit de paix & d'équité qui l'inſpire; animé par tous deux, il ſait tempérer l'un par l'autre; indulgent par goût, ferme par devoir, déſintéreſſé par juſtice, il n'ouvre point ſon cœur à l'ambition, mais il ne le ferme pas à la ſolide gloire; il ne veut point effrayer, mais il ne ſait pas craindre; il ne veut point dominer, mais il ne voit au deſſus de lui que Dieu & la Loi. Voilà ſes Maîtres & ſes Guides. Quels Guides & quels Maîtres?*

GUIDES *judicieux & infaillibles, ils lui apprennent à diſtinguer les droits de la Religion & ceux de la ſaine Politique, à reſpecter enſemble ſon Trône & ſa Foi, à être Chrétien avec des Evêques ſoumis, Roi contre des Miniſtres entreprenans; Chrétien pour honorer dans eux ce que leur caractère à de ſacré, Roi pour réprimer ce que leur ambition a d'humain; Chrétien pour favoriſer l'uſage d'un Pouvoir légitime, Roi pour en corriger l'abus, ou en prévenir l'excès.*

GUIDES *auſtères & inflexibles, ils lui apprennent à venger par de grands exemples l'honneur des Loix & les pleurs des Malheureux; que toute la France tremble de voir fletrir*

trir un ſang qui coule dans ſes plus nobles veines; que toute la Cour s'uniſſe pour protéger un illuſtre coupable; reſté ſeul pour le juger, imitant l'auguſte intrépedité des loix qui ne ſavent ni patir ni plier, Louïs ne voit que le crime, Louïs n'entend que la voix de la Juſtice, s'il en tempére la rigeur, il en ſoutient toujours la majeſté, & montre en pardonnant qu'il accorde tout à la clémence, & rien aux égards, tout au repentir, & rien à la dignité.

GUIDES *généreux & déſintéreſſés, ils lui apprennent à réfuſer des Sceptres qu'il pourroit obtenir ſans obſtacle, mais qu'il ne pourroit recevoir ſans injuſtice. En vain la foudre, lancée contre un Empereur, lui marque le chemin d'un nouveau Trône, & l'invite à s'y placer; dans St. Louïs l'ambition ne ratifie pas ce que le zèle décede à Rome; il ſoupire ſur le Schiſme, ſans vouloir recueiller le fruit du Schiſme même, & il repouſſe ſagement une gloire qui ajouteroit aux malheurs d'un Prince Chrétien & Roi comme lui.*

GUIDES *conſtans & invariables, ils lui apprennent à ne ſe permettre jamais ce que l'exacte probité défend toujours; à déteſter ces attentats politiques traveſtis en Raiſon d'Etat; à n'avoir qu'une foi & une juſtice toujours égale, toujours indépendante; à ne conſulter que les Traités, & jamais les circonſtances; à ne voir que ce qu'il doit ſouffrir, & jamais ce qu'il peut oſer; & à reſpecter avec de perfides Emirs la religion d'un ſerment qu'eux mêmes ne reſpectoient pas.*

ELOGE *ſingulier, Meſſieurs, le Trône ſemble juſtifier tout ce qu'on peut entreprendre;*

les

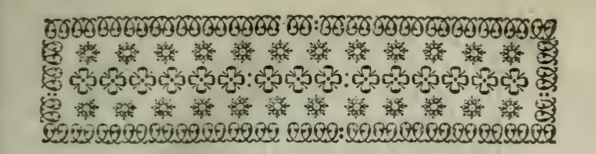
les loix partent de ce centre d'autorité, mais ne le bornent pas ; leur impreſſion réprimante ne ſe communique point juſques-là ; elle l'environne pour le protéger, non pour l'aſſervir. Qu'il eſt donc difficile d'y acquérir & d'y conſerver cette rectitude de ſentiment, cette vigueur & cette conſtance de mœurs, qui tienne lieu de loix, qui fixe des régles où tout eſt arbitraire, qui marque des limites où tout eſt ſans meſure ! Qu'il eſt beau de la trouver dans un Roi, cette force & cette ſupériorité de principes, qui ne ſe dement jamais ! L'Europe étonnée l'admira dans St. Louïs, & vint dépoſer à ſes pieds ſes droits, ſes intérêts & ſes querelles. Monarque univerſel, il ſembloit tenir dans ſes mains les deſtinées de toutes les Nations...... Peuple jaloux & rival de vos Rois, ſoyez-en l'éternel témoin; que vos Faſtes tranſmettent à nos derniers neveux, & l'orgueil de vos diſcordes, & la gloire de vôtre Arbitre ; qu'ils peignent vôtre Trône incertain, ébranlé par vos propres coups, & affermi par ſes mains équitables ; que l'Europe entiére atteſte les bienfaits de cette même ſageſſe tant de fois invoquée ; la Juſtice & la Paix ſembloient voler par tout où Louïs portoit ſes régards ; Rome & l'Empire agités les implorerent ; & s'il ſe contenta de gémir ſur ce grand différend, il fut du moins jugé digne de prononcer.

VOUS *le ſavez, Meſſieurs, la vigeur des Loix eſt la ſanté des Corps Politiques ; elles réglent, ſi j'oſe ainſi parler, le tempérament d'un Etat ; elles mettent en équilibre toutes ſes parties qui le compoſent ; elles corrigent le poiſon ſecret*

ſecret de l'eſprit particulier; elles diſtribuent par tout le mouvement & la vie; leur depravation, leur langueur, ſont le Symptôme de ces contagions furtives qui corrompent les peuples, & énervent les Empires. Louïs ſent l'importance de ce premier mobile; & pour lui rendre toute ſa force & ſon reſſort, il unit la vigilance qui pénétre tout, à la fermeté que rien ne déconcerte.

L'IVRESSE *des Armes, foibleſſe des Grands hommes, ne verſe point dans ſon ame ces ardeurs brulantes, qui rendent légitime tout ce qui paroît honorable; préſenté de ſes plus tendres années à la victoire; il ne ſe laiſſe point éblouir de l'éclat qui la ſuit; comme il n'eſt Roi que pour ſon peuple, il ne veut être Héros que pour lui, ou pour ſon Dieu; il ſait que les Sujets payent de leurs larmes & de leur ſang les plus juſtes triomphes des Rois; il ſait qu'on regne ſur des malheureux, même en regnant ſur les vainqueurs.*

L'ALLEMAGNE *& l'Italie déchirées s'efforcent en vain de l'aſſocier à leurs diſcordes; la faveur des circonſtances, l'attrait d'une conquête facile, l'eſpoir d'humilier un voiſin inquiet & ambitieux, rien ne l'agite ou le ſéduit; il ne ſe méprend point aux mouvemens du véritable Héroïſme; qu'aux dépens de l'humanité les farouches Conquérans s'inſtruiſent dans l'art de vaincre; à l'école de la Sageſſe il n'apprend que celui de regner, ſon empire devient l'aſile de la paix fugitive; il ſacrifie tout pour la fixer; ou s'il combat, elle ne gemit point ſur ſa gloire; il ne triomphe que pour la rendre éternelle en la rendant plus reſpectable.*



PETIT RESERVOIR.

ODE A L'HOMME.

SUPERBE Roi de la nature,
Toi que l'orgueil a détrôné,
Reconnois, humble creature,
La main qui t'avoit couronné:
Ce Dieu, dont tu portes l'image,
Borna ta grandeur à l'hommage
Qu'il exigea de ton devoir;
L'essor qui t'éleve, le blesse,
Et tu retombes par foiblesse
Dans l'abîme de son pouvoir.



APPRENS que cet orgueil extrême
Qui dégrada l'humanité
Rend ton cœur, tyran de lui-même,
Le jouët de ta vanité;
Que toujours la raiſon complice,
Pour multiplier ton ſupplice,
Se prête à ta coupable ardeur;
Qu'au vent des paſſions en bute
Tu n'embraſſes depuis ta chute
Qu'un vain fantôme de grandeur.



LA barriere s'ouvre; tu voles
Sous le titre de Conquerant,
En t'immolant aux noms frivoles
Tu cours après celui de Grand:
Entretenant ta douce ivreſſe
La Fortune qui te careſſe
De ta gloire nous éblouït;
Mais toujours la grandeur échappe,
Et malgré l'éclat qui nous frappe
Juſqu'en tes bras s'évanouït.



REMONTE à la divine ſource
D'où coule le ſolide honneur;
C'eſt-là ton unique reſſource
Et le chemin du vrai bonheur:
Abhorre la fauſſe Maxime
Qui pour déïfier le Crime

Oſe

Ose l'ériger en Vertu;
Par un auguste caractere,
De la grandeur que rien n'altere
Le Chrétien seul est revêtu.



Roi; c'est un soleil de justice,
Rayon de la Divinité,
Et le nuage épais du vice
N'en offusque point la clarté:
Des loix saintes dépositaire,
La Raison, flambeau salutaire,
Ne brille que pour l'éclairer;
En toi volage & complaisante
C'est une vapeur séduisante
Qui s'allume pour t'égarer.



Aux pieds du Tribunal sévère
Où préside la Verité,
Paroissez, Manes, que révère
L'idolâtre Posterité:
Tremblez à sa voix immortelle. . . .
C'est le Mensonge, vous dit-elle,
Qui consacra votre splendeur;
Dans vos Fastes brillans que j'ouvre
Quelle foiblesse je découvre
Sous l'apparence de grandeur!



QUOI! dans ces triomphes rapides
Où Bellone guidoit vos pas,
Vous portez des cœurs intrepides
Parmi les horreurs du trépas?
Non; dans le cours de vos conquêtes
Les lauriers ombrageant vos têtes
Cachent le peril à vos yeux;
L'opinion qui vous feconde,
En vous faifant Maitres du monde,
Soutient vos cœurs audacieux.



QUE loin du théatre où la Guerre
Embrafe tout de fon flambeau,
Ce Roi, qui lançoit le tonnerre
Approche des bords du tombeau;
L'erreur, dont le bandeau propice
Lui déroboit le précipice,
En laiffe voir toute l'horreur;
L'afpect de la Mort le terraffe,
Et fait fuccéder à l'audace
Le defefpoir & la terreur.



DEVANT ta grandeur, Alexandre,
J'ai vû fe taire l'Univers;
Dans le tombeau prêt à defcendre
Comment foutiens-tu ce revers?
A peine la Mort qui t'arrête
Sufpend le glaive fur ta tête

Tu

Tu pâlis ſous les coups du ſort;
De tes Devins (*) l'art imbécile
Vainement te cherche un azile
Contre les frayeurs de la Mort.

❋

Tel un torrent qui des montagnes
Vient fondre à flots tumulteux
Quand l'orage dans les campagnes
Preſſe ſon cours impétueux,
Renverſe, en fremiſſant de rage,
Les digues qui ſur ſon paſſage
Oſoient défendre les ſillons,
Et court s'enſevelir ſans gloire
Par les chemins de la Victoire,
Sous l'herbe des humbles vallons.

❋

Le Héros qu'irrite un obſtacle
Affronte des perils certains,
Et dans la pompe du Spectacle
Semble maîtriſer les deſtins;
Environné de funerailles,
Quand il renverſoit des murailles,
La Gloire affermiſſoit ſes pas;
Son ame de fureur ſaiſie,
Dans cette heureuſe frénéſie
N'enviſageoit point le trépas.

❋ Vous,

(*) Il fit aſſembler tous les Devins & Devinereſſes.

Vous, Grands, qu'un encens idolâtre
Accompagne jufqu'au cercueil,
Le Monde eft pour vous un Théatre,
Et votre Rôle, c'eft l'orgueil:
Quelle faftueufe apparence,
Illufion de l'ignorance,
Surprend des refpects fuperflus!
A travers cet éclat fuprême
En vous cherchant jufqu'en vous même
La Raifon ne vous trouve plus.



A fes regards un Perfonnage
Mafqué de la vaine fplendeur
Ne merite point l'apanage
De la veritable grandeur:
Aux yeux d'un ftupide Parterre,
Grand dans la Paix, grand dans la Guerre
Pompée à Rome fut un Dieu;
Cefar vient; l'idole de Rome
A Pharfale n'eft plus qu'un homme,
Que le fer pourfuit en tout lieu.



Le vainqueur même de Pharfale,
Couvert de Lauriers dangereux,
Dans cette gloire qu'il étale
Ne montre qu'un coupable heureux;
Le Ciel à fon ame trompée
Réfervoit le fort de Pompée,

Au

Au ſein de ſes propres Etats ;
Il tombe ; à ce revers funeſte,
De ſa grandeur il ne lui reſte
Que le prix de ſes attentats.



Et vous, dont le bras despotique
Aſſerviſſant Peuples & Rois,
A l'ombre de la Politique
Du Monde gouverne les droits,
Miniſtres, la foule importune
Adore à vos pieds la Fortune ;
Vous réglez le ſort des Mortels :
Qu'un Tyran ſoupçonneux (*) l'ordonne ;
La perſide vous abandonne,
Et va renverſer vos Autels.



Rougissez, Eſprits mercenaires,
Qui vendez vos doctes eſſors
A des Héros imaginaires,
Dont vous épuiſez les tréſors ;
Chantres d'une injuſte Victoire,
C'eſt à l'abri de leur Hiſtoire
Que votre nom brave l'oubli ;
Vous faites la grandeur d'un autre,
Et le Héros qui fait la vôtre
Tombe avec vous enſeveli.

Toi,

(*) Tibere fit périr Séjan qu'il avoit élevé.

Toi, dont l'œil perça la nature,
Oracle de l'Antiquité (*),
Eſt-ce un éclat ſans impoſture
Qui part de ton front reſpecté?
Volant ſur le char d'Uranie,
Ton rare & ſublime genie
Triomphoit de tous ſes Rivaux;
Je pris les armes, & l'Ecole
Frémit de voir briſer l'Idole
Dont elle adoroit les travaux.



Homme, de la grandeur ſolide
Connois mieux l'éclat & le prix:
Ce Roi qui commande en Aulide (†)
Ne merite que nos mépris;
Qu'il raſſemble la Grece armée,
Que la bruyante Renommée
Vante à la Terre ſon pouvoir;
L'Orgueil dans les combats l'entraine,
Et la Verité ſouveraine
Ne couronne que le devoir.

(*) Ariſtote, combattu par Deſcartes.
(†) Agamemnon.

VERS

VERS

A Mlle Labat, Comédienne & premiere Danseuse de la Troupe de l'Infant Duc de Parme, sur ce qu'elle quittoit quelquefois la danse noble, pour danser déguisée en Matelot.

MUSE de tous nos jeux, objet de nos hommages,
Sçachez que le dépit se mêle à nos suffrages,
Lorsque vous empruntez des travestissemens
Trop peu dignes de vous, malgré leurs agrémens,
D'un naturel heureux l'ascendant est extrême;
Pour nous plaire toujours, soyez toujours vous-même.
Sous des myrthes fleuris, dans des Palais charmans,
Dès que vous devenez Dryade ou Néréïde,
Ou compagne de Flore, ou Bergere, ou Silphide,
Vous causez dans les cœurs de doux enchantemens.
Un murmure s'éleve, éclatte, augmente encore;
Vous entendez par-tout mille applaudissemens;
Quel triomphe flateur? c'est un peuple d'Amans
Qui couronne ce qu'il adore.
Hé bien, croyez-les donc, ces cœurs que vous troublez;
Sous les déguisemens que votre art vous présente,
Vous n'êtes jamais plus charmante,
Que quand vous vous ressemblez.



ANECDOTES LITTÉRAIRES.

De Paris.

LA *Brochure intitulée* Réflexions de Mdle *** Comédienne Françoife; *à Paris chez de la Guette; eſt un ramaſſis de ce qu'on a vû dans pluſieurs ouvrages fort connus. L'Auteur pouvoit quelquefois mieux choiſir. Voici ce qu'il y a de plus piquant & de plus agréable.*

L'Amour, *pour triompher d'un cœur, ſe cache dans les moindres eſpaces : à l'ombre d'une paupiere, dans des boucles de cheveux, dans ces petites ſoſſettes que forme un doux ſourire, ſur les joues délicates d'une belle, dans un regard involontaire; tout contribuë à verſer dans notre cœur l'aimable poiſon du Dieu des plaiſirs.*

De *toutes les vanités de ce monde, la Liberté eſt la plus précieuſe. Pour adoucir nos peines, la Nature a bien voulu nous favoriſer de ce tréſor; tout le monde en fait l'éloge, mais peu de perſonnes la ſçavent conſerver.*

On *ne s'ennuye jamais d'avantage qu'après les plaiſirs, & l'ennui qui les fait chercher, eſt preſque toujours plus aiſé à ſupporter, que celui qui les ſuit.*

Il *ne dépend pas de nous d'avoir beaucoup d'eſprit, de dire des choſes fines & délicates, de narrer agréablement; mais il n'y a perſonne*

qui

qui puisse être poli. La Politesse est infiniment plus propre à nous faire aimer & rechercher, que les plus rares qualités de l'esprit: celles-ci excitent presque toujours des sentimens jaloux, qui ne sont pas loin de la haine. Un grand talent pour la conversation demande d'être accompagné d'une grande politesse: celui qui efface les autres leur doit bien des égards.

ON *connoît trois sortes de Mérites dans le monde: le mérite estimable, le mérite aimable, & le mérite agréable. Le* Mérite estimable *est celui de la supériorité des lumieres ou des talens, & de la parfaite probité; le* Mérite aimable *est celui des sentimens, de la douceur dans le caractère, de l'égalité dans l'humeur, & sur tout de la politesse: le* Mérite agréable *est celui de la gayeté, & du talent de l'inspirer aux autres.*

(LA prétendue Comédienne a pris les 3. Articles précedens dans les *Essais de Litterature & de Morale par Mr. l'Abbé Trublet*, mais avec quelques legers changemens dans le 3e.)

UN *homme, depuis seize ans jusqu'à vingt cinq, veut une belle femme; depuis vingt cinq jusqu'à trente, une jolie femme; après trente ans, une femme raisonable. Ce changement de goût est juste, il est le fruit de la raison & de l'expérience, qui apprennent à connoître la valeur des choses. Une femme raisonnable rassemble le mérite des deux Sexes. Si nous ne pouvons pas tout avoir, sur-tout ne manquons pas la raison; la beauté est de tous les biens le plus dangereux & le plus fragile. Il faut se servir des oreilles & non pas des yeux pour choisir une femme.*

Les *Grands Hommes ont besoin de l'éloignement, pour conserver l'éclat de leur gloire; ils perdent à être vûs de trop près.*

La *Raillerie est une Injure déguisée, d'autant plus difficile à soutenir, qu'elle porte une marque de supériorité : pour n'être pas dangereuse, il faut qu'elle réjouisse les indifférens, sans blesser les intéressés. On peut se moquer d'un présomptueux qui a quelque endroit ridicule, mais il y a de la honte à se moquer d'un sot. Les Sots sont un genre d'hommes avec qui il n'est jamais permis d'avoir raison, c'est même une sotise de montrer trop d'esprit avec eux.*

Les *yeux donnent la naissance à tous nos désirs; ils parlent sans avoir de langue: quoique les Anciens ayent peint l'Amour avec un bandeau, c'est pourtant dans les yeux qu'il réside, & c'est de-là qu'il lance ses traits les plus redoutables.*

Il *est rare que l'on aime ceux à qui l'on obéit, & que ceux qui commandent veuillent autre chose que des respects.*

La *Vertu emprunte quelque chose des belles personnes; un mérite médiocre les orne plus incomparablement, qu'un excellent mérite ne pare les autres. On diroit que les belles personnes donnent à la vertu même de l'éclat, au lieu que, dans les femmes moins accomplies, elle perd toujours un peu de son lustre; confonduë & comme ensevelie dans une infinité de défauts, on n'en discerne pas si facilement les charmes.*

La *principale erreur où l'on tombe, en voulant peindre les hommes, est de supposer qu'ils ont un caractère fixe, au lieu que leur vie n'est*

qu'un

qu'un tiſſu de contrarietés; plus on les approfondit, moins on oſe les définir.

L'AMOUR *de la Gloire naît preſque toujours avec les talens propres à les acquerir; c'eſt une attention bien loüable de la nature, que les génies médiocres n'en ſoient point échauffés, puiſqu'ils ne feroient rien que de ridicule, malgré la nobleſſe de ce principe.*

CE *qu'une Nation perd du côté du Délicat & du Brillant, elle le gagne ordinairement de celui de la Juſteſſe & de la Profondeur. Les Anglois n'ont peut-être pas cette fineſſe, cette élégance & ces graces, qui ſont le partage des bons Ecrivains François, mais ils excellent dans la Philoſophie.*

LE *ſeul Philoſophe eſt en vie dans le monde: les autres Créatures ſont mortes, ou plongées dans le ſommeil.*

RIEN *ne fait plus d'honneur à un homme que de démentir les défauts de ſon pays, ou de ſa profeſſion.*

IL *y a des cœurs nobles que l'adverſité rend intraitables, & que la bonne fortune, au contraire, rend doux & généreux; c'eſt qu'ils ſe trouvent auſſi malheureux d'avoir beſoin des autres, qu'ils ſeroient contents de les obliger.*

ON *ne doit pas être ſurpris qu'on ſe défie ſi fort les uns des autres; ce qui doit étonner le plus, c'eſt qu'on ſe fie encore à quelqu'un.*

LA *lecture & la réflexion ont cela de commun, qu'elles ne ſont utiles qu'aux bons eſprits, & qu'elles achevent de gâter les autres.*

L'INSENSIBILITÉ *d'une femme n'eſt pas un caractère qui la rend plus eſtimable, c'eſt plutôt un vice de l'ame qui la prive du ſenti-*

ment naturel qui naît des objets aimables, & de l'impreſſion même de la vertu.

UN *Enfant, plait par ſa naïveté & ſon enjoûment; l'Adoleſcence, par une modeſtie aimable & innocente: l'âge Viril, par la généroſité, le zèle, le dévoûment, l'amitié ſincére, & les autres qualités du cœur: la Vieilleſſe, par une condeſcendance aiſée aux plaiſirs des autres, par des raiſonnemens ſolides & ſans entêtement, par une expérience qui prend ſa ſource dans l'hiſtoire des tems qu'elle a vûs, qui inſtruit pour l'avenir, qui naît des faits approfondis, & qui ne ſe reſſent point d'une affectation impoſante.*

LE *Mariage eſt le lien le plus général, le plus étendu de la Société, & peut-être celui qui unit le plus rarement un homme avec une femme.*

AVEC *de la vertu, de la capacité, & une bonne conduite, on peut être inſuportable; les manieres, que l'on néglige, comme de petites choſes, ſont ſouvent ce qui fait que les hommes décident de nous en bien ou en mal: il ne faut preſque rien pour être cru fier, incivil, mépriſant, dèsobligeant; il n'en faut pas d'avantage pour être eſtimé tout le contraire.*

NOTRE *eſprit, cette partie de nous mêmes ſi noble, qui embraſſe, tout à la fois, le paſſé, le préſent & l'avenir, qui, dans le même inſtant, ſaiſit mille objets, & qui pourroit s'enrichir des connoiſſances les plus précieuſes; cet eſprit, qui devroit faire nôtre plus grand luſtre, eſt, la plûpart du tems, ce qui fait notre plus grande confuſion: c'eſt un fou qui nous proméne, ſans ſçavoir lui même la route qu'il*

qu'il tienne, ni le terme où il veut nous conduire. Prejugés, entêtemens, préventions, sentimens erronnés, opinions fausses, absurdités infinies, en tout genre & en toute matière, contradictions étonnantes, disputes qui vont jusqu'à la fureur, Livres pitoyables, Critiques encore plus mauvaises; voilà le triste usage que nous faisons souvent de notre esprit.

UNE *femme, ornée de toutes les vertus qui conviennent à son Sexe, est ce qu'il y a de plus excellent dans l'Univers.*

C'EST *un désagrément presque égale, de se trouver en conversation avec de grands parleurs qui, à la vérité, ont de l'esprit, mais qu'il faut écouter, ou avec des sots, incapables de nous entendre & de nous répondre: La conversation ne nous plait jamais davantage, qu'avec ceux qui ont un peu moins d'esprit que nous.*

(L'ARTICLE précedent est encore emprunté du Livre de Mr. l'Abbé Trublet.)

LES *liaisons & les amitiés les plus tendres finissent; les honneurs sont des titres spécieux & apparens que le tems efface; les plaisirs sont des amusemens, qui traînent après eux un long & triste repentir; les richesses nous sont enlevées par la violence des hommes, ou nous échapent par leur propre fragilité; les grandeurs tombent d'elles mêmes; la gloire & la réputation des hommes se perdent enfin dans les abîmes d'un éternel oubli.*

L'ORGUEILLEUX, *toujours attentif à persuader les autres d'un mérite qu'il n'a pas, ne parle & n'agit point naturellement. Si vous*

vous

vous entretenez avec lui ſur quelque matière, ſi vous lui demandez ſon ſentiment ſur un ouvrage qui vient de paroître, n'attendez pas qu'il vous expoſe ſes propres penſées, qu'il vous rende compte naïvement de ſon impreſſion: il craint de ſe livrer; il blâme ou il aprouve, ſelon qu'il croit ſe faire honneur en blâmant, ou en approuvant; il n'a de ſentiment décidé ſur rien; il parle moins pour dire ce qu'il penſe, que pour faire croire qu'il penſe bien.

(EMPRUNTÉ encore de Mr. l'Abbé Trublet.)

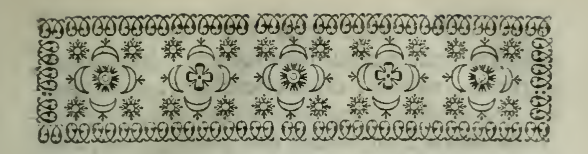
TOUT *le monde ſemble oublier, en un inſtant, juſques aux moindres défauts d'un homme mort, pour le louer ſur des vertus qu'il n'avoit peut-être pas.*

IL *faut avoir dans le bonheur, la modeſtie d'un homme indigent; & dans le malheur, l'aſſurance d'un homme heureux.*

IL *n'y a que deux moyens pour parvenir, l'un de ſe rendre utile, par ſon application & ſes connoiſſances, l'autre de ſe rendre agréable, en flatant les inclinations des hommes.*

L'HOMME *qui peut être appellé véritablement heureux, eſt celui qui ſçait ſe réjouir ſans diſſipation, s'attriſter ſans abatement, déſirer ſans inquiétude, poſſéder ſans orgueil, & perdre ſans douleur.*

(OUTRE les réflexions empruntées des *Eſſais de Mr. l'Abbé Trablet*, nous en avons reconnu pluſieurs tirées des *Conſeils & des Caractères* imprimés ſous le nom de *M. de Puyſieux.)*



PETIT RESERVOIR.

PORTRAIT DE MADEMOISELLE DE G.

IL y a un âge qui fait l'horreur & le deſeſpoir des femmes qui ont cherché à ſe diſtinguer par l'éclat des choſes vaines ; qui ont fait conſiſter leur mérite dans la beauté, & leur bonheur dans le plaiſir des ſens.

VUIDES & ſans reſſources chez elles mêmes, elles n'en trouvent plus dans le monde qu'elles regrettent & qui les fuit : les idées des choſes qui ont fait autrefois leur felicité, ne ſe préſentent plus à elles qu'accompagnées du remords de s'y être livrées, ou du deſeſpoir de n'en jouïr plus.

TOUT les leur rappelle ; tout les leur fait regretter, & tout leur annonce que leurs plai-

plaisirs sont perdus sans retour. Inquiettes, agitées, vaines, elles cherchent, par l'apparence de la piété, à procurer quelques consolations à leur vanité qui gemit; mais incapables dans leur néant de s'élever à une pieté solide, & vrayment consolante, elles ne trouvent que gêne & amertume dans celle qu'elles professent; coupables dans la fausseté de leurs sacrifices, elles ne se sentent que les victimes de leur orgueil & de leur hipocrisie.

ARTHEMIRE est dans cet âge, & n'y trouve que des plaisirs moins tumultueux & plus parfaits. Elle n'est pas dans le bel âge, si on entend par cette expression l'âge de la beauté exterieure, de la jeunesse, & des passions inconsiderées. Elle est dans le bel âge, si on veut entendre par là ce qu'il est veritablement, c'est-à-dire celui de la raison & de l'experience; il est vrai que toute sa vie a été pour elle un âge de raison.

NÉE d'une famille dont le rang & l'opulence lui permettoient de se livrer à tout ce que le monde a de plus flatteur, les graces exterieures de sa personne étoient relevées par celles de l'esprit, & par-là rendues plus touchantes; mais si l'esprit avoit prevenu l'âge en elle, on peut dire qu'il y avoit été prevenu par la raison.

UN excellent naturel lui fit sentir & aimer, dès les premières années de l'enfance, ces regles de sagesse auxquelles elle a conformé toute sa conduite. L'esprit n'a servi qu'à les éclaircir, & qu'à les prouver aux autres de la maniere la plus agréable & la plus pro-

pre

pre à faire impreſſion. L'experience n'a ſervi qu'à les étendre; mais elle les a toujours connues autant qu'elle en a eu beſoin.

ON en a des exemples dans des Ecrits où tout ne reſpire que la vertu & l'honneur, où elle n'a de tort que celui de les tenir cachés, ou d'en permettre ſeulement auprès d'elle la lecture à quelques Amis particuliers; ils ſeroient cependant d'autant plus utiles, qu'on ſent que la vanité ne les a point dictés, mais qu'ils ſont l'ouvrage du ſeul amour de la verité & de la vertu. Elle a trop de ſuperiorité d'eſprit pour avoir agi par d'autres motifs.

CE n'eſt pas que dans l'âge, où les meres coquettes ſe font une peine d'être accompagnées de leurs filles, Arthemire ne ſentit les impreſſions de ce qu'on appelle les plaiſirs du monde.

LA magnificence des habits, celle des meubles & des équipages, qui lui paroiſſoient joindre à la propreté un air de grandeur, qui lui plaiſoit, & qu'elle ne devoit point haïr; les Promenades publiques, les Spectacles, le Bal ne lui paroiſſoient pas ſeulement agréables; elle n'étoit point indifférente au plaiſir d'y briller; les Cercles compoſés de perſonnes d'un rang ou d'un nom diſtingué, lui plaiſoient plus que toutes autres choſes: c'eſt un goût qu'elle a long-tems conſervé; cependant, quelques impreſſions que ces plaiſirs ayent fait ſur elle, elle ne s'y eſt livrée qu'autant qu'il a falu pour les connoitre, en jouïr ſans paſſion, & s'en paſſer ſans regrèt. Elle ſentit que ce n'étoit que des diſſipations paſſageres, qui ſervoient plus à nourir la vanité,

qu'à perfectionner les sentimens du cœur. Elle connut que le bonheur est un état qui ne doit pas tenir à des plaisirs si frivoles, ni à des circonstances qui ne dependent pas de nous ; que ce devroit être un état fixe, inalterable, que les plaisirs pouvoient égayer, mais qu'ils ne pouvoient jamais produire. Elle travailla prudemment à se le procurer, & n'ayant pas eu de peine à decouvrir que pour être heureux, il faut être bien avec soi même, elle conclut qu'il ne faloit donc jamais rien faire qui fut indigne de soi. De-là cette attention à s'assurer de ses devoirs, ses réflexions pour s'en pénétrer, ses considerations sur les bienseances nécessaires, lors même qu'elles ne sont fondées que sur l'opinion, mais qu'elle distingue bien des usages que l'orgueil & la bassesse ont introduits. C'est un bien que d'entretenir & que d'exercer ses idées ; d'en acquerir de nouvelles ; de penser juste & avec agrément ; de parler avec grace, & enfin de s'égayer le plus utilement qu'il est possible. Rien ne contribue mieux à tous ces avantages que la conversation des personnes d'esprit ; c'est ce qui a fait qu'Arthemire a été & est encore si sensible au commerce des gens d'esprit, & à l'amitié des gens vertueux. Mais comme elle n'a jamais confondu deux choses qui se trouvent si souvent separées, quoiqu'elles dussent être toujours unies, & que l'esprit sans la vertu lui a paru plus dangereux qu'utile, elle s'est éloignée de toutes compagnies, où on ne va que pour faire paroitre de l'esprit, ou pour acquerir

acquerir la reputation d'en avoir, en applaudiſſant à celui des autres.

ELLE s'eſt quelque fois trouvée ſeule, mais elle n'a jamais été mieux entretenue que lorſqu'elle converſoit avec elle même. C'eſt-là qu'elle a appris à ſe faire une cour quand elle a trouvé des gens aſſez eſtimables pour la bien connoitre ; à ſupporter tout le monde avec politeſſe hors de chez elle, mais à ſe priver de tous ceux qu'elle n'eſtimoit point aſſez pour vouloir perdre avec eux des moments qu'elle pouvoit paſſer ſeule ſans ennui.

SA vertu n'étant point une veitu d'opinion, mais une vertu réflechie, fondée ſur des principes qui, en découvrant l'origine, en font voir l'évidence & la neceſſité, elle a cru ſans doute qu'il étoit plus indigne d'elle d'être vaine, avare, médiſante, fourbe, que d'avoir le cœur tendre; elle a aimé, elle l'avouë encore, & n'en rougit pas: l'objet a juſtifié le choix de ſon amour, & ſa façon d'aimer a toujours juſtifié ſa conduite.

ELLE n'étoit pas encore en âge d'être mariée que les avantages de ſa fortune engagoient les Peres à la demander pour leurs enfants, & que ſa beauté admirable par la regularité des traits, étoit rendue ſi touchante par les agrémens & les graces, que les jeunes gens la ſouhaitoient plus âgée, & travailloient à lui plaire pour l'avenir.

LE moins jeune & le moins brillant de tous fut celui qui lui plut davantage; elle l'aima ſans ſçavoir ce que c'étoit que l'amour: quand elle le ſçut il en devint l'ob-

jet le plus tendre : quand elle a voulu l'épouser, elle ne l'a pû ; mais elle lui a été fidelle, & l'a vengé en punissant par des dedains humilians tous ceux que leur presomption portoit à se préferer à lui. Quand elle a pû l'épouser, ils n'ont voulu ni l'un ni l'autre offenser leur amour par des entraves qui fissent d'une inclination volontaire une necessité, & qui enlevant à leurs soins & à leurs attentions les graces qui en font le prix & la delicatesse, ternît les charmes de leur union, & en diminuât peut-être la tendresse & la vivacité.

ELLE l'a perdu ; elle n'en est pas consolée ; elle ne s'en consolera jamais ; ses larmes, après dix ans, sont un tribut dont elle honore la memoire de celui qu'elle aime encore, quoiqu'il ne soit plus : Elle ne s'en cache pas ; Elle dit qu'elle les doit au malheur d'avoir perdu en lui l'appuy de sa vertu, qui la lui faisoit aimer, & que si son desespoir ne cause pas sa propre perte, c'est qu'un ordre superieur l'assure que le souverain bonheur n'est pas d'aimer des choses passageres.

ENFIN par des sentimens de vertu qu'elle a toujours perfectionnés, par les lumieres d'un esprit qu'elle a toujours cultivée, par une simplicité de mœurs charmante, par une grandeur d'ame, une bonté de cœur, qui ne connoit que l'impossibilité de faire mieux, tous les gens de biens s'empressent à composer à Arthemire une cour, où presqu'octogenaire, elle est servie & honorée comme la Mere des Vertus & des Graces.

L'A-

L'AMOUR ET LA FOLIE.

FABLE.

UN jour le grand Maitre des Cieux
Content d'un amoureux myſtere,
Et plus joyeux qu'à l'ordinaire
Voulut régaler tous les Dieux.

Il fit préparer l'Ambroſie
Et les mets les plus délicats,
Et lui même de ce repas
Ordonna la ceremonie.

Par ſon ordre de tous côtés
Mercuré porta la nouvelle
De cette fête ſolemnelle
A toutes les Divinités.

D'abord chacun fit ſa partie
Pour arriver des premiers :
Les deux qui vinrent les derniers
Furent l'Amour & la Folie.

Pour la Fête de ce beau jour
Leur préſence étoit importante;
Car toute Fête eſt languiſſante
Sans la Folie & ſans l'Amour.

Dans une bonne intelligence
On les voyoit vivre tous deux;
Et même on remarquoit entre eux
Une aſſez juſte reſſemblance.

Mais il arriva par malheur
Qu'à la porte ils ſe rencontrerent,
Et que tous deux ſe querellerent
Et mirent le Ciel en rumeur.

Le point d'honneur en fut la cauſe:
L'Amour voulut prendre le pas,
Mais l'autre n'y conſentit pas,
Et prétendoit la même choſe.

Tu n'entreras pas avant moi,
Dit l'Amour, d'un ton de colere,
Le grand Jupiter eſt mon Pere,
Et tous les Dieux ſuivent ma loi.

Et moi, repartit la Folie,
Moi, que tu viens chercher toujours,
Que ferois tu ſans mon ſecours,
Si je n'étois de la partie?

Comme on voit parmi nous ſouvent
Les Précieuſes, les Bourgeoiſes
Exciter de ſemblables noiſes,
Pour paſſer deſſus ou devant.

Après les raiſons, les injures;
Après les injures, les coups;

Puis

Puis on met ſens deſſus deſſous
Raiſons, cornettes & coëffures.

De la Folie & de l'Amour
Telle fut la vive querelle,
Qui pour ce dernier fut cruelle:
Mais l'autre fit un mauvais tour.

Comme il oſa dans ſa furie
La frapper avec ſon carquois,
Elle d'abord avec ſes doigts
Lui creve les yeux: il s'écrie.

Et de toutes parts on entend:
A l'aide, au meurtre, on m'aſſaſſine;
Si fort, que la Troupe Divine
Accourut à cet accident.

Jupiter même en diligence
Y vint, laiſſant-là le régal:
L'Amour lui découvrit ſon mal
Et le preſſa pour la vengeance.

L'autre auſſi-tôt de ſon côté
Dit ſes raiſons pour ſe défendre:
A peine voulut on l'entendre,
Voyant l'Amour ſi mal traité.

Alors vint la bonne Déeſſe,
Que toucha ce malheur nouveau,
Sur les yeux lui mettre un bandeau
Lui marquant toute ſa tendreſſe.

Cependant, malgré sa douleur,
Il avoit un parti contraire;
Car il n'est si mauvaise affaire
Qui ne trouve son deffenseur.

Je veux dire qu'en ce rencontre,
Comme en tous autres différens,
On se partagea sur les rangs,
L'un étoit pour, l'autre étoit contre.

Les uns soutenoient que l'Amour
Devoit précéder sa partie;
D'autres tenant pour la Folie
Condamnoient l'Amour à leur tour.

Enfin Jupiter en bon Pere
Accorda ce long démêlé,
Et dit à l'Amour désolé
Ces mots qui finirent l'affaire.

Puisqu'il faut qu'à vivre sans yeux
La Folie ainsi te reduise:
Je veux qu'en tous tems en tous lieux
Ce soit elle qui te conduise.

Ainsi dit, ainsi fait: & c'est depuis ce jour
Que par tout la Folie accompagne l'Amour.

EPITRE.

Vous qui de la Chronologie
Avez réformé les erreurs;
Vous, dont la main cueillit les fleurs
De la plus belle Poëſie;
Vous, qui de la Philoſophie
Avez ſondé les profondeurs,
Malgré les plaiſirs ſéducteurs
Qui partagerent votre vie:
* * Dites-moi, je vous prie,
Par quel art, par quelle magie,
Parmi tant de ſuccès flateurs,
Vous avez déſarmé l'envie,
Tandis que moi, placé plus bas
Qui devrois être inconnu d'elle,
Je vois chaque jour la cruelle
Verſer ſes poiſons ſur mes pas.
Il ne faut point s'en faire accroire;
J'eus l'air de vouloir m'afficher
Aux murs du Temple de Mémoire;
Aux ſots vous ſçûtes vous cacher:
Je parus trop chercher la gloire,
Et la gloire vint vous chercher.
Qu'un chêne, l'honneur d'un boccage,
Domine ſur mille arbriſſeaux;
On reſpecte ſes verds rameaux,
Et l'on danſe ſous ſon ombrage:

Mais quand du tapis du gazon
Quelque brin d'herbe ou de fougere
S'éleve un peu fur l'horizon,
On l'en arrache avec colere,
Je plains le fort de tout Auteur
Que les autres ne plaignent guére.
Si dans fes travaux Littéraires
Il veut goûter quelque douceur,
Il doit fuir, comme un grand malheur,
Tous les Beaux Efprits, fes confreres,
. . . .
Les lieux, les tems, l'occafion,
Font votre gloire ou votre chûte;
Hier on aimoit votre nom,
Aujourd'hui l'on vous perfécute.
La Gréce à l'infenfé Pirrhon
Fait élever une Statuë;
Socrate prêche la raifon,
Et Socrate boit la ciguë.
Heureux, qui dans d'obfcurs travaux
A foi-même fe rend utile!
Il faudroit, pour vivre tranquille,
Des amis & point de rivaux.
La gloire eft toujours inquiète;
Le Bel Efprit eft un tourment;
On eft dupe de fon talent.
C'eft comme une époufe coquette;
Il lui faut toujours quelque amant:
Sa vanité, qui vous obféde,
S'expofe à tout imprudemment;
Elle eft des autres l'agrément,

Et le mal de qui la poſſéde.
Mais finiſſons ce triſte ton.
Eſt-il ſi malheureux de plaire ?
L'envie eſt un mal néceſſaire;
C'eſt un petit coup d'éguillon
Qui vous force encor à mieux faire.
Dans la carriere des vertus
L'ame noble en eſt excitée.
Virgile avoit ſon Mævius,
Hercule avoit ſon Euriſtée.
Que m'importent de vains diſcours,
Qui s'envolent, & qu'on oublie ?
Je coule ici mes heureux jours
Dans la plus tranquille des Cours,
Sans intrigue, ſans jalouſie,
Auprès d'un Roi ſans Courtiſans,
Près de Boufflers & d'Emilie;
Je les vois & je les entends;
Il faut bien que je faſſe envie.

VERS

Sur la glace d'une Etrene mignonne, préſentée pour étrenes à Mlle D * *.*

QUAND vos yeux, jeune Iris, conſultent cette glace,
La flateuſe toujours vous offre vos attraits;
Sans ceſſe vous ſemblez y garder votre place,

Et

Et dès qu'un ſeul inſtant vos regards ſont diſtraits,
De ſon perfide ſein votre image s'efface,
Mais de mon tendre cœur elle ne ſort jamais.

ANECDOTES LITTÉRAIRES.

De Londres.

DISSERTATIONS on the *Moſaical* Creation, Deluge, building of *Babel*, and Confuſion of Tongues, &c. By *S. Berington.* *C'eſt-à-dire*, Diſſertations ſur les relations que *Moïſe* nous donne de la Création, du Déluge, de la Tour de *Babel*, & de la Confuſion des Langues, *&c.* Par *S. Berington*; Imprimées aux dépens de l'Auteur. [*In Octavo.*

LE *principal deſſein de cet Auteur eſt de défendre la rélation que Moïſe nous donne de la Création, contre les objections & les chicanes des Incrédules; mais il n'avance rien de fort important ſur ce ſujet qui n'ait déjà été dit par d'autres Ecrivains avant lui.*

COMME *les principales objections des Incrédules contre la rélation de Moïſe, ſont tirées de la Philoſophie, des découvertes modernes des cauſes phyſiques, & du nouveau Syſtéme du Monde, Mr. Berington s'eſt engagé à les ſuivre dans quelques-uns de ces points où, ſans adopter aucun Syſtéme, il tache de faire voir*

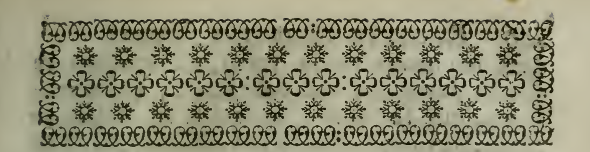
que

que les nouvelles découvertes ne ſauroient invalider l'autorité divine de l'Ecriture ; & que tous les Syſtêmes découverts juſqu'ici ont de plus grands défauts & ſouffrent de plus grandes difficultés que celles qu'on peut objecter contre la rélation que Moïſe donne de la Création.

VOICI *quelques unes des raiſons que notre Auteur employe pour combattre le Syſtême qui établit le Mouvement de la Terre. „ Nous avons, dit-il, le témoignage de nos ſens contre le Mouvement de la Terre; qui quoiqu'il „ ne ſoit peutêtre pas démonſtratif, eſt ſuffiſant pour convaincre un chacun, que le Syſtême de* Copernic, *qui n'étoit regardé par „ lui-même, comme nous l'avons vu dans* Nieuwentyt, *que comme une ſimple hypotheſe, „ n'eſt pas auſſi évident que nos modernes voudroient nous le perſuader. Tous nos ſens „ nous prouvent, du moins la vuë & l'attouchement, que c'eſt le Soleil qui ſe meut & „ non pas la Terre. Nous voyons ce même Soleil ſe coucher à l'Occident, quoique nous-mêmes nous reſtions parfaitement immobiles. „ Bientôt nous le verrons à un de nos côtés & „ puis nous trouverons qu'il aura avancé vers „ l'autre. Si nous continuons à regarder du „ côté de l'Eſt, il nous brulera le viſage le „ matin, & le dos le ſoir, à moins que nous „ nous tournions. Dans les plus longs jours, „ nous trouvons même qu'il fait ſa révolution „ preſque tout autour de nous ; & quoique „ nous reſtions parfaitement immobiles, on „ veut cependant nous perſuader que c'eſt nous „ qui tournons. De plus nous poſons des mar-*

„ *ques,*

„ *ques, nous érigeons des Cadrans & des Sti-*
„ *les dans toutes les positions, pour montrer*
„ *& mésurer son mouvement; il faut pourtant*
„ *que nous supposions que ce sont les Cadrans*
„ *& les Stiles qui se meuvent & non le Soleil:*
„ *cependant ceux-ci restent immobiles, non*
„ *seulement par le témoignage de tous nos*
„ *sens, mais par toutes les expériences que*
„ *nous pouvons faire; & cela dans toutes les*
„ *parties de la Terre & en tout tems. Je n'igno-*
„ *re pas qu'ils se moquent de cet argument de*
„ *nos sens, & qu'ils disent avec le Poëte* ter-
„ ræque urbesque recedunt: *la Terre & les*
„ *Villes se meuvent lorsque nous passons devant*
„ *elles à la voile. Mais ils pourroient aussi*
„ *bien dire lorsqu'une pierre tombe du haut*
„ *d'une maison, que ce n'est point la pierre*
„ *qui se meut vers la Terre, mais que c'est la*
„ *Terre qui avance vers la pierre. Il est vrai*
„ *que nos sens nous disent que c'est la pierre*
„ *qui se meut: mais pourquoi ces mêmes sens*
„ *ne nous disent-ils pas, que le soleil se leve*
„ *& se meut de l'Orient à l'Occident, puisqu'ils*
„ *nous disent que la pierre se meut, ou qu'u-*
„ *ne flêche va toucher au but? Si nos sens*
„ *peuvent être déçus dans une occasion, pour-*
„ *quoi ne le seroient-ils point dans une autre?*
„ *Il est sûr qu'il paroit à tous nos sens que le*
„ *Soleil tourne autour du Cadran, & non le*
„ *Cadran autour du Soleil, comme il leur sem-*
„ *ble que la pierre tombe vers la Terre.*



PETIT RESERVOIR.

RECETTE POUR LES DAMES

Qui ont des MARIS Infidéles.

RIEN de plus fâcheux pour une femme vertueuse, que d'avoir à gémir, chaque jour, sur les infidélités d'un époux qu'elle aime; plus sa situation est pénible, plus elle fait d'efforts pour la faire cesser. Malheureusement, la plûpart ignorent les remédes efficaces dont il faut se servir en pareil cas; & après avoir inutilement employé les mauvaises humeurs, les plaintes, les emportemens, les reproches, & les scandales, elles désesperent de ramener leurs époux

dans le chemin de la vertu, & croyent se devoir permettre une vengeance, qui ne retombe que sur elles, & qui d'un objet de pitié, les rend des objets de mépris. On ne peut donc rendre un plus grand service au Beau-Sexe, que de lui donner un moyen toujours sûr de regagner le cœur de leurs époux. Je pourrois sur ce sujet débiter les plus belles maximes, mais je crois qu'un exemple recent est plus propre à leur faire comprendre l'efficacité du reméde que je leur présente.

MR. de la Noix, Gentilhomme Bourgignon, étudioit à Paris; son hôtesse, veuve d'un Officier qui n'avoit que la cape & l'épée, avoit une fille fort aimable: la facilité de se voir à toutes les heures du jour, autant que le rapport d'humeur, inspira à ces deux jeunes gens l'amour le plus tendre. Si la Noix eut été son maître, il n'eut pas balancé à partager sa fortune avec la charmante Marianne; mais il étoit riche, elle étoit pauvre, & le Pere du jeune homme étoit fort avare; il ne falloit donc pas esperer, qu'il donnât son consentement à un mariage qu'un homme de sa trempe eût trouvé fort disproportionné, malgré l'égalité des conditions. La Noix ne cacha pas à sa maîtresse cet obstacle invincible. Marianne pleura, & son Amant, après avoir déploré avec elle pendant quelques mois le despotisme que les Peres exercent sur leurs enfans, se lassa de se consumer en plaintes inutiles. Après tout, dit-il à sa maîtresse, mon Pere n'est point immortel: mille accidens, une maladie, la

vieilleſſe au moins, en m'ôtant ce Pere incommode, me laiſſeront la liberté de couronner votre tendreſſe. Marianne étoit jeune, elle aimoit, elle écoutoit ſon Amant: elle ne pouvoit pas manquer d'être bientôt perſuadée, & pleine de confiance en la probité de la Noix, elle ſe dit à elle même, que mille ſermens valoient un contrat. Nos jeunes gens remirent donc les cérémonies pour un tems plus favorable, & ſe perſuaderent qu'ils étoient époux, parce qu'ils vivoient comme s'ils l'euſſent été. Quelques mois étoient à peine écoulés, que le tems des vacances arrivé força ce tendre couple à une ſéparation qui leur couta bien des larmes. Etre deux mois abſent, c'étoit deux ſiécles; mais il n'y avoit pas moyen de reculer, & le jeune homme s'arracha des bras de celle qu'il nommoit ſon épouſe, plein d'eſpérance de la revoir bientôt. Le vieux la Noix n'avoit pas tellement abandonné ſon fils à ſa propre conduite, qu'il n'eut commis quelque Argus pour l'obſerver; il étoit inſtruit de l'intrigue, mais il feignit de l'ignorer. Il connoiſſoit beaucoup Mr. de Marville, Lieutenant de Police; il en obtint une de ces Lettres de Cachet que ces Magiſtrats ont en blanc, & dont, par parentheſe, ils abuſent quelquefois: muni de cette piéce, après avoir accablé ſon fils de careſſes, il lui dit de ſe tenir prêt pour aller à quelques lieues d'Auxere, viſiter un de ſes amis. Ce ne fut qu'au moment du départ, qu'il inſtruiſit le jeune la Noix du motif de cette viſite: je vous ai marié, lui dit-il, la fille eſt aimable,

jeune & riche, ainſi je m'attends à vos actions de graces. Notre jeune homme étoit bien éloigné de cette diſpoſition; il ſe jette aux pieds de ſon Pere, le conjure de ne pas faire le malheur de ſa vie, en l'uniſſant à une perſonne qui, toute aimable qu'il la ſuppoſoit, ne pourroit rien ſur ſon cœur, prevenu de la paſſion la plus vive qui ſe puiſſe concevoir; il pleura, il menaça de ſe laiſſer mourir de faim; mais il avoit affaire à un Pere inflexible & ruſé. Il ne tient qu'à vous de me déſobéïr, lui dit ce vieillard obſtiné, mais votre maîtreſſe en ſera la victime; & tout de ſuite il lui montre la Lettre de Cachet qu'il avoit obtenue, pour faire enfermer Marianne. Le jeune homme, étourdi d'un coup ſi peu attendu, ne vit que le péril où étoit Marianne, & perſuadé qu'en gagnant du tems, il pourroit parer le coup affreux qu'on vouloit lui porter, il promit à ſon Pere de faire tout ce qu'il voudroit. Il eut bientôt lieu de ſe repentir de ſa promeſſe; à peine eut-il été preſenté chez ſon futur Beau-Pere qu'il fut agréé. Mr. de la Noix profitant de l'étourdiſſement de ſon fils, le maria en trois jours; & ce jeune homme ne revint à lui, qu'aprés avoir prononcé le fatal oui. Bien réſolu de s'en tenir à cette prémiere cérémonie qui manquoit à ſon premier mariage, il ſe contrefit aſſez bien le reſte du jour; mais le ſoir arrivé, dans le tems où l'on célébroit à table ce beau mariage, le marié courut à l'Ecurie, & s'étant ſaiſi du premier cheval qu'il y trouva, il fut à Auxere, avant qu'on eut parcouru
les

les maiſons voiſines pour s'informer ſi perſonne ne l'avoit vu. Mr. de la Noix ſavoit bien à quoi s'en tenir, mais il n'oſoit déclarer la violence qu'il avoit fait à ſon fils, & feignoit d'être auſſi ſurpris que les autres; mais ſachant en quel lieu il devoit chercher le marié, il prit la poſte ſur le champ pendant que les parens de la Demoiſelle continuoient à le chercher par tout, excepté dans la riviere (car en France il ſeroit inouï qu'un homme ſe noyât le jour de ſes noces, paſſe pour le lendemain.) Mr. de la Noix arriva à Paris une heure après ſon fils. Celui-ci étoit venu deſcendre dans une Auberge proche la maiſon de Marianne; il l'avoit envoyé chercher &, en jeunes gens, ils avoient paſſé à délibérer, le tems qu'il auroit fallu employer à agir. Véritablement leur ſituation étoit embarraſſante. Quoique leur mariage ne pechât pas ſelon eux autant que le ſecond, ils ne pouvoient ignorer qu'on n'auroit point d'égards à cet eſſentiel par lequel ils avoient commencé; d'ailleurs ils n'avoient point d'argent, & que faire ſans ce métail devenu abſolument néceſſaire dans ce ſiécle félon, où l'on compte pour rien les beaux ſentimens?

MR. de la Noix deſcendu chez la Mere de Mariane, lui faiſoit un détail que la bonne Dame ignoroit entierement; elle avoit de l'honneur, & ſans ſçavoir juſqu'où ſa fille avoit pouſſé le Roman, elle craignit d'abord qu'elle ne l'eût commencé par la queuë. Elle appelle ſa fille, & ayant appris d'une ſervante qu'elle étoit entrée dans l'Auberge pro-

chaine, elle s'y rendit au moment que nos Amans se préparoient à en sortir. L'on s'imagine assez quelle dut être la honte de Marianne : suivez moi, Mademoiselle, lui dit Mr. de la Noix, je vous donne ma parole d'honneur qu'il ne vous arrivera aucun mal ; & vous, mon fils, soyez témoin de ce que je vais faire en faveur de votre maîtresse, à moins que, par votre mauvaise conduite, vous ne mettiez des bornes à mes bontés pour vous & pour elle. Ces paroles équivoques firent naître un rayon d'espérance dans l'ame de ces jeunes gens ; & à peine furent-ils entrés dans la maison, que la Noix se jetta aux pieds de son Pere, pendant que Marianne fondoit en pleurs sans oser regarder sa Mere. Que voulez-vous que je fasse pour vous ? dit le vieux Pere à son fils, votre mariage revêtu de toutes les formalités est hors d'atteintes ; un éclat ne serviroit qu'à deshonorer Mademoiselle ; si vous l'aimez, comportez vous de façon à ne pas laisser soupçonner qu'elle ait eu aucune part à votre équipée ; je me charge de son établissement, & en attendant qu'il s'en presente un convenable, elle peut choisir une maison Religieuse, où je payerai régulierement sa pension. La Mere de Marianne n'avoit point encore parlé, elle voulut faire à sa fille les justes reproches que meritoit sa mauvaise conduite ; mais Mr. de la Noix lui fit si bien comprendre qu'ils étoient inutiles, qu'elle promit d'oublier le passé, d'autant plus aisément, que Marianne s'engagea à se faire Religieuse, & à dérober par là sa honte au Public.

blic. La Mere, qui ne vouloit pas laiſſer ralentir la bonne volonté de Mr. de la Noix, lui propoſa d'aſſurer à ſa fille une penſion honnête dans une Communauté; & celui-ci, qui ſe croyoit bien heureux d'en être quitte à ſi bon marché, y conſentit à condition que ſon fils lui donneroit ſa parole d'honneur de bien vivre avec ſon épouſe. Le jeune la Noix crut pouvoir promettre tout, pour ſe tirer de ce mauvais pas: mais il eut bien ſouhaité que ſa maîtreſſe eut pu lire dans ſon cœur; il l'aimoit plus que jamais & ne ſe rendit à ce que l'on exigeoit de lui, que pour la ſouſtraire aux mauvais traitemens de ſa Mere. Il fallut partir ſans avoir le tems de l'entretenir en particulier; & ſon Pere avec un ſang froid, capable comme l'on dit ordinairement de faire renier un Théatin, lui diſoit de tems en tems, il faut avouer mon fils que vous êtes un joli garçon; mais j'y mettrai bon ordre; votre maîtreſſe me repondra de toutes vos équipées; prenez vos arrangemens là-deſſus, & voyez ſi vous voulez vous prêter à l'artifice, dont je vais me ſervir pour juſtifier votre extravagance. Le jeune homme craignoit beaucoup ſon Pere; il le connoiſſoit infléxible; il crut donc n'avoir rien de mieux à faire, que de ſe prêter pour le moment à tout ce qu'il exigeroit de lui, ſe reſervant le droit d'appeller de ces arrangemens dans un tems plus favorable.

ILS arriverent à Auxere. Le vieux la Noix ſçavoit que ſa Bru n'avoit conſenti à épouſer ſon fils que par obéïſſance: elle étoit prévenue d'une forte inclination pour un de

ſes couſins avec lequel elle avoit été élevée ; mais cette fille, pleine de vertu, n'avoit écouté que ſon devoir. Son Amant, déſeſperé de ſa ſoumiſſion, étoit parti pour ſa Garniſon, ſans avoir pu obtenir d'elle la foible conſolation d'entretenir un commerce de Lettres. Ce fut ſur la connoiſſance de cet événement, que le Pere fabriqua le Roman qui devoit ſervir d'excuſe à ſon fils. Il écrivit au Pere de la Demoiſelle, qu'un excès de délicateſſe avoit cauſé tout ce fracas ; & que ſon fils inſtruit, par des gens mal-intentionnés, de l'attachement de la nouvelle mariée pour ſon couſin, n'avoit pu ſe reſoudre à conſomer un mariage qui ne lui livroit que la moitié de ſon épouſe, dont un autre poſſédoit le cœur. On ſe paya de cette excuſe tant bonne que mauvaiſe ; la mariée fut emmenée chez ſon Beau-Pere, & ſes parens ſe chargerent à leur tour d'inventer un Roman qui put ſatisfaire le Public. Le jeune homme fit quelques excuſes à ſa nouvelle épouſe, des ſoupçons, qu'il avoit conçus ; elle fit ſemblant de les croire ſinceres ; & la fin de cette Comédie fut un grand repas où chacun fit de ſon mieux pour s'exciter à la joie ; je dis pour s'exciter, car il régnoit un froid parmi les nouveaux mariés qui ſe communiquoit aux aſſiſtans ; & le repas ſembloit ne devoir être rien moins que gai : mais le vin de ce terroir eſt un ſpécifique ſûr contre la mélancolie, & ſur la fin du ſouper on avoit totalement oublié tout ce qui pouvoit troubler la Fête. On coucha la mariée, & ſon époux, s'étant enfermé dans

la chambre nuptiale, vint gallamment s'asseoir auprès de son lit; là, renversé dans un fauteuil, la tête dans ses deux mains, il se mit à réver aussi profondement, que s'il eut été seul. Son épouse, après lui avoir laissé tout le tems de faire ses réflexions, rompit enfin le silence. Vous m'avez trompé, Monsieur, lui dit-elle, lorsque vous avez feint une fausse délicatesse, sur une inclination que je n'ai pas balancé à sacrifier à mon devoir; je le sens, vous aimez, & vous me regardez actuellement comme la cause de vos malheurs; mais, Monsieur, ne pourrois-je pas les adoucir? je vous laisse à vous même; oubliez que les loix m'ont fait votre épouse, & me regardez comme une amie dans le sein de laquelle vous pouvez en sûreté repandre vos douleurs; ouvrez moi votre cœur, exigez tout ce que vous croirez nécessaire pour votre bonheur, & soyez persuadé que je me prêterai à tout ce qui pourra y contribuer, pourvu que je le puisse faire sans blesser mon honneur & ma conscience. La Noix sembla sortir comme d'un profond sommeil, & regardant son épouse avec des yeux remplis de larmes, il lui fit, d'un ton pénétré, l'histoire lamentable de ses malheurs. Vous meritiez tout mon cœur, ajouta-t-il, & je gémis de ne pouvoir vous le donner; mais vous me paroissez trop raisonnable, pour m'imputer à crime une faute involontaire; je ne vous dirai point que le tems & vos charmes pourront me faire oublier Marianne, non Madame, je sens que je l'aimerai toute ma vie, & je mourrois de

douleur, s'il falloit ſerrer les nœuds qui ſemblent nous lier ; j'accepte votre amitié comme le plus précieux de tous les biens ; trompons les tirans qui nous ont ravi à ce que nous avions de plus cher, & reſervons-nous, pour un tems plus favorable, la liberté de reparer leurs injuſtices. Vous vous êtes trompé, lui répondit la nouvelle mariée (que j'appellerai, comme tout le monde fit le lendemain, Madame de la Noix) ſi vous avez cru que ma complaiſance pour vous, eut ſon principe dans l'eſpoir de me rejoindre un jour à l'objet de mes premières inclinations : j'ai conſenti aux pieds des autels à vous recevoir pour mon époux ; je n'appellerai jamais d'un engagement que je crois ſacré pour moi, puiſqu'il a été pleinement volontaire ; mais cela ne mettra aucun obſtacle à votre félicité ; je puis prendre dans le Couvent la place de Marianne, & vous laiſſer par-là la liberté de vivre heureux avec elle ; inſtruiſez-la de vos réſolutions, je me charge de lui faire tenir votre Lettre ; en attendant le moment favorable de les exécuter, que notre union apparente trompe nos ſurveillans, & vous laiſſe la liberté de prendre les meſures les plus convenables pour avancer votre bonheur. La Noix fut ſi tranſporté d'admiration & de reconnoiſſance à ce diſcours, qu'il s'en fallut peu, qu'il ne mit un obſtacle invincible aux bontés & aux projets de ſon épouſe : elle eut beſoin de le rappeller à lui même ; & ce fut une nouvelle obligation qu'il crut lui avoir. Ils parurent le lendemain parfaitement content l'un de l'autre ; toute la

famille

famille applaudiſſoit à un dénouement ſi heureux. On croiroit que le vieux la Noix partageoit la joie commune, mais il ſavoit à quoi s'en tenir; cet homme ruſé avoit ménagé dans la chambre voiſine de celle où avoient couché les nouveaux mariés, une aſſez grande ouverture, pour pouvoir être témoin des excuſes que ſon fils auroit dû faire en particulier à ſon épouſe; témoin de la ſcène qui s'étoit paſſée dans cette chambre, il prit de juſtes meſures pour rompre celles de ces jeunes gens. Il feignit d'être la dupe de l'avanture, & ſous pretexte de recompenſer la docilité de ſon fils, en redoublant ſes bontés pour Marianne, il lui apprit le nom du Couvent où elle s'étoit retirée. La Noix, qui ſe tourmentoit à chercher les moyens de découvrir le nom de la maiſon où s'étoit retiré ſa maîtreſſe, rit en lui même de la ſimplicité de ſon Pere, qui ſe jettoit de lui même dans le panneau; il ſe hâta d'écrire à Marianne, & attendit ſa réponſe avec une impatience égale à ſon amour. Il continuoit cependant à bien vivre avec ſon épouſe, & malgré la paſſion dont il étoit prevenu, il ne pouvoit s'empecher de l'eſtimer; il y avoit même des momens où il ſouhaitoit de l'avoir connue avant Marianne; mais il rejettoit ce ſentiment comme une mauvaiſe penſée, & demandoit pardon à ſa maîtreſſe d'avoir pu le concevoir. Il ſe paſſa quinze jours avant qu'il réçut de reponſe; elle vint enfin: mais quelle réponſe! le Lecteur en jugera lui même. Marianne annonçoit froidement à ſon Amant, qu'elle avoit ouvert

ouvert les yeux ſur l'extravagance de ſa paſſion, & que pour s'en guérir abſolument, elle avoit conſenti à épouſer un jeune homme fort aimable; qu'elle avoit eu le bonheur d'accorder ſon cœur avec ſon devoir; qu'elle aimoit ſon mari, & qu'ainſi elle le croyoit trop honnête-homme pour eſſayer de troubler leur union. La Noix n'avoit garde de ſoupçonner ſon Pere, d'être l'auteur de cette Lettre; auſſi n'eut-il pas le moindre doute de l'infidélité de ſa maîtreſſe; il crut être abſolument guéri de ſon amour pour elle, & dans ſon deſeſpoir il crut ne pouvoir mieux ſe venger, qu'en s'attachant à ſon épouſe d'une maniere indiſſoluble: Il fut la dupe de ſon dépit, & bientôt il ſentit qu'il aimoit ſon ingrate plus que jamais. Quelques jours après, il reçut une ſeconde Lettre par un inconnu; Marianne lui apprenoit qu'on l'avoit forcée, le poignard à la main, d'écrire la première Lettre, & l'aſſuroit qu'elle ſe conſervoit toute entiere pour lui. Quel coup de foudre pour cet Amant!

LES choſes en étoient à un point où Madame de la Noix ne pouvoit plus que plaindre ſon époux, qui tomba dans une affreuſe mélancolie: elle reſpecta ſa douleur & ſous prétexte de ſon indiſpoſition, elle prit un lit ſéparé, & ne s'appliqua qu'à lui faire connoitre ſa tendreſſe par une complaiſance ſans bornes. Cette jeune femme étoit dans une ſituation d'autant plus pénible, qu'elle s'étoit attachée à ſon époux, & étoit venue au point de l'aimer uniquement.

(La Suite ci-après.)
page 177.

LA MODE DU VIEUX TEMS.

CHAQUE ſaiſon a ſa mode nouvelle.
Autrefois un Amant pour une bagatelle
Alloit ſe pendre, & mouroit tout de bon ;
Aujourd'hui l'on y fait un peu plus de façon,
On veut vivre, & l'on a raiſon.
Un Amant couché dans la biére
Eſt fort mal vengé des mépris
D'une Beauté ſevere & fiere :
On peut peſter, on peut pouſſer des cris,
S'arracher les cheveux, déchirer ſes habits ;
Mais pour ſe tuer, non : ſi l'on fait reſiſtance,
Il vaut mieux plutôt que plus tard
Faire une belle reverence,
Et chercher fortune autre part.

S'IL VAUT MIEUX QU'UN MARI AIT PLUSIEURS FEMMES, OU UNE FEMME PLUSIEURS MARIS.

VOUS demandez, Madame,
Lequel des deux devroit être permis :
Qu'une Femme eût pluſieurs Maris,
Ou qu'un Homme eût plus d'une Femme ?
Tous deux ſont bons, mais après tout,

Mai-

Malgré ſa force & ſon courage,
Un pauvre Homme eſt bientôt à bout;
Une ſeule ſuffit, & peut le rendre ſage.
Mais, pour une Beauté vive & pleine de feu,
N'avoir qu'un Mari, c'eſt bien peu.

SI LE COMMERCE DES COEURS EN AMOUR A PLUS DE DOUCEUR QUE CELUI DES SENS.

SOEUR Agnes & ſœur Angelique
Agitoient cette queſtion,
Avec grande devotion.
Dans cette Diſpute Phyſique
Toute la ſainte République
Partageoit ſon opinion:
Pour finir la diſſention
On fait aſſembler le Chapitre;
L'Abeſſe eſt priſe pour Arbitre.
Après mainte diſcuſſion
En ces mots la Dame décide:
L'un eſt plus délicat, mais l'autre eſt plus ſolide.

VERS

*Ecrits ſur la première page d'un Almanach appartenant à Mlle * * *.*

LORSQU'ILS ſe mêlent de prédire,
Mes camarades trompent tous,
Mais, à quelque moment qu'il vous plaiſe me lire,
Sans jamais vous tromper, belle Iris, je puis dire,
Tircis à préſent penſe à vous.



ETRENNES

A MADAME * * * PAR M. LE CHEVALIER D. R.

L'ETRE puiſſant à qui tout rend hommage,
Et qui diſpoſe à ſon gré des tréſors,
Joint rarement dans ſon plus bel ouvrage
Ceux de l'eſprit avec les biens du corps.

Si quelquefois il fait cet aſſemblage,
Ce n'eſt hélas ! que pour peu de momens :
De ſon eſprit à peine on fait uſage,
Que le corps perd ſes plus doux agrémens.

De

De l'un, Iris, vous futes une preuve,
Vous éprouvez déja l'autre en ce jour,
Et vous ſçavez, par cette double épreuve,
De combien eſt le regne de l'Amour.

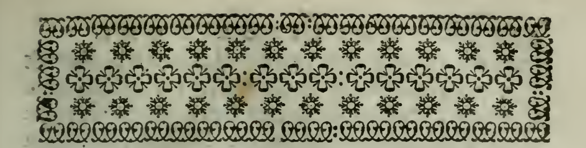
Comme un éclair, vos beaux yeux gros de larmes
Ont vû leurs feux briller & s'éclipſer,
Mais en perdant quelques uns de leurs charmes,
Ils en ont vû d'autres les remplacer.

Ces yeux, Iris, trouvent ſur leur paſſage
Plus de jaloux encor que de rivaux :
Et votre eſprit, amuſant, quoique ſage,
Offre toujours quelques appas nouveaux.

Les ans n'ont fait que changer votre empire.
Celui des cœurs vaut ſans doute ſon prix;
Mais après lui foiblement on ſoupire,
Lorſque l'on monte à celui des eſprits.

Vous jouïſſez d'un ſi rare partage.
Toutes les voix diſent qu'il vous eſt dû:
Quand on poſſéde un pareil avantage,
Peut-on penſer à ce qu'on a perdu ?

L'Amour, qui veille aux intérêts des Belles,
Traine, il eſt vrai, nos cœurs à leurs genoux :
Une heure ou deux, on s'amuſe avec elles,
Mais on ſe plait toujours auprès de vous.



PETIT RESERVOIR.

L'AMBITIEUX PUNI.

AU milieu d'une Forêt, aſyle de la tranquillité & de la paix, vivoit Philémon. Les chagrins cuiſans, les remords, les regrets reſpectoient ſa retraite ; l'ambition ſeule eſpéroit de s'y introduire un jour.

PHILÉMON favoriſé des Dieux leur offroit de pures victimes: un agneau, un bellier immolés, atteſtoient tour à tour la reconnoiſſance qu'il conſervoit de leurs précieuſes bontés. La terre ſoumiſe à ſes travaux, produiſoit abondamment ce qui étoit néceſſaire à ſa ſubſiſtance. Il fuyoit les villes, & s'y rendoit uniquement afin d'y échanger quelques fruits contre les graines dont il avoit beſoin pour enſemencer le champ qu'il cultivoit.

APRÈS ſes voyages ſa cabanne augmen-

toit de prix à ſes yeux. L'ébéne, l'or & l'yvoire, deſtinés à embellir les palais des Grands, n'étaloient pas leur magnificence dans l'habitation de notre Philoſophe. La nature avoit fait tous les frais de ſon ameublement, & s'étoit conſacrée à ſa défenſe.

UNE double enceinte de verdure déroboit ſa retraite aux regards des voyageurs. Un clair ruiſſeau venoit en murmurant lui apporter le tribut de ſon onde, & formoit pluſieurs méandres qui rendoient ſon ſéjour plus long en ce beau lieu. Philémon buvoit de ſes eaux, en arroſoit ſes fleurs, & d'un berceau où il ſe livroit à ſes réflexions, il le ſuivoit de l'œil dans ſa courſe vagabonde.

IL vivoit heureux : point d'Amis trompeurs, point de Maîtreſſes perfides, point de Valets infidéles. Son cœur étoit reſté ſans paſſions juſqu'alors. Les Dieux avoient récompenſé ſa piété de ces dons ; mais ſon zèle vint à ſe rallentir : dès ce moment il s'apperçut qu'il menoit une vie trop unie, il ſe plaignit de ſa deſtinée.

L'ennui l'étouffa ; la barriere fut ouverte aux deſirs ; l'ambition perça enfin dans cette retraite juſqu'alors inacceſſible pour elle. En poſſeſſion de ſon nouveau domicile, elle alla chercher les projets chimériques, & les amena à ſa ſuite dans la cabanne de Philémon, qui ſe ſentit bientôt de leurs cruels efforts. Les Dieux irrités s'éloignerent de lui ; la ſoif des richeſſes le brula ; l'ambition aiguillonna ſes deſirs, entretint ſes ſouhaits, & l'engagea à prier les Dieux de lui être propices

pices dans les plans de fortune peu médités qu'il se traçoit sans leur bonne volonté.

PHILÉMON avoit négligé les sacrifices; il les recommença avec plus de ferveur que jamais. L'élite de ses troupeaux ensanglanta les autels.

UN jour dans la folie de ses pensées, il pria les Divinités de changer en fleuve le ruisseau qui arrosoit sa retraite, & que le canot qu'il lançoit à l'eau, fût transformé en un vaisseau richement chargé. Un coup de tonnerre suivit sa priere; il prit cet augure en bonne part, & sûr d'avoir intéressé les Cieux dans sa demande, il se mit hardiment dans son canot; & courant au devant de la vengeance, il attendit avec sécurité l'effet de ses vœux. A l'approche du moment où Philémon alloit être exaucé, l'ambition abandonna son crédule disciple à ses malheurs.

AUSSITÔT le ruisseau s'enfla prodigieusement; les torrens fondirent du haut des montagnes voisines, & y mêlerent leurs eaux écumeuses; le nouveau fleuve se fit jour, entraîna les terres à sa suite. Le canot changé miraculeusement en vaisseau fut soulevé par les eaux, & porté rapidement. Quelque heureux que Philémon s'imaginât être dans cet instant, (car le vaisseau qu'il montoit étoit rempli de trésors,) il vit de loin avec regret la ruine de cette chere cabanne où il avoit vêcu pendant plus de vingt années, en coulant des jours si sereins.

LE fleuve en se déchargeant dans la mer y

porta Philémon & ſon navire. Expoſé ſur le vaſte Océan, & ayant perdu de vûe la terre, il revint de ſon yvreſſe, il ſe rappella qu'il avoit oublié de ſupplier les Dieux de conduire heureuſement ſon vaiſſeau au port; mais il n'étoit plus tems: il invoqua envain les Dieux, autrefois ſes protecteurs, il avoit merité leur courroux.

LA mer s'irrita, ſes flots bouillonnerent; une tempête horrible aſſaillit le vaiſſeau de toutes parts; une vague furieuſe le pouſſa contre un rocher, le vaiſſeau s'entr'ouvrit, la mer l'engloutit avec les richeſſes qui y étoient renfermées.

PHILÉMON après avoir longtems lutté contre cet impérieux élément, fut jetté ſur une côte déſerte, où épuiſé de fatigue, avant d'expirer il s'avoua digne de la mort qu'il ſouffroit pour l'indiſcrétion de ſes vœux.

LAISSONS les Dieux arbitres de notre ſort; l'homme, hélas! leur eſt plus cher qu'il ne l'eſt à lui-même. Que la prudence régle nos ſouhaits: autrement craignons de devenir, comme Philémon, la victime de leur témérité.

O D E

Sur le Jugement dernier.

QUEL bruit terrible m'épouvante!
La foudre gronde dans les airs.

Des

Des vapeurs que la terre enfante
Se forment de ſombres éclairs.
Tout ſe confond ; l'effroi redouble ;
Le Soleil s'arrête & ſe trouble ;
La Lune paroît chanceller,
Et tous les élemens enſemble
Conſpirent pour nous accabler.



J'entends la trompette bruyante ,
Dont le ſon menaçant, affreux,
Porte le trouble & l'épouvante
Juſques au ſéjour ténébreux.
Déjà la voix ſe fait entendre :
Mortels, venez ici vous rendre,
Venez au dernier Jugement ;
Un Dieu juſte, vengeur des crimes,
Va choiſir enfin les victimes
Qu'il doit à ſon reſſentiment.



A ces mots, des cris effroyables
S'élevent du fond des enfers,
Et les infortunés coupables
Se hâtent de briſer leurs fers.
Déjà les tombeaux ſe découvrent ;
Les temples, les rochers s'entr'ouvrent ;
Les abîmes pouſſent des feux ,
Et du fond des demeures ſombres,

Les limbes, vomiſſant des ombres,
Préſentent des ſpectres hideux.



Je vois ſur ces fatales rives
Se rouler de vieux oſſemens,
Et j'entends mille voix plaintives
Pouſſer de longs gémiſſemens.
Par l'effet d'un pouvoir ſuprême,
La cendre s'anime elle même,
Et l'on voit enfin tous les morts,
Du fond d'une noire pouſſiere,
Reprendre leur forme première,
Et ſe revêtir de leurs corps.



A peine ils ſont rendus au monde,
Dans l'effroi dont ils ſont ſaiſis,
Qu'ils regrettent la nuit profonde
Des tombeaux dont ils ſont ſortis:
La mort leur paroît moins cruelle
Que la vie affreuſe & nouvelle
Dont Dieu commence à les punir.
Tant de troubles dans la nature
Leur offrent la triſte peinture
D'un épouventable avenir.



Cependant la voûte céleſte
S'ouvre du côté du Levant;

Je vois dans cet inſtant funeſte
La Majeſté du Dieu vivant.
Le Ciel brille de feux horribles,
Et par trois ſecouſſes terribles
La terre marque ſa frayeur:
Mais ſoudain le bruit du tonnerre,
La mer, & les vents & la terre,
Tout s'enfuit devant le Seigneur.



Le Dieu de l'Univers s'avance,
Il tient la foudre dans ſes mains,
La noire terreur le devance,
Et va ſaiſir tous les humains.
Il vient comme un Juge implacable.
Devant ſa face redoutable,
Tous les Anges ſont conſternés:
Sur ſon pouvoir, ſur la juſtice,
Il vient meſurer le ſuplice
Des mortels qu'il a condamnés.



Terrible au milieu de ſa gloire,
Aſſis ſur un Trône d'airain,
D'un ſeul trait il trace l'hiſtoire
Et les crimes du genre humain.
Dans ce grand jour de ſes vengeances,
Il veut publier les offenſes
Qui font éclatter ſa fureur;
Et l'aſpect d'un Juge ſévére,

Aussi juste qu'il fut bon Pere,
En redouble toute l'horreur.



Frappés de cette affreuse image,
L'on voit les humains malheureux
Pousser vers Dieu des cris de rage,
Pour les traits qu'il lance sur eux:
Forcés d'avouer sa justice,
Ils ajoutent même au supplice
Que leur prépare son couroux.
La terre s'ouvre, & les abîmes
Reçoivent les tristes victimes
De la fureur d'un Dieu jaloux.



Enfin la vengeance est remplie,
Et le Maître de l'Univers,
Pour ne plus écouter l'impie,
Scelle les portes des Enfers;
Il monte au Ciel; la troupe sainte
Que ne doit plus troubler la crainte,
Va jouir d'un sort glorieux:
La terre triste & désolée,
Par son propre poids accablée,
Retombe en un cahos affreux.



LA ROSE.

Ode Anacreontique.

TENDRE fruit des pleurs de l'Aurore,
Objet des baiſers de Zephir,
Reine de l'empire de Flore,
Hâte-toi de t'épanouïr.

Que dis-je, helas! crain de paroitre,
Differe un moment de t'ouvrir:
L'inſtant qui doit te faire naître
Eſt celui qui te doit flétrir.

Comme toi, belle & jeune encore,
Que ma Themire ait ton deſtin:
Je t'a cueillie en ton aurore
Que je la cueille en ſon matin.

Si tu te plains de ta durée
Voi fluir ſon rapide printems:
Tu meurs d'un ſouffle de Borée,
Themire cede aux coups du Tems.

Deſcend d'une tige épineuſe,
Vien finir ton deſtin ailleurs;

Tu dois être la plus heureuse
Comme la plus belle des fleurs.

Va, meurs sur le sein de Themire
Qu'il soit ton trône & ton tombeau;
Jaloux de ton sort, je n'aspire
Qu'au bonheur d'un trépas si beau.

L'Amour aura soin de t'instruire
Du côté que tu dois pancher:
Eclate à ses yeux sans leur nuire
Pare son sein sans le cacher.

Tu verras plus d'un jour peut-être
L'azile où tu vas pénétrer;
Un soupir t'y fera renaître,
Si Themire peut soupirer.

Qu'elle céde à son tour les armes
Au Dieu qui serre mes liens;
En voyant expirer tes charmes
Qu'elle aprene à jouïr des siens.

CONSEILS

D'un ami à une Demoiselle, par un Auteur anonyme.

J'AI des conseils à vous donner,
Ce n'est pas le moyen de plaire,

Iris, on ne divertit guere,
Quand on ne fait que raiſonner.

Auſſi j'aurois gardé ſagement le ſilence,
Ou vous n'auriez de moi que de vaines chanſons,
Si je n'avois connu qu'une heureuſe naiſſance
Avoit dans votre cœur prévenu mes leçons.

Souffrez donc que ces Vers aident à vous conduire
En cet âge charmant dont vous allez jouir;
Aſſez d'autres ſans moi voudront vous réjouir,
Mais peu ſe chargeront du ſoin de vous inſtruire.

Commencez aujourd'hui le cours
D'une longue ſuite d'années.
Eſperez, en croiſſant, d'heureuſes deſtinées,
Et qu'une belle humeur anime vos beaux jours.

Il ſied mal à vingt ans d'être triſte & rêveuſe,
Mais n'accordez à vos deſirs,
Si vous avez deſſein d'être long-tems heureuſe,
Que ce que la nature a d'innocens plaiſirs.

Vous n'avez pas beſoin, Iris, que je m'arrête
A vous montrer quelle eſt cette ſévere loi
Qui vous commande d'être honnête.
Le ſang dont vous ſortez le fera mieux que moi.

Cet ordre ſouverain n'admet point de diſpenſes,
Et l'honneur en eſt ſi jaloux,

Que

Que ſur les moindres apparences
Ce Juge rigoureux prononce contre vous.

Fuyez dans vos diſcours l'enflure & la baſſeſſe;
Qu'ainſi qu'en vos habits rien n'y ſoit affecté,
Qu'une noble ſimplicité
En faſſe l'ornement, la grace & la richeſſe.

Celles dont la témérité
De termes trop ſçavans parent leur éloquence,
Au lieu de montrer leur ſcience,
Ne montrent que leur vanité.

Evitez la plaiſanterie
Dont les traits médiſans percent juſques au cœur.
Et pour rejouir l'auditeur,
Ne faites point de raillerie
Qui puiſſe bleſſer ſon honneur.

Si vos paroles prononcées
Sont l'image de vos penſées,
Voici, ſans vous flater d'un traitement trop doux
Ce que des têtes bien ſenſées
Sur de pareils diſcours doivent juger de vous.

Qu'une ſévere contenance
Ne condamne jamais la modeſte licence
Des propos que vous entendrez.
Aux bons mots que l'on dit, joignez plutôt les vôtres,
Mais faites, quand vous en direz,

Que les gens que vous raillerez
Puiſſent rire comme les autres.

Qui ſouffre l'aſſiduité
De l'amant qu'a fait ſa beauté,
Envain auprès de lui veut paſſer pour cruelle;
Un homme qui ſe voit d'une femme écouté,
Semble devoir eſperer d'elle.

N'accoûtumez point votre cœur,
Séduit par la vertu de l'objet qui le tente,
A s'attendrir par la douceur,
Même d'une amitié qui peut être innocente.
L'honneur dans le commerce eſt fort mal aſſûré,
Ne vous y laiſſez point ſurprendre;
Un ami ſi ſage & ſi tendre
Eſt bien plus dangereux qu'un amant déclaré.

Je ne défends pas à la prude
De prendre un peu de ſoin de ce qu'elle a d'attraits,
Ce ſeroit une ingratitude
De négliger les dons que le Ciel nous a faits.

Mais ſi vous prétendez qu'on vous eſtime ſage,
Apprenez que le trop grand ſoin
De conſerver cet avantage,
Eſt un infaillible témoin
Qui prouve qu'on en fait quelque galant uſage.

Celui qui ſans diſcernement
Adreſſe à tous venans les louanges qu'il donne,
Fait

Fait grand tort à ſon jugement,
Et ne fait honneur à perſonne.

Mais auſſi d'un cœur inhumain
N'allez point inſulter aux foibleſſes des autres,
Et que les défauts du prochain
Vous donnent ſeulement du dégoût pour les vôtres.

Ne diſputez jamais avec trop de chaleur,
Mais jugeant de ſang froid & du pour & du contre,
Si vous vous trompez par malheur,
Loin de ſoutenir votre erreur,
Laiſſez-vous vaincre en ce rencontre,
Et par un beau retour, plein de ſincérité,
Revenez à la vérité,
Qui que ce ſoit qui vous la montre.

Il ne faut point chercher à voir
Les intérêts cachés d'une intrigue ſecrette.
Quand on eſt curieuſe, & qu'on veut tout ſçavoir,
On eſt ſûrement indiſcrette.

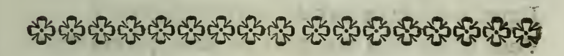
Si le ſecret vous eſt malgré vous revelé,
Cachez-le avec un tel ſilence,
Même à celui, dont l'imprudence
Vous en a fait la confidence,
Qu'il doute quelquefois s'il vous en a parlé.

Celle qui ſouffre en ſa préſence,
Qu'on vante en elle des appâs,
Ou des vertus qu'elle n'a pas,

N'eſt

N'eſt qu'une idole qu'on encenſe:
Une juſte louange a de quoi nous charmer;
Mais un eſprit bien fait doit prendre
Bien moins de plaiſir à l'entendre,
Que de peine à la mériter.

La mode eſt un tyran dont rien ne nous délivre,
A ſon bizarre goût il faut s'accommoder,
Mais ſous ſes folles loix étant forcé de vivre,
Le ſage n'eſt jamais le premier à la ſuivre,
Ni le dernier à la garder.

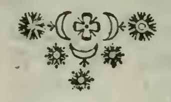


L'HOMME ET LE CHAT.

FABLE.

UN mamant oublia d'enfermer ſon fromage,
Un jeune chat étoit dans la maiſon;
Mais, quoique jeune encor, Raton
N'avoit beſoin d'aprentiſſage.
Pour ſavoir ſon métier: Qui dit Chat, dit Larron.
Ses pareils à deux fois ne ſe font point connoître,
Celui-ci donc grippa le diner de ſon Maître
Qui de retour, fut étonné
Quand il vit que ſans lui Raton avoit diné.
Il aperçoit l'animal hipocrite

Tâpi près du foyer dans un humble maintien.
Tu fais en vain la chatemite,
Lui cria le manant, & je te connois bien:
Ton pere étoit un franc vaurien
Friand, escroc, & pour tout dire en somme
Pendu pour ses beaux faits; tu marches sur ses pas,
Larrons de Pere en fils; mais tu me le paîras;
Et sans plus differer, il faut que je t'assomme.
Le crime est-il si grand? repart le Chat à l'Homme,
Vous êtes raisonnable, on le dit, je le croi;
Pourquoi donc vous en prendre à moi?
Devez-vous me punir de votre negligence?
Vous laissez sous mes yeux un mets qui m'a tenté,
Je ne vois pas en verité
De quoi fouetter un Chat en pareille occurence:
Trouverez-vous jamais Chat qui fasse abstinence?
Il disoit vrai; L'Homme fut imprudent.
De la Leçon faisons usage:
De peur de pareil accident,
Ne tentons point le Chat, & serrons le fromage.





PETIT RESERVOIR.

Suite de la Recette pour les Dames qui ont des Maris infidéles.

L'AMOUR opére des effets dissemblables, & toujours proportionnés aux dispositions des cœurs qu'il occupe: chez une ame commune qui se fût trouvée dans la situation de Madame de la Noix, il eût produit la jalousie, la mauvaise humenr, les reproches; mais chez cette digne femme, il ne fit naitre qu'une compassion tendre pour son époux. Son état lui parut digne de pitié; & elle n'épargna rien pour l'adoucir: elle l'abandonna à lui même les premiers jours, & crut que sa présence ne serviroit qu'à aigrir ses peines; mais elle trouva le moyen de l'engager lui même à chercher sa conversation, en lui parlant de l'objet duquel il étoit uniquement occupé. La Noix, quoi qu'il ne pût trouver de plaisir qu'à penser à Marianne, eut d'abord quelque confu-

ſion de la conduite de ſon épouſe ; mais elle revint tant de fois à la charge, & cela d'une maniere ſi naturelle, qu'il ſe perſuada s'être trompé, lorſqu'il avoit cru qu'elle avoit cru qu'elle avoit oublié ſon amant pour s'attacher à lui. Telle eſt l'injuſtice des hommes à notre égard, ils ne peuvent nous croire capables d'un effort vertueux; & pour dépriſer nos actions les plus eſtimables, ils y cherchent des motifs interreſſés : ils auroient trop à rougir s'ils penſoient autrement, & ſont charmés de juſtifier leurs foibleſſes par les nôtres. Telle étoit préciſément la ſituation de la Noix ; il parvint à ſe déguiſer les motifs qui faiſoient agir ſon épouſe, & n'eut plus que de l'empreſſement à ſe trouver avec elle pour s'entretenir de ſa maîtreſſe. Une jolie femme eſt une confidente dangereuſe; & puis, la vertu a ſes droits; elle arrache l'eſtime de ceux même qui s'obſtinent à lui refuſer de l'amour. La Noix ſe trouva bientôt partagé entre deux objets qui l'attachoient preſque également; ce n'eſt pas qu'il eut ceſſé d'aimer Marianne, mais il commençoit à gémir ſincérement de la tyrannie d'une paſſion, qui le mettoit dans la cruelle alternative d'être malheureux ou criminel; il ne demêloit pas encore la nature de ſes ſentimens pour ſon épouſe; la jalouſie l'éclaira. Par une bizarrerie, que ceux qui ne connoiſſent pas les caprices du cœur auront peine à comprendre, il devint jaloux. L'Amant de ſon épouſe étoit révenu à Auxere; dans ces petites villes, tout le monde ſe connoit, & il ſe préſente à tous momens
des

des occasions de se trouver ensemble La Noix qui avoit souhaité plusieurs fois le retour de cet homme, qu'il croyoit seul capable d'arrêter les progrès qu'il craignoit de faire dans le cœur de son épouse, se trouva embarrassé lorsqu'il se trouva avec lui, & qu'il se vit dans la nécessité de répondre aux avances d'amitié qu'il lui faisoit. Son épouse le tira de peine & refusa absolument de recevoir chez elle un homme qu'elle avoit aimé, & qu'elle aimoit peutêtre encore un peu.

NOUS avons vû le jeune la Noix gémissant de l'amour qui l'empêchoit de se donner tout entier à son épouse ; il n'y avoit plus qu'un pas à faire pour sa guérison : la mort de son Pere, la récula de beaucoup. Le bon homme mourut presque subitement ; mais il avoit pris les meilleures précautions pour s'assurer de Marianne : quoiqu'elle se fût mise volontairement dans une Maison Religieuse, elle n'étoit pas libre d'en sortir ; le vieux Pere avoit fait valoir l'ordre du Roi. Marianne ignoroit cette circonstance, & ne l'apprit qu'au moment où se croyant maîtresse de sa destinée, elle voulut retourner chez sa Mere : elle trouva moyen de faire savoir à son Amant cette nouvelle circonstance de ses malheurs, & il n'en fallut pas d'avantage pour réveiller sa passion. Il oublia dans le moment tout ce qu'il devoit à son épouse, & s'étant rendu à Paris, il travailla si efficacement, qu'il obtint la liberté de sa Maîtresse. Il la mena à Auxere, & se flattant de pouvoir en imposer à son épouse, qu'il

reſpectoit trop pour ne la pas craindre, il lui propoſa d'aller paſſer ſix mois à ſa maiſon de Campagne. Madame de la Noix trop interreſſée à ſuivre les traces de ſon époux, n'ignoroit pas le motif de la priere qu'il lui faiſoit; mais elle crut qu'il falloit céder au torrent, & qu'elle ne fairoit qu'aigrir le mal, ſi elle vouloit employer pour le guérir des remédes violents: elle ſe laiſſa donc conduire à la Campagne, où ſon époux, content de la poſſeſſion de ſa Maîtreſſe qu'il ſe procuroit la liberté de voir fort ſouvent, reprit ſa gaieté ordinaire, & vivoit avec ſa femme comme avec une amie, pour laquelle on a les plus grands égards. Son Hiſtoire devint bientôt le ſecret de la Comédie; chacun ſe la contoit à l'oreille, & l'on gémiſſoit de l'aveuglement de Madame de la Noix, qui ſeule ignoroit, diſoit-on, la mauvaiſe conduite de ſon époux. Quelques perſonnes, de celles qui ne cherchent que l'occaſion de ſe rendre néceſſaires, prirent la peine de la mettre au fait, & furent fort ſurpriſes du ſang froid qu'elle témoigna à cette nouvelle: elle traita d'abord les donneurs d'avis de calomniateurs, & finit en les priant de ne point ſe donner la peine d'examiner la conduite d'un époux, dont elle n'avoit aucun ſujet de ſe plaindre; & qu'elle trouvoit fort extraordinaire qu'on ſe mêlât d'une choſe qui la regardoit uniquement. Le bruit que faiſoit cette avanture étant parvenu aux oreilles de la Mere de Madame de la Noix, elle vint faire à ſon Gendre les reproches les plus piquants; mais ſa fille, ſans manquer au

respect qu'elle lui devoit, prit le parti de son époux, & assura sa Mere, que ces rapports venoient de personnes interressées à troubler leur ménage. La Noix fut confondu à la vuë de la vertu de son épouse, & sentit augmenter la vénération qu'elle lui avoit inspirée: il rougit de sa foiblesse, & se détermina, pour la première fois, à la vaincre. Il fut trois jours sans aller à Auxere; mais la violence qu'il se faisoit étoit trop grande, pour ne pas déranger sa santé: il fut pris d'une fiévre violente, pendant laquelle son épouse ne l'abandonna point un instant. Dans cet état, il étoit aisé de connoître à quel point il étoit agité; tantôt il appelloit Marianne, & lui demandoit pardon d'avoir conçu le dessein de lui être infidelle; tantôt il prioit son épouse de lui aider à vaincre une passion si injurieuse pour elle, & si contraire à son repos. La fiévre augmentant, fut suivie d'un transport qui fit craindre pour sa vie, & il dût son rétablissement à la prudence de son épouse, qui dans ses momens de délire lui parloit sans cesse de celle qui le causoit, & lui faisoit esperer de la revoir bientôt.

CEPENDANT Marianne éprouvoit les plus vives allarmes. Elle ignoroit la maladie de son Amant, & se croyant abandonnée, elle n'écouta que son desespoir. Elle avoit fait connoissance à Auxere avec un jeune homme qui avoit pour elle une amitié sincère; (& c'est de la bouche de ce jeune homme que je tiens cette avanture.) Il eut pitié de son état, & consentit à la conduire au lieu

 où

où demeurois la Noix. Cette fille étoit dans le plus grand désordre; ses yeux étoient baignés de larmes, & n'osant entrer dans une auberge en cet état, elle se cacha dans une piéce de bled, en attendant que son confident eut remis une Lettre à son Amant. Il se fit conduire chez lui, & ayant demandé à lui parler, on fut avertir son épouse: dans l'intervalle qu'elle mit à venir, il apprit que le maître du logis étoit à l'extremité, & se trouvant fort embarrassé de sa contenance, il inventa une fable dont Madame de la Noix parut satisfaite. Il sortit & fut apprendre cette nouvelle à l'infortunée Marianne, qui ayant poussé un grand cri, tomba sans connoissance. Le jeune homme, après avoir fait d'inutiles efforts pour la faire revenir, prit un parti fort extraordinaire, & qui étoit pourtant le seul convenable en cette occasion; il connoissoit Madame de la Noix sur le portrait avantageux que Marianne lui en avoit fait; il ne balança pas à retourner chez elle, & après lui avoir demandé pardon de s'être mêlé d'une telle affaire, il lui avoua l'embarras dans lequel il se trouvoit. Madame de la Noix le remercia d'avoir évité un éclat, & s'étant transportée au lieu où étoit Marianne, elle la fit porter chez elle. On la mit au lit avant qu'elle put reprendre ses esprits; jugez de sa surprise lorsqu'elle se vit entre les mains de sa rivale, mais d'une rivale qui la mit tout d'un coup à son aise. Rassurez vous Mademoiselle, lui dit Madame de la Noix, vous êtes avec une amie qui partage vos peines, & qui est bien éloignée

de

de chercher à les aggraver: je connois le mérite de mon époux, & je ſais ce qu'il doit vous en couter pour l'arracher de votre cœur; mais que ne peut pas la vertu ſur une ame faite comme la vôtre, & que n'en dois-je point eſperer pour l'avenir? en attendant, regardez vous ici comme chez vous, & comptez ſur tout ce qui dépendra de moi, pour adoucir votre ſituation.

MARIANNE avoit le cœur bon; l'amour l'avoit ſéduite dans un âge où il eſt difficile de réſiſter à ſes charmes; le libertinage n'avoit point de part à ſa mauvaiſe conduite, & ſon ame naturellement vertueuſe, n'attendoit, pour ainſi dire, que cette occaſion pour ſuivre ſon penchant naturel: elle tendit les mains à Madame de la Noix, & ſans pouvoir exprimer parfaitement ce qui ſe paſſoit en elle, elle l'aſſura que déſormais elle s'attacheroit à reparer tout le chagrin qu'elle lui avoit cauſé. Elle fut bientôt remiſe de ſa foibleſſe; Madame de la Noix paſſoit auprès d'elle tous les momens qu'elle pouvoit dérober à ſon époux, & l'affermiſſoit dans ſa réſolution de rentrer dans la voye du devoir. Deux jours après Mr. de la Noix ſe trouva ſans fiévre: il fut touché des ſoins de ſon épouſe, & ſe fortifia dans le deſſein de lui rendre enfin ce qu'elle méritoit.

CE n'eſt pas qu'il ne reſſentit ſouvent des retours pour Marianne, mais ils n'étoient preſque plus cauſés que par la crainte de la livrer au deſeſpoir en l'abandonnant: il s'en expliqua avec ſon épouſe lorſqu'il fut convaleſcent, & la conjura d'agréer qu'il fit un

ſort gracieux à cette pauvre fille: il la pria même de ſe charger entierement de cette affaire, parce qu'il n'auroit pas le courage de lui annoncer ſon changement. Madame de la Noix crut alors pouvoir lui apprendre ce qui s'étoit paſſé, & elle ne craignit point de faire appeller Marianne. Le jeune homme qui me raconta cette Hiſtoire quatre mois après ſa concluſion, ne pouvoit retenir ſes larmes, en ſe ſouvenant de cette ſcène. Marianne ne montra aucune foibleſſe: elle demanda pour derniere preuve d'amour à ſon Amant, une aſſurance de ne la voir jamais; elle le conjura de tranſporter à ſa digne épouſe toute la tendreſſe qu'il avoit eu pour elle juſqu'alors. Lorſqu'il fallut ſe ſéparer, elle embraſſa ſa rivale avec une effuſion de cœur qui attendrit Madame de la Noix, à qui elle fit promettre de la voir quelquefois dans la retraite où elle alloit s'enſevelir pour jamais. Mr. de la Noix fit paroitre moins de courage, & voulut excuſer aux yeux de ſon épouſe des tranſports qui le maîtriſoient malgré lui; elle l'aſſura qu'elle n'en étoit point offenſée, & qu'elle auroit mauvaiſe opinion de ſon cœur, s'il ſe ſéparoit ſans douleur d'une perſonne qu'il avoit tant aimée. Son premier ſoin après le départ de Marianne, fut de lui aſſurer, par un bon contrat, une ſomme qui la put faire vivre à ſon aiſe le reſte de ſes jours.

MARIANNE étoit entrée dans un Couvent à deſſein de ſe faire Religieuſe. Le jeune homme dont j'ai parlé, regrettoit avec moi le ſort de cette aimable fille: je lui dévoilai

voilai ſon cœur, & lui fis connoître qu'il en étoit amoureux; il n'en voulut pas convenir, mais j'ai appris depuis qu'il l'avoit épouſée & qu'il vivoit avec elle à Paris, dans une union qui ne peut être comparée qu'à celle où vivent depuis quelques années Mr. & Madame de la Noix.



O D E,

Tirée du Pſeaume XLV.

ARMEZ-VOUS contre ma foibleſſe,
Fiers ennemis de mon repos;
Epuiſez contre moi l'adreſſe
De vos plus dangereux complots;
Que l'affreux démon de l'envie
Verſe ſur les jours de ma vie
Son ingénieuſe noirceur:
Bien-tôt mon triomphe & ma gloire
Eterniſeront la mémoire
De votre impuiſſante fureur.



En vain la terre dévorée
Du feu de ſes ſouffres brulans,
Au ſein de l'abîme égarée,
S'écoule ſous mes pas tremblans;
En vain l'Océan implacable

Franchit dans ſa courſe indomptable
Le ſommet des monts ébranlés ;
Le jour fuit, le Ciel étincèle,
L'Univers éperdu chancèle
Sur ſes fondemens écroulés.



Vains efforts, ſtériles orages,
Contre moi que prétendez-vous ?
Redoublez donc toutes vos rages,
Noirs démons, confondez vos coups ;
Voyons ſi votre haleine impure
Sçaura d'un cœur, que Dieu raſſûre,
Forcer l'impénétrable acier.
Tonnez ; au fort de la tempête,
Mon Dieu ſuſpendra ſur ma tête
La foudre prête d'éclater.

C'eſt lui, dont la main ſalutaire
Trace ſur un ſable argenté
La courſe féconde & légere
Des eaux qui baignent la Cité ;
Aux ruiſſeaux il donne leur pente,
Aux Cieux leur majeſté frappante,
Aux champs les fleurs & la moiſſon ;
Au foible il donne la conſtance,
Aux fils de Juda ſa préſence,
Aux Rois la terreur de ſon nom.



Il parle; à ſa voix la vengeance
Ouvre les portes de la mort;
L'Univers attend en ſilence
Le fatal arrêt de ſon ſort,
Déja plus d'un peuple rebelle
Voit mêler ſon ſang infidelle
Au ſang de ſes Rois expirans,
Et les Idoles renverſées
Roulent, ſur la poudre entaſſées,
Aux pieds de leurs Prêtres tremblans.



Fuyez, profanateurs ſuperbes,
Qui de nos Autels démolis
Bien-tôt eſperiez ſous les herbes
Enfouir les ſanglans débris;
Fuyez..., quoi! rien ne les arrête;
Ils marchent; déja ſur ma tête
Siffle le démon des combats;
Déja le meurtre & l'incendie
Servent dans nos champs la furie
De leurs impitoyables bras.



Mais de combien de ſang rougiſſent,
Jourdain, tes rivages troublés?
De quels cris affreux retentiſſent
Sion, tes échos déſolés?
Dieu frappe, les Cieux s'obſcurciſſent,
Les guerriers acharnés gémiſſent,

Sous

Sous leurs propres chars écrasés;
Leurs traits sont brisés par la foudre,
Et leurs soldats réduits en poudre
Sous leurs boucliers embrasés.



Superbe, dont la bouche impie
Ne s'ouvre qu'à l'iniquité,
Et dont la main ne sacrifie
Qu'aux Dieux de l'infidélité,
Lorsqu'enfin la voix du tonnerre
T'annonce le Dieu de la terre,
Crois-en ton cœur épouvanté;
L'éclair, qui brille sur ta tête,
Publie assez dans la tempête
Sa foudroyante Majesté.



Ainsi qu'échappé de sa source,
Un frais & débile ruisseau
Cherche, pour dérober sa course,
L'ombre du saule & du roseau;
Ainsi, Seigneur, en ta présence
Je viens de ma foible innocence
Ensévelir l'obscurité,
Et dans ma pénible carriere,
Contre leur fraude meurtriere
Je n'invoque que ta bonté.

EPITRE

A M. l'Abbé de ...

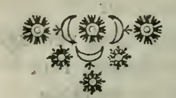
LOIN de ces montagnes,
Ami d'Apollon,
Tu fais tes campagnes
Au ſacré Vallon.
Ce Dieu t'y couronne
Des mêmes Lauriers
Qu'à ſes fiers Guerriers
Diſpenſe Bellone :
Quels plus doux attraits!
Le ſanglant Cyprès
Qui ſuit la Victoire
Epargne à ta gloire
De cruels regrets.
Philoſophe arbitre
Des illuſtres foux,
D'un faſtueux titre
Tu n'es point jaloux.
Aux droits d'un Monarque
Immolant le cours
De ce peu de jours
Que le ſort nous marque,
Non, tu n'iras pas
D'un noble trépas
Défier la Parque.

Paiſible Heros,
Dans ton doux azile
Feuillete en repos
Horace & Virgile :
Jouï ſans danger
D'un loiſir ſolide
Que mon cœur avide
Cherche à partager.
Bientôt les haleines
Des froids Aquilons
Suſpendront nos peines ;
Loin de ce Vallon
Déja la nature
Vieillie en ces lieux
Dérobe à nos yeux
Sa jeune parure ;
Loin de nos frimats
L'aimable Zephire
Pour Flore ſoupire
Dans d'autres climats ;
Déja de Pomone
Ses ſoins épuiſant
Offrent de l'Automne
Les derniers préſens.
La tardive Aurore
Craint avec raiſon
De paroitre encore
Sur notre Horiſon :
Les pleurs inutiles
Qu'elle va verſer
Bientôt vont glacer

Nos

Nos voutes mobiles.
L'humide Orion
Nous dérobe & noye
Un tiede rayon
Que Phebus envoye.
Mars du tendre Amour
L'inquiete Mere
Attend à Cythere
Ton heureux retour:
Rival de Bellone
Le plaiſir flatteur
Déja t'y couronne
D'un myrthe enchanteur.
Sa voix ſéduiſante
Rappelle à Paris
La trouppe brillante
De tes favoris.
Tendre Amour ramene
Dans mes bras heureux
L'Aimable Climene
Fidelle à ſa chaine
Senſible à mes feux.
Ou deux fois volage
Qu'un égal partage
Chaſſe en ma faveur
Le conſolateur
D'un trop long veuvage.
Sous tes douces loix
Trouppe redoutable
Loin du Sexe aimable

Suſpend tes exploits.
Rendez-nous les armes,
Rivaux trop heureux,
Qu'un ſoin généreux
Eclipſe vos charmes!
Fuyez promptement
Et de l'Hirondelle
Prenez pour modele
Le départ prudent,
Quand Mars implacable
Fera ſur le Rhin
Bruire de l'airain
Le ſon formidable
Paroiſſez ſoudain.
Par plus d'un chemin
On ſuit la Victoire,
De retour Zephir
Vous mene à la gloire
Et nous au plaiſir.
Empruntez ſes ailes
Dans les tems des fleurs,
Heureux ſucceſſeurs,
Venez de nos Belles
Eſſuyer les pleurs.



PETIT RESERVOIR.

LETTRE

A

S. A. S. MONSEIGNEUR

LE

PRINCE EUGENE DE SAVOYE,

SUR

L'Antiquité, l'Etendue, & le Gouvernement de l'Empire de la Chine.

AVERTISSEMENT.

UN *Capitaine de Vaisseaux, Flamand de nation, qui a été trois fois à la Chine, ayant fait connoissance avec une personne, qui y a-*

voit fixé ſon ſéjour depuis pluſieurs années, en a tiré des Memoires qui font la matiere de cette Lettre, écrite en 1728.

MONSEIGNEUR.

J'Ai déjà eu l'honneur de vous préſenter un petit Mémoire de ce que j'avois apris de particulier touchant l'Empire de la Chine, dans les differens Voyages que j'y ai faits; & Votre Alteſſe Sereniſſime ayant eu la bonté de me témoigner qu'il lui avoit fait plaiſir, tout informe qu'il étoit; aujourd'hui qu'il eſt dans un meilleur ordre, j'eſpere qu'Elle ne le verra pas avec moins de ſatisfaction. J'ai été obligé, pour donner de la liaiſon à mon Diſcours, d'y joindre certaines choſes déjà connuës; & peut-être que V. A. S. ne ſera pas fâchée de s'en renouveller les idées.

QUAND on conſidère la multitude innombrable des Habitans de la Chine, ſes Richeſſes immenſes & ſon abondante fertilité pour tout ce qui regarde la néceſſité, la commodité & les délices de la vie, & ſur tout la ſageſſe de ſon Gouvernement; je crois que c'eſt à bon titre qu'on lui donne un des premiers rangs entre les Empires & Royaumes de l'Univers.

L'HISTOIRE populaire de cette vaſte Monarchie eſt hors de toute vraiſemblance, pour ne

ne pas dire manifeftement fauffe, puifqu'elle compte plus de quarante mille ans depuis fa fondation. Il eft bien vrai qu'il n'y a point de Peuple plus ancien, ni peut-être fi ancien dans le monde: car le tems le plus reculé, marqué dans la Vulgate, fuffit à peine pour fixer la Chronologie des Chinois: & ce que leurs Savans en difent, eft foutenu par des circonftances fi apparentes, & confirmé par une Tradition fi généralement reçue parmi eux, qu'on y pafferoit pour ridicule & pour un incrédule obftiné, fi l'on vouloit feulement le revoquer en doute. Cependant malgré la prétendue certitude de ces Savans, ils ne s'accordent pas tout-à-fait fur l'antiquité de leur Nation: les uns lui donnant quatre mille quatre-vingt huit ans, les autres quatre mille fix cents quatre-vingt; & plufieurs, par des raifons affez probables, la font remonter encore fix cents ans plus haut.

QUOIQUE ces différences paroiffent fenfibles, l'on ne doit point s'en étonner, ni s'y arrêter beaucoup; lorfqu'on fait attention au peu de conformité qui fe trouve auffi entre nos Auteurs Européens, qui ont traité de la Chronologie. V. A. S. n'ignore point qu'il y a plus de foixante & quinze opinions touchant le calcul des années depuis la création du Monde, jufqu'à la venue de JESUS-CHRIST, & que toutes ces opinions renferment une différence de plus de trois mille ans; puifque la première, qui eft du Rabbi *Nahaffon*, en compte 3740. & la der-

niere, d'Alfonse le Sage Roi de Castille, 6984.

(*) POUR donner une vraie Epoque, ou du moins vraisemblable, à l'établissement de l'Empire de la Chine, un homme de probité & d'érudition, qui y a fait un séjour de plus de quarante ans, s'est étudié à débrouiller ce cahos autant qu'il lui a été possible, & m'a assûré d'en avoir fait une Dissertation en Latin (que je n'entends pas, autrement il me l'auroit communiquée) dans laquelle il prouve, m'a-t-il dit, la veritable origine de cet Empire, son Gouvernement &c. Mais il m'a donné les petits Mémoires sur lesquels il a travaillé, & dont je vais tâcher de déduire le contenu, en commençant par la Généalogie du Roi JECTAN. Elle est tirée exactement des Annales Chinoises & conforme à l'Ecriture Sainte jusqu'à HEBER Pere de ce JECTAN.

C'EST donc par une étude recherchée des Historiens Chinois & de leurs anciennes Chroniques qu'on a pu apprendre que le Roi JECTAN, appellé dans leur langue YAO, *ou* YAO-TANG, a été le Fondateur de ce grand Empire. Ils disent que ce Prince partit l'an 171. après le Déluge, du Camp de *Sennaar*, où avoit été la Tour de Babel, & qu'il habita pendant cinquante ans depuis *Cang-kiu* jusqu'au mont *Hoa*: Lieux qui paroissent répondre au *Messa*, & à la montagne orientale SÉPHAR; & qui, suivant l'Ecriture Sainte, furent la première habitation de ce second Fils

(*) Antiquité de la Chine.

Fils d'HEBER. Enfin, il quitta ce poste & arriva à la Chine onze ans après avec sa nombreuse Colonie, ayant pris sa route par la Province septentrionale de *Changsi*, où il trouva, aussi bien que dans un Pays plat tirant plus sur le Midi, une vaste étendue d'eau, que leur Histoire nomme *Hong-choui*, c'est-à-dire, Eaux du Déluge, & que ce Prince fit écouler dans la Mer par plusieurs Canaux, auxquels on travailla pendant l'espace de treize ans (*).

SUR les montagnes qui environnoient ce Pays, on ne voyoit que des serpens & des bêtes feroces, qui dévorèrent plusieurs de ces nouveaux hôtes. Tout autre que JECTAN se seroit rebuté à la vuë de ces affreux objets; mais plein d'un courage heroïque il ranima les plus timides, & mettant lui même la main à l'œuvre, pendant que d'un autre côté l'on évacuoit les eaux, il mit le feu par toutes ces montagnes, pour en exterminer ces animaux sauvages; il fit défricher les Terres, & les ensemencer; & à force de travail, on vit paroitre au bout de quelques années, des maisons & des Villes dans toute cette longue étendue de Pays.

POUR ne pas être accablé du fardeau immense des affaires de ce naissant Empire, il s'associa, pour le gouverner, un personnage d'un rare merite nommé *Yu* & ensuite *Chun*. Aidé

(*) *Mengt tsé* Historien Chinois, dit au C. III. de ses Anecdotes, que la Chine n'étoit alors qu'un Désert habité par des serpens & autres bêtes cruelles.

A dé de ce grand-homme, il mit tout en bon ordre, créa des Charges, fixa sa Cour, choisit ses Officiers, & partagea ce vaste Domaine en neuf Districts où il établit autant de Gouverneurs, se réservant un tribut annuel proportionné à la bonté de chaque territoire. Enfin toutes choses furent si bien ordonnées, que ses Réglemens & ses Loix, qui subsistent encore, ont fait jusqu'aujourd'hui le bonheur & la tranquilité de ces peuples, & l'admiration des Etrangers.

Le Regne d'Yao-Jectan, depuis son départ de *Sennaar* jusqu'à sa mort, a duré cent & un ans, 61. hors de la Chine, & quarante depuis son arrivée dans le Royaume. Chun regna après lui cinquante & un ans, ce qui fait 92. pour le regne alternatif de ces deux Princes. Yao fut si content des belles qualités de Chun, que de son premier Ministre, il en fit son Gendre & son Collegue, en l'élevant lui même au trône de son vivant, & le préferant à tous ses fils; parce qu'il ne reconnut en aucun d'eux assez de vertu, ni assez de capacité pour pouvoir continuer & faire subsister ses admirables établissemens. L'évenement confirma ce juste choix, & Chun gouverna avec tant de bonté, de fermeté & de sagesse, qu'il passe encore dans la nation pour le plus grand Empereur & le plus parfait qu'il y ait eu après Yao. Une des choses qui lui attira le plus d'estime, c'est que suivant l'exemple de son Prédécesseur, il eut plus d'égard à la felicité de ses Sujets, qu'à la proximité de son sang. Il préfera donc à son Fils ainé Chang-

Kiun,

KIUN, pour lui ſuccéder à la Couronne, le grand YU, non moins célebre par ſes vertus éminentes, que pour avoir préſidé à l'évacuation des Eaux, & en avoir achevé le grand & penible ouvrage. C'eſt lui qui fut le Chef de la Première Famille Royale nommée HIA. Il auroit bien voulu imiter ſes deux illuſtres Prédeceſſeurs, en remettant au plus digne les rênes de l'Empire; mais le ſentiment des Grands & du Peuple prévalut, en le rendant héréditaire; par la crainte qu'ils eurent qu'une élection qui auroit toujours été arbitraire, ne vint enfin à cauſer des murmures & des troubles capables d'ébranler, ou de bouleverſer même, ce qui étoit ſi bien affermi.

L'ON ne peut pas dire au juſte le nombre des Princes que cette Première Famille, ou Dynaſtie comme mon Auteur l'appelle, a mis conſécutivement ſur le trône; l'ordre de la ſucceſſion en ayant été pluſieurs fois interrompu par quelques Rebelles. Mais il eſt bien certain qu'elle n'a ſubſiſté que 259. ans, au lieu de 439. que le comput vulgaire lui attribue, par une addition qui paroit faite à deſſein d'une triple révolution de ſon cycle ſexagenaire, c'eſt-à-dire de 180. ans. Les preuves qu'en donnent de ſavans Auteurs Chinois ſont très-plauſibles, par rapport à de certains Evénemens, dont les circonſtances ſont parfaitement conformes avec celles que nous liſons dans la Vulgate. Cette erreur de calcul a tellement dérangé la Chronologie Chinoiſe, que les Miſſionnaires Européens n'ont pû juſqu'ici reconnoitre la veritable origine de l'Empire; de crainte qu'en

avouant le Roi YAO pour ſon fondateur, comme il l'eſt en effet, ils ne fuſſent obligés de le faire noyer dans les eaux du Délupe, dix ans avant ſon élection, ou ſon départ pour la Chine. C'eſt pourquoi ils ont dû abandonner la Vulgate, & avoir récours aux Septante, pour trouver, à la faveur de leur comput allongé, quelque Prince plus ancien, qu'ils ont fait le prétendu Fondateur de cette Nation: & cela faute d'un examen ſuffiſant, s'étant contentés de chercher ce Prince entre ceux, dont les Annales Chinoiſes parlent confuſément dépuis le premier Homme.

LA ſeconde Dynaſtie qui a ſuivi immédiatement celle des HIA, s'eſt nommée CHANG & a duré 644. ans ſous vingt-huit Princes conſecutifs. L'Empereur TCHING-TANG, ſurnommé l'*Homme parfait*, en fut le Chef; & parvint à l'Empire la même année que le Patriarche Jacob entra en Egypte, qui étoit la ſeconde de la famine univerſelle de ſept ans. L'Hiſtoire Chinoiſe en fait mention, de même que l'Ecriture Sainte, & la place auſſi dans le même tems, ſavoir 582. ans après le Déluge.

LA Troiſieme Dynaſtie, appellée TCHEOU, pendant 876. ans qu'elle a duré, a eu trente ſept Rois, dont VOU-VANG fut le premier, ayant défait le cruel & débordé TCHEOU, dernier Prince de la Dynaſtie précédente. Depuis ce tems-là juſqu'à la naiſſance de JESUS-CHRIST il s'eſt écoulé 246. ans, le ſixième du regne de l'Empereur HAN-GEAI-TI. Et enfin depuis cette ſainte & heureuſe Epoque

que nous en comptons 1728. D'où il résulte que l'Empire de la Chine ayant commencé 230 après le Déluge, le 1886e. du Monde selon la Vulgate, a jusques à présent trois mille huit cents quarante cinq années d'antiquité, comme on le voit par cette supputation.

Lé regne des deux premiers Rois	ans.
YAO & CHUN a été de	92.
La Première Dynastie a duré	259.
La Seconde	644.
La Troisieme	876.
Depuis lors à J. C. il s'est passé . .	246.
Et depuis JESUS-CHRIST	1728.
	3845.

PENDANT cette longue suite d'années, on a toujours vû la méme forme de Gouvernement dans la Chine, & rien ne s'y est changé que les habillemens; quoique les Tartares occidentaux & orientaux y ayent fait deux invasions: la premiere l'an 1280. qui a duré jusqu'en 1373: la seconde en l'an 1643, &qui continue encore.

IL me semble, Monseigneur, d'avoir assez bien debattu l'erreur populaire touchant l'antiquité de la Chine ; je vais maintenant fixer sa situation & son étendue.

(*) LES Géographes parlent diversement de l'une & de l'autre: mais sans m'arrêter à rapporter leurs differens sentimens, ce qui seroit fort inutile, je puis assûrer, après les obser-

(*) Situation de la Chine & son Etendue.

obſervations exactes, faites en dernier lieu, qu'elle eſt ſituée depuis le 22. degré de latitude ſeptentrionale, juſqu'au 41. & depuis le 125. degré de longitude juſqu'au 150: c'eſt-à-dire qu'elle a 380. lieuës marines ou d'une heure de chemin, du Midi au Septentrion, & 500. lieuës de l'Orient à l'Occident en comptant 20. lieuës pour un dégré. Joignons-y la Tartarie Orientale qui fait auſſi partie de l'Empire Tartare-Chinois, depuis l'extremité de la fameuſe muraille juſqu'au 49. degré de latitude; ce ſont encore neuf à dix degrés: de ſorte que tout ce terrain repréſente à peu près un Quarré long de deux mille cent ſoixante lieuës de circuit. Encore n'y ai-je pas compris les Iſles de *Formoſe*, *Hainam*, *Tſangquoe*, *Theoucham* & quelques autres moins conſiderables, qui toutes enſemble feroient un fort grand Royaume: non plus que la grande Province de *Leaotong*, qui eſt au delà de la longue muraille, & non en deça, comme les Géographes l'ont ci-devant placée. Pour ce qui eſt de *Tunquin*, de *Siam*, & de la preſque-Iſle de *Corée*, quoique ces Etats ſoient tributaires de l'Empereur, ils ont cependant chacun leur Gouvernement particulier, & ſont très differens de la Chine; ſoit qu'on regarde la fertilité des Terres, la beauté & la grandeur des Villes; ſoit qu'on faſſe attention à l'eſprit, à la Religion & aux mœurs des Habitans; auſſi ſont-ils fort mepriſés par les Chinois, qui les traitent de Barbares, & ne veulent point s'allier avec eux, non plus qu'avec les autres Indiens;

diens; de peur que ce mélange ne les fasse dégénérer de leur ancienne noblesse.

(*) CE vaste Empire de la Chine est divisé en quinze Provinces, qu'on pourroit appeller autant de Royaumes. Les six premières vers le Septentrion, que les Tartares connoissent sous le nom de CATAY, sont *Pekeli*, *Changsi*, *Chengsi*, *Xantung*, *Honan*, & *Sout-Chouen*. MANGY étoit autrefois le nom de la Partie Meridionale de la Chine. Elle est divisée aujourd'hui en neuf Provinces, savoir, *Houquam*, *Nanking*, *Chekiam*, *Kiamsi*, *Fokien*, *Quangtong*, *Quamsi*, *Yunnan*, & *Koueitcheou*.

CES quinze Provinces contiennent cent cinquante cinq Villes principales; treize cents douze Cités ou Villes du second ordre, & deux mille trois cents cinquante sept Bourgs militaires, ou Places d'armes. Il n'y a pas beaucoup de difference entre les Villes & les Cités, eu égard à leur grandeur; puisqu'il se trouve des Cités aussi grandes que des Villes, & même plus. C'est la jurisdiction des Gouverneurs qui les distingue. Ceux des Villes sont subordonnés aux Vicerois des Provinces, & les Cités leur sont soumises. Les Bourgs ne different des Villes & des Cités, que parce qu'ils ne sont point fermés de murailles, & qu'ils ont une garnison qui demeure avec les Bourgeois. Les Villes en langue Chinoise se nomment *Foù*, les Cités *Tcheou*, & les Bourgs *Hien*. Il y en a d'une aussi grande étendue que des Cités.

Il

(*) Division.

(*) IL n'eſt pas croyable combien tout ce Pays eſt peuplé. Quand on eſt ſur les grands chemins, on diroit que ce ſont des armées ambulantes. C'eſt comme ſi l'on voyoit continuellement de nos Foires ou de nos Proceſſions. Les Portugais en étoient ſi étonnés, lorſqu'ils entrerent la première fois dans la Chine (†), qu'ils demandoient ſi les Femmes y faiſoient des douzaines d'enfans à la fois. On compte plus de dix millions cent vingt-huit mille ſept cents quatre-vingt dix Familles: & ſans comprendre les Princes du ſang, les Miniſtres de l'Empire, les Seigneurs, les Officiers tant de police que militaires, les Bonzes ou Sacrificateurs, les Eunuques, les femmes & les enfans. Le nombre des Hommes du commun peuple, au-deſſus de l'âge de vingt ans, ſe monte à cinquante huit millions, neuf cent ſeize mille & huit cent; outre une prodigieuſe quantité de gens qui vivent dans les Vaiſſeaux & les Barques, de façon que l'Eau y paroit auſſi peuplée que la Terre. L'on ne doit donc pas tant ſe recrier, quand on aſſure qu'il y a plus de deux cents millions d'ames à la Chine: ce qui eſt fort aiſé à ſupputer par la taille & la capitation; outre que chaque Pere de famille eſt obligé ſuivant les Loix, de mettre un Ecriteau ſur la porte de ſa maiſon, qui dénote le nombre & la qualité de ceux qui demeurent chez lui. Il y a même des *Tiſangs*, ou Dizainiers commis pour tenir chacun le role de dix familles.

CE

(*) Nombre des Habitans. (†) En 1517.

CE qui contribue beaucoup à cette multitude d'Habitans, c'eſt que tout le monde veut ſe marier à la réſerve de quelques Bonzes, & de ceux que la miſere réduit à garder le célibat malgré eux. D'ailleurs, comme la guerre ni la peſte ne déſolent point ces contrées, & que les hommes, outre leur femme legitime, ont autant de concubines, qu'ils veulent; on y peuple d'une ſi étrange maniere, qu'on ne voit plus aucun lieu, fût-il entre des rochers & des montagnes, qui ne ſoit habité & cultivé.

(*) L'ON ne peut diſconvenir, Monſeigneur, que la Chine ne ſoit digne d'admiration à pluſieurs égards; mais je penſe que ſa Politique & la forme de ſon Gouvernement la rendent encore plus recommandable. J'ai déjà dit qu'on en avoit l'obligation à *Jectan* & à *Chun*, ſes deux premiers Rois. Voici comme ils s'y prirent.

APRÈS avoir partagé en neuf ordres les Officiers de robe ou Mandarins Lettrés, ainſi qu'on les nomme, ils jugerent à propos de diſtinguer leurs rangs & leurs qualités par differens habits, & par diverſes figures ſymboliques: chaque ordre ayant pour ſon ſymbole un oiſeau, comme la Cigogne, l'Aigle, le Paon &c. Enſuite ils fixerent ſix ordres d'Officiers d'épée ou Mandarins d'armes, à qui ils donnerent pour marques de diſtinction des figures de Bêtes ſauvages, telles que le Lion, le Tigre, le Léopard &c. Ces réglemens furent religieuſement obſervés juſ-

qu'à

(*) Forme du Gouvernement.

qu'à l'invaſion des Tartares, qui en furent ſi charmés qu'ils les adopterent avec plaiſir; & tous ces Officiers portent encore, aux jours de cérémonie, ſur la poitrine & ſur le dos en deux cartouches quarrés brodés d'or & de ſoye, les figures de ces oiſeaux & de ces quadrupedes. Ils obligerent ſeulement leurs nouveaux Sujets de ſe couper les cheveux & de porter l'habit Tartare. Mais ils eurent plus d'égard pour les Femmes Chinoiſes, que pour les Hommes, en leur laiſſant leurs habits & leurs parures; qui different beaucoup des habillemens des Femmes Tartares. Cependant, comme elles gardent toutes entre elles la même ſubordination que leurs Maris gardent entre eux, elles ont auſſi ſur leurs habits les mêmes ſymboles de leur differente qualité.

(La Suite dans le Num. ſuivant.)

page 209.

CAPRICE.

J'AIME l'oiſiveté; c'eſt là mon plus grand vice,
Le repos me paroit l'unique volupté,
Je ne veux plus aimer la cruelle Artenice,
Je connois trop le prix de ma tranquilité:
Fuyez, trompeur Amour, fuyez, je vous l'ordonne,
Je ne reſpire plus que les plaiſirs des champs,

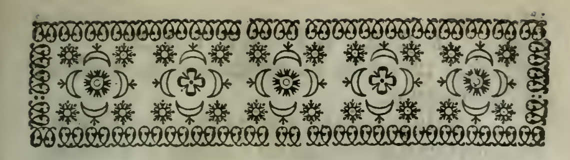
Oui, ce ſont les faveurs de Flore & de Pomone
Que je veux déſormais célèbrer par mes chants.
Que dis-je ? Dans les fleurs ſe retrace l'image
Des frivoles plaiſirs que goutent les Amants ;
Dans ces champêtres lieux tout eſt fait au langage
Qui forme de nos cœurs les doux engagements.
Aimable Dieu du Vin, puiſſant fils de Semele,
Bacchus, c'eſt dans ces jours qu'animé de tes feux
J'inſtruirai les mortels des charmes de tes jeux.
Muſes, ce n'eſt plus vous, c'eſt ce Dieu qui m'inſpire,
Je m'égare avec lui dans ces ſombres forêts :
Vif & nouveau tranſport ! agréable délire !
O divines fureurs, que vous avez d'attraits !
Les Vallons, les Echos de ces lieux ſolitaires
Ont déja rétenti des doux ſons de ma voix,
Jamais ils ne l'ont fait pour d'amoureux myſteres,
Jamais le foible Amant ne parvint dans ces bois.
Je vois de tous côtés s'étendre des prairies,
Où le raiſin foulé coulant par cent canaux
Quitte ſans murmurer ces rives ſi fleuries,
Et de ſes flots fumeux va remplir nos tonneaux.
Foible fils de Venus, voi ton peu de puiſſance,
Tes traits ſont émouſſés, ton carquois eſt rompu,
Que vois-je ? avec l'Amour Bacchus d'intelligence !
C'en eſt fait : je me rends. . Artenice a vaincu.

EPIGRAMME.

L'Aimable Iris, auſſi ſage que belle,
De ſon balcon certain jour laiſſa cheoir,
Près d'un quidam à peſante cervelle,
Son blanc mouchoir.
De là les monts, de pareille avanture
Un Petit-maître eût tiré bon augure,
Mais, parmi nous, different eſt le cas;
Tout autrement l'amour y fait fracas,
Tout autrement Vénus y fait la guerre:
En France, helas! c'eſt un mouchoir par terre.

EPITAPHE.

Cy gît qui ne reçût jamais aucun outrage,
Et qui paſſa ſes jours en ne manquant de rien;
Il mourut, ſans ſçavoir s'il avoit du courage,
Et s'il étoit homme de bien.



PETIT RESERVOIR.

Suite de la Lettre à S. A. S. Monseigneur le Prince Eugene de Savoye, sur l'Empire de la Chine.

OUTRE ce cartouche en broderie d'or, dont je viens de parler, tous les Mandarins portent à leur bonnet & à leur ceinture, des pierres précieuses, qui marquent aussi les differens Ordres par leur diversité. Mais les Mandarins Lettrés des trois premiers Ordres, & les Mandarins d'armes des quatre premiers, se distinguent encore par des robes enrichies de figures de Dragons à trois ou quatre ongles: ce qui est une marque très-honorable; parceque l'Empereur a aussi le Dragon pour son signe symbolique, avec cette difference qu'il le porte à cinq ongles: & cette distinction est si sacrée, que personne dans ses Etats n'oseroit s'en servir, ni même le faire peindre, ou seulement crayon-

ner, sans un ordre ou permission expresse de ce Monarque.

Il y a de plus une autre subordination entre tous ces Mandarins de Lettres & d'Armes; chacun étant encore distingué en deux degrés. De sorte qu'en parlant, par exemple, d'un Mandarin du quatrième Ordre, on dit: Un tel est Mandarin du premier ou du second degré du quatrième Ordre. Tous ces Ordres & ces Degrés differens ne sont pas attachés aux Charges, mais aux Personnes qui les possedent; parce qu'on n'a égard en cela qu'au seul merite, & aux services rendus à l'Etat. Il est bien vrai que l'on proportionne ordinairement l'Ordre & le Degré à la dignité des Charges; mais l'Empereur éleve souvent au Mandarinat du premier ou second Ordre, un Officier qui merite recompense, & de qui l'emploi est peu considerable. C'est par cette exacte & merveilleuse subordination, & par l'autorité absolue du Souverain que se conserve, comme j'ai dit, cette heureuse tranquilité dans la Chine.

Pour en donner une connoissance encore plus précise, il convient d'entrer dans un plus grand détail.

L'on compte dans *Peking*, Capitale de ce vaste Empire, jusqu'à douze Cours souveraines, qui s'étendent sur toutes les Provinces, savoir: six de Mandarins Lettrés qu'on appelle *Leoùpou*, c'est-à-dire *les six Cours*; & cinq de Mandarins d'Armes, nommées *Oufou*, qui signifie *les cinq Classes*.

La Douzième, ou pour mieux dire, la Pre-

Première, qui a la ſuperiorité ſur toutes les autres, forme les deux Conſeils de l'Empereur; dont l'un eſt Extraordinaire, composé des Princes du ſang: l'autre Ordinaire, dans lequel entrent les Miniſtres d'Etat qu'on nomme *Colaos*. C'eſt comme une eſpèce de Parlement qui juge de toutes les Cauſes d'appel, qui examine toutes les grandes affaires, qui en fait rapport à l'Empereur, & qui en reçoit les dernieres réſolutions. Ce Tribunal qu'on appelle NUI-YUEN, *la Cour du dedans*, parce qu'il ſe tient au dedans du Palais, comprend trois Claſſes de Mandarins. La première eſt celle des *Colaos*, qui ſont tous Mandarins du Premier Ordre: le nombre n'en eſt point limité. Il y en a d'ordinaire cinq ou ſix, l'un deſquels a le titre de Préſident que l'on nomme *Ciam-ciu*, c'eſt comme le Premier Miniſtre de l'Empire. Dans la ſeconde Claſſe ſont les Mandarins du Premier & du Second Ordre, en qualité d'Aſſeſſeurs des *Colaos*; on les nomme TA-HIO-SSÉÉ ou *Magiſtrats d'une capacité reconnue*. La troiſième Claſſe appellée TCHONG-CHU-CO, *Ecole des Mandarins*, eſt celle des Secrétaires de l'Empereur, qui ſont ordinairement des Mandarins du Quatrième, du Cinquième & du Sixième Ordre. Voici les noms & les fonctions de ceux qui compoſent les ſix Cours de Mandarins Lettrés.

1. LE *Lii-pou*, a l'inſpection ſur tous les Mandarins de l'Empire, pourvoit à leurs charges, en les donnant ou les ôtant ſelon qu'il le trouve convenir.

2. Le *Hou-pou* a la ſurintendance des Finances, & des Tributs qui ſe levent dans tout l'Empire.

3. Le *Lu-pou* conſerve les anciennes coutumes, les rites & ceremonies de l'Etat, & dirige tout ce qui a rapport à la Religion, les Sciences, les Arts, & les affaires étrangeres.

4. Le *Ping-pou* étend ſa juriſdiction ſouveraine ſur les Troupes & les Officiers qui les commandent, & a ſoin des armes.

5. Le *Hing-pou* juge ſouverainement les criminels.

6. Le *Cong-pou* a la ſurintendance générale des Bâtimens Royaux, & autres Ouvrages publics, & de la Marine.

Ces ſix Cours ont chacune un Préſident & deux Aſſeſſeurs. Le Préſident eſt un Mandarin du Premier Degré du Second Ordre, & les Aſſeſſeurs du Premier Degré du Troiſième Ordre. Chaque Tribunal renferme encore pluſieurs autres Chambres compoſées d'un Préſident & de douze à quinze Conſeillers, ſelon la multitude des affaires; dont les plus importantes ſont toujours renvoyées en dernier reſſort à la Première Chambre. On compte juſqu'à quarante quatre de ces Tribunaux ſubalternes. Le Tribunal des Finances & celui des Cauſes Criminelles ont chacun vingt quatre Conſeillers.

Pour empêcher que des Cours auſſi puiſſantes que celles-là, ne donnent atteinte à l'autorité du Prince, ou ne trament quelque choſe contre ſes interêts, il eſt ſtatué

que

que les matières de leurs jurisdictions soient tellement partagées qu'ils ayent tous besoin les uns des autres. De façon qu'il n'y a point d'affaire de consequence dans l'Etat, qui ne soit rélative à plusieurs de ces Mandarins, & quelquefois à tous ensemble. Outre cela l'on a encore établi dans chaque Cour un Inspecteur qu'on nomme *Coli*, qui examine tout ce qui s'y passe, pour en avertir secretement l'Empereur; ou même publiquement, lorsqu'un ou plusieurs Membres ont commis quelque faute ou injustice. Ces sortes d'Officiers obligent aussi les Princes à se tenir sur leurs gardes; & l'Empereur même, s'il entreprend quelque chose contre les Loix fondamentales de l'Etat; parce qu'alors les *Colaos* ont la liberté de le supplier, par des remontrances respectueuses, de ne point sortir de son devoir, ni de se rendre indigne par-là du rang suprême auquel il est élevé.

Voila quel étoit le nombre des Mandarins Chinois: mais depuis que les Tartares se sont rendu maitres de la Chine, on les a redoublés, en mettant dans chaque Tribunal autant de Tartares que de Chinois; ainsi au lieu d'un Président, & de deux Assesseurs qu'il y avoit dans chacune des six Cours, il y a aujourd'hui deux Présidens & quatre Assesseurs mi-partis des deux Nations; & ainsi dans tous les Tribunaux subalternes. C'est un trait de Politique du Conquerant Tartare, pour accoutumer ses premiers Sujets aux manieres de la Chine, sans donner du mécontement aux seconds: ce qui seroit arrivé, s'il les eut exclus des emplois.

Les cinq Cours ſouveraines des Mandarins d'Armes ſont :

La première Heou-fou, de l'*Arriere-garde.*

La 2e. Tso-fou, de l'*Aile-gauche.*

La 3e. Yeou-fou, de l'*Aile-droite.*

La 4e. Tchong-fou, du *Corps de bataille.*

La 5e. Tsien-fou, de l'*Avant-garde.*

Dans ces Cours de Mandarins militaires, il y a comme dans celles des Lettrés, un Préſident & deux Aſſeſſeurs, qui ſont tous du premier & du ſecond Degré du premier Ordre: & ſont pour la pluſpart de Grands Seigneurs qui commandent aux Officiers de la Cour & aux Soldats.

Ce ſont ces cinq Claſſes qui forment le Tribunal ſuprême de la guerre appellé Yong-tching-fou, dont le Chef eſt un des plus puiſſants Seigneurs de l'Empire : parceque ſon autorité s'étend généralement ſur tous les Officiers & ſur tous les Soldats, tant de la Cour, que des Provinces.

Outre ces douze Cours ſouveraines qui ſe tiennent à Peking ; les quinze Provinces de l'Empire ont auſſi chacune la leur, qui a la ſurintendance ſur les Tribunaux ſubalternes. Comme je puis parler avec certitude du détail du Gouvernement de Quang-ton, V. A. S. pourra juger de celui des autres Provinces, parce qu'il eſt par tout uniforme. Il n'y a que la quantité d'Officiers, qui eſt plus ou moins grande, ſelon l'étendue de

leurs

leurs Departemens. Je commence par la Liste générale des Mandarins Lettrés, & la fonction d'un chacun.

(*) Le premier s'appelle Tsongtou, c'est le Général-Commandant de la part de l'Empereur, dans les deux Provinces de Quang-ton & Quang-si. Il est aussi le Receveur-Général des Deniers Royaux qui s'y perçoivent sur le sel, & dont il rend compte au Houpou à *Peking*. Il a pour sa Garde & à sa disposition cinq mille hommes de troupes avec un Brigadier, quatre Colonels, cinq Lieutenant-Colonels, dix Capitaines & vingt Lieutenans. Sa résidence ordinaire est la Ville de *Tchao-quing*, distante de 20. lieuës de celle de *Quangton*, où il se rend, lorsque des affaires importantes l'y appellent.

Le Second Fou-yuen, ou Vice-Roi de la Province, est en même tems le Lieutenant-Général de Police & Receveur-Général des Douanes tant de mer que de terre. Il est pareillement comptable au Houpou. Sa garde est de trois mille hommes avec un Brigadier, deux Colonels, trois Lieutenant-Colonels, six Capitaines & douze Lieutenans. Sa résidence est à *Quangtong*.

Le Troisième est *Ta-tchu-cao*, le Grand Président de l'Examen qui se fait tous les trois ans à *Quang-tong*, pour les Bacheliers de la Province, qui aspirent au Degré de Licencié *Kiû-qîn*. Ceux qui l'obtiennent, vont ensuite à *Peking*, pour être admis au Docto-

(*) Noms & Fonctions des Officiers de Police dans chaque Province.

Doctorat *Tsinsé*. Ce Grand Mandarin eſt choiſi & envoyé par l'Empereur même entre les premiers Docteurs du College Imperial, & l'Examen fini, il s'en retourne à la Cour.

LE Quatrième *Hio-yuen*, Préſident abſolu à l'Examen qui ſe tient deux fois en trois ans à *Quangton* & dans chaque Ville du Premier Ordre de la Province. Une fois pour les Compoſitions des Bacheliers, & deux fois pour celles des Aſpirans au Bacalaureat, que ce même Préſident accorde aux plus dignes, & dont le nombre eſt limité pour chaque Ville. Ce Grand Mandarin, moindre que le précedent, eſt auſſi envoyé de la Cour, & choiſi parmi les Docteurs du College Imperial par l'Empereur, & s'en retourne de même après les trois ans achevés.

(*) RIEN n'eſt plus important ni plus étroitement obſervé que ces Examens. C'eſt par les Compoſitions qu'on juge de la capacité des ſujets, qui ſont enfermés dans des cellules, & ne peuvent avoir pendant ce tems-là aucune communication au déhors, étant ſoigneuſement gardés par des ſurveillans fideles, que l'on empêche, autant qu'il eſt poſſible, de ſe laiſſer corrompre. Les portes ſont même ſcellées du ſceau du Vice Roi. Il ne leur eſt pas permis d'avoir aucun Livre, ni d'autres papiers que celui dont ils ont beſoin pour leurs Compoſitions. L'on a ſoin de leur fournir tout le néceſſaire, alimens, bougie, &c. aux dépens de l'Empereur.

COM-

(*) Examen des Lettrés.

COMME il y a deux ſortes de Dignités, dont l'une s'acquiert par la Science des Lettres *(Vên-quàn)*, & l'autre par celle des Armes *(Où-quàn)*, il y a de même deux ſortes d'Examens à ſubir par ceux qui aſpirent à l'une ou à l'autre: & les deux Grands Mandarins Examinateurs y donnent toute leur attention avec la derniere rigueur, ſans acception des perſonnes, & n'ayant égard qu'au merite des Candidats: il leur eſt défendu à eux mêmes de parler à qui que ce ſoit, auſſi longtems qu'ils ſont dans cette fonction. Cependant, quoiqu'ils doivent s'attendre à une mort certaine, s'ils ſont convaincus de prévarication, il s'en trouve quelquefois d'aſſez malheureux pour ſe laiſſer gagner par argent avant qu'ils ſoient arrivés dans la Province. On leur donne certains ſignes ou marques pour reconnoitre les Compoſitions de ceux que l'on eſt convenu de favoriſer. Mais il eſt toujours vrai de dire que la tranſgreſſion des Loix ne diminue rien de leur beauté.

(*) APRÈS avoir examiné & nommé, tant les Bacheliers que les Licentiés pour les Lettres, comme la partie la plus eſtimée & la plus honorable; on procéde enſuite à l'Examen des Armes. Il conſiſte premièrement à voir ſi les Candidats ſavent bien monter à cheval, courir à toute bride ſans tomber, l'exercice du manége, tirer de l'arc à pied ferme & au galop, & atteindre ainſi droit au but. En ſecond lieu on examine s'ils peuvent faire ſans faute un diſcours ſimple, mais bien raiſonné

(*) Examen des Mandarins d'Armes.

ſonné ſur telle matière qu'on leur propoſe, qui ait quelque rapport à l'Art Militaire.

AVEC tout cela ils n'en ſont point meilleurs Soldats. On a remarqué que dans les occaſions, qui à la verité ne ſont pas fréquentes, ils fondent avec impetuoſité ſur l'Ennemi & ſans aucun ordre; & qu'après cette première fougue, ils courent tous à la débandade, ſans que toute l'habileté des Généraux puiſſe les retenir, & les ramener au combat. On conte que les Tartares occidentaux, pour ſe moquer des Chinois, diſent qu'un Cheval de Tartarie qui hennit, eſt capable de mettre en fuite toute la Cavalerie Chinoiſe. Cette raillerie, avant la Conquête de 1643. étoit fondée non ſeulement ſur la moleſſe & la poltronnerie des Chinois; mais encore ſur le naturel de leurs chevaux, qui ne pouvoient ſouffrir alors la vue, ni le ſeul henniſſement des chevaux Tartares. Je ne croirois donc pas, Monſeigneur, vous donner une grande louange ſi j'aſſûrois que V. A. S. à la tête de 40. ou 50. mille Dragons, pourroit conquerir toute la Chine, quoique leur Monarque entretienne plus de ſix cent mille hommes de troupes réglées. Bien leur en prend de n'avoir pas de Voiſins beaucoup plus vaillans & plus guerriers qu'eux. Je reprens ma narration.

(*) LES Diſcours ou Compoſitions pour l'examen des Armes, ſont toujours ſimples comme je viens de dire: mais ceux des Lettrés doivent être plus figurés & plus fleuris.

Le

(*) Suite de l'Examen des Lettrés.

Le bon Gouvernement & la Morale en font la matière qui ſe tire d'ordinaire de quelque beau paſſage, mais difficile, de leurs anciens Livres Claſſiques. L'examen achevé, les nouveaux Licentiés vont, la plûpart la même année, à PEKING pour ſe préſenter au Doctorat : & ſi quelques-uns ne ſont pas en état de ſupporter les fraix du Voyage, l'on ne manque jamais d'y pourvoir ; afin que la pauvreté ne ſoit point un obſtacle au merite, & que l'Etat ne ſoit pas privé de pluſieurs bons Officiers. Dès qu'ils ſont Docteurs, on les préſente au Souverain, qui donnant aux trois premiers, ou des Couronnes, ou d'autres préſens honorables, les diſtingue par-là ſur tous les autres, & les éleve tous, bientôt après, à differentes Dignités, chacun ſelon ſes vertus & ſes talents. Il en choiſit quelques uns des plus capables, entre les Lettrés ſeulement, pour leur faire ſubir un nouvel examen, dont il ſe mêle quelque fois lui même, & les aggreger au College Imperial en qualité de *Han-lin-yuen* pour l'emploi des Examens triennaux & remplir les premières Charges de l'Empire. Ceux des Licentiés qui ſe défient d'eux mêmes, ou qui n'ont pas aſſez d'ambition pour aſpirer au grade de Docteur, ſe retirent chez eux pour y vivre honorablement ; ou parviennent à des Emplois par quelque puiſſante protection, de laquelle ils n'auroient nullement beſoin s'ils étoient Docteurs. Mais dès qu'ils ſont en charge, ſoit Docteurs ou Licentiés, ils ne peuvent plus ſe relâcher de l'étude, étant obligés,

dans

dans le tems qu'ils y ſongent le moins, de comparoitre encore aux Examens. Ils ſont même ſéverement punis, s'ils ont oublié quelque choſe, & ſont auſſi très-bien recompenſés, s'ils ont fait de nouveaux progrès.

(*) On retire plus d'un avantage, d'une auſſi ſage Politique. 1°. La Jeuneſſe, occupée ſans relache dès l'âge de ſix ans, n'a guère le tems de ſe corrompre par la débauche. 2°. Un eſprit, cultivé par l'étude des Sciences, ſe forme & ſe polit. 3°. Les Charges étant remplies par d'habiles gens, on prévient les maux & les inconveniens fâcheux qui naiſſent de l'ignorance & du déréglement. 4°. Puiſque les Charges ne ſe donnent qu'au merite, l'Empereur peut les ôter, dès qu'on ſe rend indigne par des bevues ou des abus groſſiers: & perſonne n'eſt en droit de s'en plaindre, comme on prétendroit l'être, ſi ces Charges étoient venales. N'a-t-on pas vû que cette vénalité, jointe à une trop grande indulgence pour ceux dont l'argent fait tout le merite perſonnel, a toujours été fatale au bonheur du Peuple & au ſervice du Maitre? Le cinquième avantage d'une continuelle application à l'étude, n'eſt pas moins conſidérable que les précédens: car comme on ne connoit point à la Chine de Nobleſſe héréditaire; qu'il n'y a que ceux qui poſſédent actuellement les Charges qui ſoient réputés pour Nobles; & que les enfans d'un Premier-Miniſtre, d'un Vice-Roi, ou d'un Gouverneur de Province ont leur fortune à faire, de

(*) Avantages de cette Politique.

de même que les moindres roturiers; il faut néceſſairement qu'ils ſoient héritiers de la Vertu & de la capacité de leurs Peres, s'ils veulent hériter auſſi de leurs Dignités, & du rang qu'ils ont tenu.

Le Cinquième Mandarin de Lettres réſide à *Quang-ton*, & ſe nomme *Pout-ching-ſe.* C'eſt l'Intendant de la Province, & le Grand Tréſorier ou Receveur-Général des Impôts qui s'y levent ſur les Terres tous les ans pour l'Empereur. Chaque Gouverneur de Ville eſt obligé, ſous peine d'être caſſé, de lui faire tenir régulierement ceux de ſon Diſtrict: & le Tréſorier les ayant raſſemblés, envoye le tout au Hou-pou à *Peking*, après en avoir retenu ce qu'il faut pour payer les chargés de la Province. La levée de ces deniers ſe fait dans un très-bon ordre: auſſi bien que ceux des Douanes, de la Taille, de la Gabelle &c. On ne voit point là, comme en France & ailleurs, cette cohorte de Partiſans, de Sou-fermiers, & de Commis brutaux, qui foulent le Peuple par des exactions injuſtes & odieuſes.

(*) On fait la meſure de toutes les Terres & ce qu'elles rapportent: on fait le nombre des familles & les facultés de chacune, & tout ce que l'Empereur doit retirer de la Capitation. Chaque particulier eſt obligé de porter ſa contribution aux Officiers commis à cet effet. Si quelqu'un y manque, on ne veut point le ruïner par des amendes; mais on le met en priſon, & on lui donne de tems

(*) Maniere de percevoir les deniers Royaux.

tems en tems la baſtonnade juſqu'à ce qu'il ait ſatisfait.

Le Sixième Mandarin réſide auſſi à *Quangton*: c'eſt le GAN-TEHA-SE, Grand Juge-Criminel pour les cauſes capitales ou dignes de mort. Il envoye le Jugement qu'il en a porté, à la Cinquième Cour ſouveraine à *Peking*, laquelle après l'avoir examiné, & en avoir fait rapport à l'Empereur, ce Prince ratifie la Sentence, la commue, ou fait grace au Criminel.

Ce ſeroit ici le lieu de parler des differens genres de ſupplices, dont on uſe envers les coupables, ſi je n'avois peur de fatiguer V. A. S. par un détail ennuyeux & peu agréable, parce que les moindres choſes ſont punies avec une cruauté qui fait horreur: mais ce qu'on ne ſauroit trop conſiderer, c'eſt la grande exactitude avec laquelle la Juſtice s'exerce à la Chine.

(La Suite dans le Num. ſuivant.)
page 225.

MAXIMES DE L'HONÊTE HOMME.

PHILOSOPHE eſt un nom que prodigue l'uſage,
Et que pour moi je ne prens pas.
Celui-là peut ſe dire ſage,
Qui ſçait ſe rendre heureux, tout autre ne l'eſt pas.

Ce n'eſt point en fuyant les Hommes,
Que notre coeur ſe ſent le moins inquieté;
L'Ennui qu'on a loin d'eux, nous apprend que nous ſommes
Nés pour la Societé.

. . .

Que Des-Cartes du Monde explique le Syſtême,
L'étude où ſe plait mon eſprit,
C'eſt de me connoitre moi-même,
Suivre ce qui m'eſt bon, fuir ce qui me nuit.

Non que le ſçavoir ſoit blamable,
Mais comme d'un défaut on devroit s'en cacher;
Au commerce du monde une ignorance aimable
Se fait ſouvent plus rechercher.

Qu'un ſeul Homme jamais devienne votre guide:
Soyons pour Horace aux Repas,
Dans les Ruëlles pour Ovide;
Prenons le bon de tout, & ne nous fixons pas.

Rien n'eſt vraiment parfait, & même la Science
Nous nuit en nous faiſant honneur;
Selon ce que le monde en penſe,
Ce que gagne l'eſprit, on le perd par le cœur.

Quoique Philoſophe, on eſt Homme,
Les abus ſont trop grands: vouloir les reformer,
Seroit mieux pour le ſûr, mais moi je tiens qu'en ſomme
On doit ſembler s'y conformer.

Quand on a fait choix d'une Belle,
Aimons conſtamment ſes appas;

Mais

Mais ſi par hazard l'infidelle
Aime ailleurs; nous trahit, ne nous en perdons
pas.

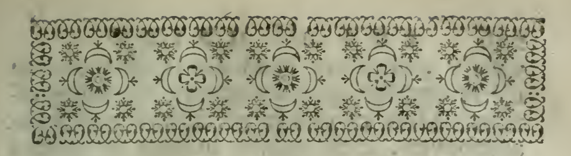
La Table eſt le port ſalutaire
Où je fuis les chagrins qui traverſent mes jours,
Que contre les leçons d'une maiſon auſtere
Le vin eſt un charmant ſecours!

Avons-nous des deſſeins qui veulent du myſtere,
Gardons tous ſeuls notre ſecret,
Si nous ne ſçavons pas nous taire,
Un Ami fera-t-il plus que je n'aurai fait?

Du nom d'Ami chacun ſe pare,
Mais au moindre revers on le voit s'éclipſer;
D'en produire de vrais la Nature eſt avare,
Et n'en fait point ſans ſe forcer.

Après avoir fourni une longue carriere,
L'infirmité vient-elle m'aſſaillir,
C'eſt une faveur ſinguliere
Qui chaſſe mes déſirs, & m'aprend à vieillir.

L'âge à chaque inſtant me delivre
De tout attachement, de toute paſſion,
Mon ame à peine ſent ſa ſeparation;
Je ne fais que ceſſer de vivre.



PETIT RESERVOIR.

Suite de la Lettre à S. A. S. Monseigneur le Prince Eugene de Savoye, sur l'Empire de la Chine.

IL (*) eſt très-rare d'y voir des Juges dont on corrompe l'integrité: parce que leur conduite & les plaintes du Peuples y ſont examinées avec une attention la plus ſcrupuleuſe & la plus rigide. Et ſi quelque Mandarin eſt convaincu d'injuſtice, il eſt condamné à perdre la vie, ou ſa charge tout au moins, & déclaré inhabile d'en poſſeder jamais aucune. Tous les Procès s'y vuident gratis; les Juges Civils & autres, qui ont des appointemens ſuffiſans, n'oſent rien exiger des Parties. L'on n'y connoit par conſequent ni les Epices, ni les Honoraires, ni les Salaires: les pauvres gens peuvent

(*) Adminiſtration de la Juſtice.

vent y pourſuivre leurs droits ſans crainte d'être opprimés par des adverſaires trop puiſſans. Mais ce que je ne ſaurois nullement approuver, c'eſt qu'une infinité de gens à gages ſe préſentent pour ſubir le châtiment d'un coupable qui n'a pas merité la mort, & dont ils eſcamottent l'individu en prenant ſubtilement ſa place. Je ne me ſerois jamais imaginé qu'il y eût dans le monde des hommes aſſez malheureux pour ne vivre que de coups de bâton. La choſe eſt d'autant plus ſurprenante, que la baſtonnade des Chinois étant extremement rude, un ſeul coup peut aſſommer ſon homme. Elle ſe fait en frappant à toute force ſur les feſſes avec de groſſes cannes de bois de Bamboucq. Ce fut un Empereur nommé *Venins* (*) qui ſubſtitua ce genre de ſupplice, à un autre beaucoup plus cruel, qui étoit de couper les criminels par morceaux.

Le Septième Mandarin ſe nomme YEN-TAO: c'eſt l'Intendant-Général de la Gabelle du ſel dont il eſt comptable au TSONG-TOU, de même que du nombre de chevaux qu'il entretient, dans divers endroits murés, pour la remonte de la Cavalerie. Il a pareillement l'intendance générale ſur les barques, & ſur les grains que la Province doit fournir chaque année à l'Empereur, tant pour la ſubſiſtance de ſes Troupes & de ſes Tribunaux, que pour remplir les Magazins auxquels on a recours en tems de diſette & de cherté. Il en rend compte au *Pou-ching-ſe*, & celui-ci

(*) Il régnot 179. ans avant J. C.

ci au *Fou-Yuen*. Ces trois charges, réunies en lui ſeul à QUANGTON, ſont partagées dans les autres Provinces à trois Mandarins.

LE Huitième eſt le TAOYÉ, autrement TUEN SIUN-TAO, qui a l'autorité, l'intendance & l'inſpection générale, mais ſubalterne, en ce qui regarde la Police, ſur deux Villes du premier ordre; à ſavoir ſur celle où il réſide, à *Quangton* & ſur ſon adjacente.

LE Neufvième eſt un Colonel-Major nommé TCHING-CHEOU. Il préſide à la Garde des Portes & des Ramparts de la Ville, & y fait ſa réſidence, ayant ſous lui un Lieutenant Colonel, deux Capitaines, & quatre Lieutenans.

LE Dixième eſt le Gouverneur-Général de Police dans *Quangton*, & autres moindres Villes de ſa dependance : on le nomme TCHI-FOU.

LE Onzième eſt le Gouverneur-Général en ſecond, de cette Capitale & des Villes qui en dépendent. Il s'appelle EUT-FOU, ou TONG-CHI.

LE Douzième SA-FOU, ou TONG-POUOU, c'eſt le troiſième Gouverneur. Ces deux derniers ſont proprement les Aſſeſſeurs du TCHI-FOU, avec qui ils partagent le ſoin des affaires du Gouvernement, & lui en rendent compte.

LE Treizième nommé TCHI-HIEN, eſt le Gouverneur particulier de la Ville. Il y en a deux dans cette Capitale: & chacun a ſes Officiers ſubalternes. Son pouvoir ſubor-

donné à celui du Gouverneur-Général ne s'étend que dans la Ville & ſa Banlieue. Il en eſt de même des Gouverneurs des autres petites Villes. Sa fonction principale, outre la déciſion des Cauſes, eſt de recueillir les deniers Royaux de ſon Diſtrict.

Le Quatorzième eſt l'Aſſeſſeur du précédent pour les Cauſes qu'il lui donne à examiner. Son nom eſt Eul-yâ, ou Hien-Tching.

Le Quinzième San-yâ ou Tchu-po, eſt ſpécialement commis pour le meſurage & la recette du ris, que le territoire de la Ville doit fournir à l'Empereur, & doit le tenir prêt pour la viſite que le Second Gouverneur-Général fait dans les Villes de ſa dépendance.

Le Seizième qu'on nomme Sé-yâ, ou Tiensé eſt le Lieutenant de Police pour le même peuple. Tous les petits differends, querelles, & batteries ſont de ſon reſſort. Ces trois derniers Officiers dépendent immediatement du Gouverneur Particulier, & ont chacun leur Tribunal ſubordonné au ſien.

Outre ces ſeize Officiers ou Mandarins de Police, il y en a encore pluſieurs autres dans cette Capitale & les autres Villes du premier ordre. Les principaux qui vont preſque de pair avec le Tchi-hyen, ſont Mandarins de Lettres. Il y en a quatre à Quangtong: deux Généraux & deux Particuliers; ceux-là s'appellent Fou-hio, & ceux-ci Hien-hio, du nom propre de leur Palais Collegial. L'un Superieur & Général; & l'autre Inferieur & Parti-

Particulier. L'autorité des deux premiers s'étend généralement ſur tous les Bacheliers & Etudians de cette Ville : mais celle des deux ſeconds n'eſt que ſur les ſeuls Etudians & Bacheliers de chaque territoire des deux Villes ou *Hien*. Ce ſont eux qui ont la charge & le ſoin d'inſtruire & de châtier même les Bacheliers ; & de préparer & conduire les Etudians aux Examens, que font pour le Baccalaureat, les deux Gouverneurs, Général & Particulier de la Ville, & enſuite le Docteur Examinateur envoyé de la Cour.

Le Gouverneur-Général de *Quang-tong*, & de toute autre Ville du Premier Ordre, a encore à ſon ſervice deux autres petits Mandarins, dont le premier s'appelle *Tchao-mo*, Examinateur ſpécial des cauſes & affaires qu'on lui apporte de dehors pour être jugées par le Gouverneur. Le ſecond *King-lié-ſé*, eſt ſon rapporteur particulier ſur l'état & la nature de chacune de ces affaires.

(*) Le Ti-tang, qui eſt le Maitre du Bureau des Poſtes, vient enſuite ſur les rangs. Il eſt ordinairement Lieutenant-Colonel, ou du moins Capitaine par Brevet. Les Poſtes ſont réglées à peu près comme en Europe. A chaque Pierre, ou Borne qui contient dix ſtades Chinoiſes ou une lieue de France, il y a des Couriers qui font une diligence incroyable : & à chaque huitième Pierre, il y a des maiſons Royales & publiques nommées *Cungquon*, & *Yeli*, où logent les Officiers de diſtinction qui y ſont reçus aux dépens

(*) Couriers & chevaux de poſtes.

pens de lEmpereur; ils y trouvent des voitures prêtes & toutes sortes de commodités; ils doivent avoir pour cela des Lettres de Poste, que les anciens Romains appelloient *Diplomata*, ou *Evectiones*. Ces Postes n'ont été établies que pour les affaires publiques, & le service du Souverain: c'est pourquoi il en fait seul toute la dépense, & entretient un grand nombre de chevaux: mais les Particuliers ne laissent pas d'en profiter aussi, en donnant une très-petite retribution au *Titang*, & leurs depêches sont très-exactement rendues.

APRÈS cet Officier, l'on en compte cinq autres de moindre dignité qui sont

Choui-eo-se, Receveur des Droits sur certaines denrées particulieres, sur les boutiques des Marchands, sur les Terres, & les endroits de la Ville qui relèvent de quelque Droit Seigneurial appartenant à l'Empereur.

Hopo-so, Lieutenant du Port, lequel a inspection & autorité sur les Barques.

Se-yo-se, Grand Géolier, ou Garde-Général des Prisons.

Siun-Kien, Lieutenant de Police & Juge dans un gros Bourg, & dans tout autre grand abord, pour les Causes qui regardent le commerce par eau, comme à *Fauchan*, au voisinage de *Quantong* &c.

Ye-Tchin, Lieutenant d'un Bourg ou d'une Cité, où sont les Ecuries des chevaux qu'on y entretient pour la Cavalerie, & pour les Postes.

TOUS ces Mandarins ont encore dans la

Ville

Ville, & dans les Villages, plusieurs Maitres de Quartier constitués de leur part, pour veiller à tout ce qui se passe; afin que sur leur rapport, ils puissent avec plus de facilité & d'exactitude y pourvoir par eux mêmes, & maintenir par tout le bon ordre & la tranquilité: ce qui fait l'objet principal du Gouvernement de la Chine. C'est aussi, Monseigneur, ce que j'ai tâché par ce Détail, de faire connoitre à V. A. S. Je ne sais, après cela, comment on peut avancer que la Jurisprudence, la Police & toutes les Loix de la Chine, ont quelque chose de grossier & de barbare, qui demanderoit une bonne réformation. C'est pourtant ce que l'on fait dire à un Voyageur, & pour plus de singularité, à un Voyageur Moscovite (*).

APRÈS le denombrement des Officiers de Police dans la Province *Quangton*, qui est le même, comme j'ai dit, dans toutes les autres; je viens à celui des Officiers Militaires Tartares, & Chinois.

(†) LE Premier Officier Tartare, qui est le Général, s'appelle TSIANG-KIUN. Il commande cinq mille hommes, deux mille Tartares & trois mille Chinois annexés à leurs Bannieres (§); dont les quatre premières portent chacune la simple couleur jaune, bleue, rouge

(*) *Ysbrands Ydes* Voy. Recueil des Voyages au Nord. Tom. VIII.

(†) Rang & noms des Officiers Militaires Tartares.

(§) Toute la Nation Tartare est comprise sous huit Bannieres.

rouge & blanche : les quatre autres font bordées diverfement d'une de ces quatre couleurs.

Le Second Tou-tong, fon Lieutenant-Général. Il y en a deux dans cette Ville. L'un de la Gauche & l'autre de la Droite. La Gauche eft le côté le plus honorable chez les Tartares. Chacun d'eux commande mille hommes effectifs. Dans la plufpart des autres Provinces le *Tfiang-Kiun* a quatre Lieutenans-Généraux. Le premier pour l'Avant-garde, le fecond pour l'Aile Gauche, le troifième pour la Droite, & le quatrième pour l'Arriere-garde : avec une augmentation proportionnée de Troupes.

Le Troifième Officier s'appelle Cou-chan, Meftre de camp, ou Colonel. Il y en a huit; quatre de la Gauche, & autant de la Droite.

Le Quatrième eft le Tsang-ling, Lieutenant-Colonèl de Cavalerie. Il y en a pareillement huit, pour la Gauche & la Droite.

Le Cinquième eft Capitaine d'une Compagnie de Cavalerie compofée de 50. Maitres. On le nomme Fang-yu : il y en a vingt de la Droite, & vingt de la Gauche. Chacun en conduit cinq, ce font deux mille hommes en tout, non compris les Officiers.

Le Sixième nommé Hiâo-ki-hiâo, eft Lieutenant de Cavalerie ; il y en a autant que de Capitaines, & rangés de la même maniere.

Ces Officiers ou Mandarins d'Armes portent tous la marque fpéciale de leur Dignité :

Il

Il y a encore par Compagnic cinq *Décurions* ou Cornetes nommés *Pe-che-cou*, qui ſont à la tête de chaque Ligne compoſée de dix Maitres. Ils portent ſur le dos un petit étendart, & tirent la double paye d'un Cavalier.

Le Lieutenant-Général Chinois, incorporé aux Tartares, ſe tient toujours au Corps de Bataille, & s'appelle le *Tchông-Kiûn.* Il a trois mille hommes ſous ſon commandement, preſque toute Infanterie, tant Archers que Mouſquetaires partagés en trois Regimens, dont les Colonels ſe nomment *Yeou-kié*, & ont chacun trois Lieutenants Colonels, *Cheou-poei*, ceux ci deux Capitaines, *Tſien-tſong*, & chaque Capitaine deux *Pâ-tſong*, c'eſt-à-dire deux Lieutenants.

(*) Le Premier Officier de la Milice Chinoiſe s'appelle *Ti-tou*; c'eſt le Commandant Général des Troupes dans chaque Province. Celui de *Quang-tong* ne réſide point dans la metropole où ſe tient le Général Tartare; mais à *Hoei-tcheou* Ville du Premier Ordre plus voiſine de la mer & de la Province de *Fokien.* Il a ſous ſes ordres cinq mille hommes de trouppes; mille de Cavalerie & quatre mille d'Infanterie: cinq Colonels, dont celui du milieu eſt Brigadier par Brevet; cinq Licutenants-Colonels, dix Capitaines & vingt Lieutenants.

Le Second eſt le *Tſong-ping*, Lieutenant Général. Il commande trois mille hommes diſtri-

(*) Officiers Militaires Chinois.

diſtribués ſous trois Colonels qui ont, comme ci-deſſus, leurs Officiers ſubalternes. Il s'en trouve ſix dans cette Province.

Le Troiſième eſt Maréchal de Camp, qu'on nomme *Foû-tſiang*: il y en a douze.

Le Quatrième, dont il y en a auſſi douze, eſt le *Tſang-tſiang*, ou Brigadier.

Le Cinquiéme, qui eſt Colonel, ſe nomme *Yeoû-kie.* Son Regiment eſt compoſé de mille hommes, deux cents Cavaliers, & huit cents Fantaſſins.

Le Sixième eſt le *Cheou-poei*, Lieutenant Colonel. Il ſuit immédiatement ſon Colonel à la tête de ces mille hommes, qu'il commande auſſi dans le lieu de ſa réſidence, ſoit que le Colonel s'y trouve, ou non.

Le Septième eſt le *Tſing-tſong*, Capitaine d'une Compagnie de cinq cents hommes, donc la cinquième partie ſont Cavaliers, & les quatre autres Pietons: chaque Capitaine a ſous lui deux Lieutenants.

Le Huitième *Pa-tſong*, Lieutenant d'une Compagnie, qui a auſſi un certain nombre d'hommes ſous ſes ordres.

Les Chinois n'ont point d'Enſeignes, ce ſont de ſimples Soldats choiſis entre les plus robuſtes qui portent les drapeaux.

Il y a encore dans la Milice Chinoiſe de Bas-Officiers nommés *Pè-tſong*, centeniers qui ſont à la tête de cent Soldats, & qui ont double paye. Il ſe trouveroit dans cette Province trente-ſix mille hommes de troupes, s'ils étoient complets:

Pour

Pour le *Tsong-tou* Commandant-Général.	5000
Pour le *Tsiang-kiun* Général Tartare.	5000
Pour le *Ti-tou*, Général Chinois. .	5000
Pour les six *Tsong-Ping*, ou Lieutenants-Généraux.	18000
Pour le *Foû-yûen*, le Vice-Roi. . .	3000
	36000

MAIS, on y tolere quantité de Passevolants, jusqu'a deux cent ou environ sur mille, dont les Officiers Chinois s'approprient la paye & la partagent entre eux selon leur rang, ce qui fait que le nombre ne passe guére les 30000.

LE Général Tartare seul tient ses troupes dans le lieu de sa résidence, qui est comme une Ville séparée & environnée de murailles dans l'enceinte même de la plûpart des Villes Capitales. Les Généraux Chinois divisent les leurs dans toutes les Villes & places de la Province. Celle de *Quangtong* contient dix Villes du Premier Ordre, neuf du Second, & soixante & quatorze du Troisième. Cependant, comme il y en a de ce Troisième Ordre qui sont compliquées dans celle du Premier & du Second, on n'y compte en tout que 74 Villes murées qui, suivant l'importance de chacune, ont toutes une Garnison suffisante pour contenir le peuple dans le devoir.

(*La Suite dans le Num. suivant.*)
page 241.

REFLEXIONS PHILOSOPHIQUES.

PLUS on obſerve les retraites,
Plus l'objet en eſt gracieux.
Eſt-ce pour l'eſprit, pour les yeux,
Ou pour le cœur, qu'elles ſont faites?
Je n'y vois rien de toutes parts
Qui ne m'arrête & ne m'enchante,
Tout y retient, tout y contente,
Mon gout, mon choix, & mes regards.



Quand je contemple ces Prairies,
Et ces Bocages renaiſſans,
Je mêle au plaiſir de mes ſens
Le charme de mes reveries,
J'y laiſſe couler mon eſprit
Comme cette onde gazouliante
Qui ſuit le chemin de ſa pente
Qu'aucune Loi ne lui preſcrit.



Je vois ſur des Côteaux fertiles
Des Troupeaux riches, & nombreux;
Ceux qui les gardent ſont heureux,
Et les poſſeſſeurs ſont tranquiles.

S'ils

S'ils ont à redouter les loups,
Et ſi l'hyver vient les contraindre,
Ce ſont-là tous les maux à craindre :
Il en eſt d'autres parmi nous.



Nous ne ſçavons plus nous connoitre,
Nous contenter encore moins.
Heureux ! nous faiſons par nos ſoins
Tout ce qui faut pour ne pas l'être :
Notre cœur ſoumet notre eſprit
Aux caprices de notre vie,
En vain la maiſon ſe recrie ;
L'abus parle ; tout y ſouscrit.



Ici je reve à quoi nos Peres
Se bornoient dans les premiers tems ;
Sages, modeſtes, & contens,
Ils ſe refuſoient aux chimeres.
Leurs beſoins étoient leurs objets ;
Leur travail étoit leur reſſource,
Et le repos toujours la ſource
De leurs ſoins, & de leurs projets.



A l'abris de nos ſoins prophanes,
Ils élevoient Religieux,
De ſuperbes Temples aux Dieux,

Et

Et pour eux de ſimples Cabanes.
Renfermés tous dans leur état,
Et contens de leur Deſtinée,
Ils la croyoient plus fortunée
Par le repos, que par l'éclat.



Ils ſçavoient à quoi la Nature
A condamné tous les Humains :
Ils ne devoient tous qu'à leurs mains
Leur vêtement, leur nouriture.
Ils ignoroient la Volupté,
Et la fauſſe Delicateſſe,
Dont aujourd'hui notre moleſſe
Se fait une felicité.



L'intereſt, ni la vaine gloire,
Ne derangeoit pas leur repos ;
Ils aimoient plus dans leurs Heros
Une Vertu, qu'une Victoire :
Ils ne connoiſſoient d'autre Rang
Que celui que la Vertu donne,
Le merite de la perſonne
Paſſoit devant celui du ſang.



Dès qu'ils ſongeoient à l'Hymenée,
Leur penchant conduiſoit leur choix,

Et

Et l'Amour foumettoit fes loix
Aux devoirs de la foi donnée.
En Amour leurs plus doux fouhaits
Se bornoient au bonheur de plaire,
Leurs plaifirs ne leur coutoient guère,
Les faifons en faifoient les fraix.



En Amitié qu'elle Conftance!
Quels foins, quelle fidelité!
Ils étoient en fincerité
Ce que nous fommes en apparence;
S'étoient-ils donnés, ou promis,
Leurs cœurs, jaloux de leurs promeffes,
Voloient au devant des foibleffes,
Et des befoins de leurs Amis.



Quel fut ce tems! Quel eft le notre!
Entre deux Amis aujourd'hui,
Quand l'un a befoin d'un appui,
Le trouve-t-il toujours dans l'autre?
Efclaves de tous nos abus,
Victimes de tous nos caprices,
Nous ne donnons plus qu'à des Vices
Le nom des premières Vertus.



Degoutés des Anciens usages,
Entetés de nos gouts Nouveaux,
Loin de songer à nos troupeaux,
Nous detruisons nos paturages,
Nous changeons nos Près en Jardins,
En Parterres nos champs fertiles,
Nos Arbres fruitiers en steriles,
Et nos Vergers en Boulingrins.



Heureux Habitans de ces plaines,
Qui vous bornez dans vos desirs!
Si vous ignorez nos plaisirs,
Vous ne connoissez pas nos peines;
Vous goutez un repos si doux,
Qu'il rappelle le tems d'Astrée:
Enchanté de cette contrée,
J'y reviendrai vivre avec vous.

AVERTISSEMENT.

Nous commenceront, dans le IVme Volume de ce Recueil à donner des Traductions du Rambler Anglois *qui est extremement estimé en Angleterre.*



PETIT RESERVOIR.

Suite de la Lettre à S. A. S. Monſeigneur le Prince Eugene de Savoye, ſur l'Empire de la Chine.

LE (*) nombre des Familles de cette Province, ſelon la ſupputation la plus recente, eſt de 483360. Celui des Hommes, ſans y comprendre les Femmes ni les Enfans au deſſous de vingt ans, eſt de 1978000. & au de-là; & c'eſt une des moindres des Quinze Provinces. Auſſi les Tailles y ſont elles proportionnées, ne portant que cinq cent quatre mille Taëls en argent: le Taël peut valoir un Ducaton de Flandres, où deux Florins & demi d'Allemagne. C'eſt peu de choſe en comparaiſon des autres Provinces, dont il y a telle Ville, par exemple *Sout cheou* dans

(*) Habitans & Revenus de la Province de Quang-tong en particulier.

dans celle de NANKING; qui paye pour la taille annuelle, deux millons cinq cent deux mille, neuf cent Taëls. Une différence si considérable ne provient pas seulement de la petite étendue de *Quang-tong;* mais c'est qu'il y a beaucoup plus d'eaux & de montagnes, que dans plusieurs autres Provinces; & que son terroir, trop voisin de la Mer & des Côtes, n'en est pas á beaucoup près si bon ni si fertile.

LA Taille sur le Ris monte par année à un million, dix sept mille, sept cent, soixante & douze muids ou boisseaux: c'est de cette Taille & de celle en argent qu'on fournit à la nourriture & aux appointemens de l'Etat Civil & Militaire. Les droits sur le Sel rapportent 91120. Taëls par an; & ceux de la Douane de Mer & de Terre, 43000.

TELS sont les revenus fixés dans cette Province pour l'Empereur: le surplus, si ce Prince ne l'exige, reste ordinairement dans les mains des Receveurs, qui s'en enrichissent souvent aux dépens du Peuple; car on est homme par tout; & l'interêt domineroit à la Chine encore plus qu'ailleurs, si les *Colis* ou Inspecteurs, dont j'ai parlé, ne tenoient tous ces Mandarins dans la crainte & ne mettoient un frein à leur insatiable convoitise.

(*) PAR le produit de la seule Province de *Quang-tong*, l'on ne peut gueres se former une idée complette des richesses de toute la Mo-

(*) Richesse de la Chine en général.

Monarchie, ni des revenus de l'Empereur: on en jugera du moins par la petite déduction que je vais en donner, & sur laquelle on peut veritablement compter.

Si la richesse d'un Royaume consiste dans l'abondance des choses nécessaires à la vie, & de celles qui contribuent à la rendre commode & brillante; si elle consiste dans la grande étendue du commerce, & dans les trésors que l'on tire de la Terre: la Chine l'emporte certainement sur tous les Pays du monde. Tous ces avantages s'y trouvent dans un degré éminent. Des Grains de toutes les espèces, de fort bons Legumes en quantité, des Fruits excellens, toutes sortes de Bétail, la Volaille & le Gibier à foison; le Sel, le Sucre, les Epices; différentes sortes de Vins de Ris très-délicats, plus nourrissans & moins nuisibles que ceux de la Vigne (*), quand on en use plus que moderément; enfin la boisson commune du Thé qui est très-salubre. Voilà ce que la Chine produit pour la nourriture.

Pour les habillemens; elle fournit toutes sortes de toiles de chanvre & de cotton; toutes sortes d'étoffes de soye & de laine, & differentes peaux qui servent de fourures, suivant la diversité des lieux & des saisons. Les Gens aisés y sont logés très-commodément & très-proprement: le vernis, la

(*) La Vigne est peut-être la seule plante utile qui soit inconnuë à la Chine: ainsi, quand on dit qu'elle abonde en vins, on doit toujours entendre les vins de Ris.

la peinture & la dorure y brillent par tout, non ſeulement dans les meubles, mais juſques dans les moindres uſtenciles de menage. L'on ne voit pas, à la verité, tant d'éclat parmi le commun peuple, mais il y a peu de particuliers qui, outre leur appartement interieur, n'ayent une ſalle ſéparée & bien ornée, pour y recevoir & traiter leurs amis; car ce feroit une grande impoliteſſe parmi eux, de les introduire dans leurs chambres à coucher, ou dans les appartemens des femmes.

(*) QUANT au commerce de la Chine, il n'eſt pas ſeulement d'un avantage infini, il y eſt même abſolument néceſſaire & s'il venoit à manquer, tout periroit. Auſſi y eſt-il univerſel, chacun s'en mêle, & preſque tous les Mandarins donnent leur argent à des Negociants, pour le mettre à profit; ſur tout à ceux qui vont à Siam, à Batavia, aux Manilles, à Formoſe, & autres endroits de leur voiſinage. Ils y portent la procelaine, les ouvrages verniſſés, les drogues, le ſucre, le ris &c. d'où ils ne rapportent que de l'argent; ſi l'on en excepte ceux de *Batavia*, qui ont ſoin de le garder pour être envoyé en Europe, & qui ne trafiquent qu'en échange contre d'autres marchandiſes.

LE commerce le plus conſiderable des Chinois, eſt leur commerce interne. Toutes les Rivieres, tous les Canaux, ſont toujours chargés de Barques, qui tranſportent continuellement, d'une Province à l'autre les

(*) Commerce.

les marchandiſes qui leur conviennent reciproquement, & ſe communiquent ainſi chacune leurs richeſſes. Celle de *Quangtong* a le ſucre en partage ; celle de *Chekiam* la ſoye ; *Nanking*, les plus beaux ouvrages, en vernis, porcelaine, ſoye & d'autres matières ; *Chang-ſi* & *Ching-ſi*, fourniſſent les chevaux, les chameaux, les mulets, & les fourures : ces deux dernières Provinces ſont encore abondantes en fer : celles de *Leaotong* & de *Yunnan* donnent de l'or en quantité ; il y a auſſi pluſieurs mines d'argent dans divers endroits, d'où l'on tire toujours quelque choſe, malgré la défenſe de les ouvrir. *Fokien* produit le Thé, *Houquam* le Ris, & ainſi des autres.

(*) La Monnoye qui a cours à la Chine, n'eſt que de cuivre mélangé, de la couleur & de la grandeur de nos ſols à peu près. Ils ont au milieu un petit trou quarré, on les enfile par millier dans une ficelle, à laquelle on fait un nœud à chaque centaine. Mille de ces piéces ſont évaluées à une demi-piſtolle d'Eſpagne. Jamais l'on n'a permis de battre de la monnoye d'or ou d'argent ; afin de prévenir les tromperies ordinaires de la Nation, qui eſt extrêmement avide du gain. L'or y paſſe pour marchandiſe, on en achete avec de l'argent ſur lequel il y a ordinairement 30 à 40. pour cent de profit. L'un & l'autre ſe reçoivent au poids, & les marchands ont tous de petites balances de poche & des cizeaux faits exprès pour couper l'argent.

Les

(*) Monnoye.

Les Chinois connoiſſent parfaitement la pureté de ces deux metaux. Ils diviſent l'argent en cent parties, & ne le reçoivent point dans le commerce à plus bas titre que 80. on punit même ceux qui s'en ſervent. Les Ecus de France, & les Ducatons de Flandre, y ſont ſur le pied de quatre-vingt treize, c'eſt-à-dire que ſur cent onces, il n'y a que pour 93. d'argent fin.

(*) Quoique chacun ſoit maitre de ſon bien, l'Empereur peut y mettre de nouveaux impôts, s'il le trouve convenir pour les beſoins de l'Etat: mais cela n'arrive que fort rarement: ſouvent même l'on exempte de la Taille une ou deux Provinces, ſur tout quand il ſurvient une ſterilité, ou de grandes maladies parmi le peuple. Le ſecours que les pauvres reçoivent alors eſt très-conſiderable. On leur diſtribue la quantité de grain qu'ils ont beſoin pour ſubſiſter & pour enſemencer les terres. L'Empereur en fait remplir des Magaſins tous les trois ou quatre ans, & pendant la diſette, il le fait vendre à un prix ſi bas, qu'on en a quatre meſures pour la même valeur que les Particuliers en vendent une ſeule.

C'eſt pour ces occaſions & pour le ſoulagement continuel des pauvres, qu'il y a toujours pluſieurs millions ſur l'état ordinaire de la Maiſon de l'Empereur. Il eſt vrai que les revenus de ce Prince ſont tels, que toutes ces liberalités, qui n'ont que la Politique pour objet, n'y font pas une diminution fort ſenſible.

(*) Soin des Pauvres.

(*) La Taille annuelle ſur les Terres eſt d'environ cent cinquante millions de *Taëls*, ou cinq cent vingt cinq millions de florins monnoye courante de Flandre. Les Douanes, la Gabelle ſur le ſel, le loyer des Maiſons appartenantes à l'Empereur, & la coupe des bois, montent auſſi extrêmement haut; le tout enſemble peut aller à ſept cent millions de florins. Qu'on ajoute à cette ſomme prodigieuſe d'argent, ce que l'on paye encore en differentes denrées. La Taille ſeule ſur le Ris fournit par an plus de 4500000. ſacs, contenant chacun 125 livres, que l'on tranſporte des Provinces meridionales à *Peking*, par un fameux Canal ſur plus de 9000. Vaiſſeaux chargés au juſte de 500. ſacs chacun. Voici le détail de ces Denrées.

Quarante trois millions, trois cent vingt-huit mille, huit cent trente-quatre ſacs de ris, de froment & de millet, ces derniers peſant chacun 120. livres.

Un million, trois cent quinze mille, neuf cent trente-ſept pains de ſel de 50. livres.

Deux cent dix mille, quatre cent ſoixante & dix ſacs de feves de 120. livres.

Vingt deux millions, cinq cent quatre-vingt dix-huit mille, cinq cent quatre-vingt-trois bottes de paille de ris pour les chevaux.

Un million, ſix cent cinquante cinq mille, quatre cent trente deux piéces de damas.

Quatre cent ſoixante ſix mille, deux cent

(*) Revenus de l'Empereur.

cent ſoixante & dix piéces d'étoffe de ſoye plus legere, comme taffetas &c.

TROIS cent quatre vingt treize mille, quatre cent quatre-vingt piéces de toile de cotton.

CINQ cent ſoixante mille, deux cent quatre-vingt piéces de toile de chanvre.

DEUX cent ſoixante & douze mille, quatre-vingt treize livres peſant de ſoye crue.

QUATRE cent ſoixante mille, deux cent dix ſept de cotton cru.

QUATRE-vingt quatorze mille, ſept cent trente ſept livres d'ocre.

ET deux cent cinquante huit livres de vermillon pur.

TOUTES ces denrées, jointes à pluſieurs autres de moindre conſideration, & évaluées au plus vil prix, produiſent encore au moins quarante millions de *Taëls*: de ſorte que ce n'eſt point exagerer, ſi l'on dit que les Revenus de l'Empereur, paſſent les deux millions quatre cent mille florins par jour. Non, ce n'eſt point exagerer: Que ſeroit-ce, ſi dans ce juſte dénombrement des Parties, l'on n'avoit pas oublié la Capitation?

MARCO Polo de Veniſe, le plus ancien Voyageur de l'Europe à la Chine, & le premier qui en ait écrit avec connoiſſance, ne parle auſſi de ces revenus que par centaines de millions. Il eſt vrai que ſon Hiſtoire étoit autre fois fort ſuſpecte pour les choſes merveilleuſes & incroyables qu'elle contenoit, & qu'on l'a ſurnommé *Meſſer Marco Millioni*; mais on lui a rendu juſtice dans la ſuite; & un ſemblable ſobriquet n'eſt plus à craindre après les témoignages des Peres Tri-

gault,

gault, Martiny, Navarette, & de plusieurs autres, qui conviennent tous du Trésor prodigieux de l'Empereur de la Chine.

MALGRÉ tout ce qu'on dit à la louange des Chinois touchant leur Politique & leur Gouvernement; malgré leur extrême application à étudier toute leur vie; malgré les Examens rigoureux, auxquels ils sont assujettis pour se mettre & se maintenir en place: nous ne voyons point qu'ils ayent eu de grands Ministres d'Etat, ni de grands Clercs dans les Sciences, qui sont parvenuës à un si haut dégré de perfection dans l'Europe. Eh comment pourroient-ils s'y rendre habiles? Leur Langue est si difficile, & si défectueuse, qu'ils doivent en faire leur principal étude. Ils n'ont point de simples lettres comme les Hebreux, les Grecs & les Latins: ils ont autant de figures que de mots, qui sont presque tous monosyllabes. On en fixe le nombre à seize cent; mais un seul mot peut signifier plus de vingt choses differentes, selon la diversité des sons qu'on leur donne: c'est-à-dire que leur langage est une espèce de Musique beaucoup plus diversifiée que les Recitatifs des Opera Italiens: encore n'y a-t-il que les concitoyens qui puissent s'entendre entre eux; car chaque Province & même chaque Ville a son idiome, ou pour mieux dire, ses tons particuliers. Il n'est point de Langue plus remplie d'équivoques que la Chinoise; de sorte qu'on ne peut écrire ce qu'un autre prononce, ni comprendre la lecture d'un Livre, à moins qu'on ait aussi le même Livre devant les yeux. Un homme aura beau

parler avec toute la précision & toute l'exactitude possibles, il est quelque fois obligé de repeter ce qu'il a dit, & même de l'écrire, pour se faire bien entendre. J'oubliois de dire qu'outre ces 1600. mots, qui peuvent avoir plus de trente deux mille significations, ils ont encore une infinité d'autres caractères ou figures, qui correspondent aux differentes formules ou dictions dont on se sert pour s'exprimer. La plus longue vie d'un homme ne suffit point pour apprendre distinctement tous ces caractères: aussi personne n'est-il mis au nombre des Savans qu'il n'en sache pour le moins soixante & dix ou quatre-vingt mille. On peut donc leur appliquer sérieusement, ce qu'on dit en raillant dans une Comedie: *C'est un Docteur qui sait lire & écrire.* S'en trouve-t-il qui connoissent plus qu'un autre les Rites, les Coutumes, & les Maximes Politiques, ce sont alors leurs Coriphées & leurs Heros.

POUR ce qui est des Sciences, quelques Personnages de consideration que j'ai consultés, disent qu'il ne faut pas s'en rapporter aux éloges qu'on a prodigués trop inconsiderément aux Chinois: rien n'est plus pitoyable, disent-ils, que leur Philosophie. Les Fables même sur lesquelles ils ont formé leurs faux principes, ne sont point de leur invention, & il est assez apparent qu'elles sont passées jusqu'à eux par le commerce des Persans & des Indiens.

TOUTE leur capacité dans la Médecine se réduit à savoir tâter le poulx dans plusieurs endroits, & à connoitre certaines Simples,

avec lesquelles on prétend qu'ils font des cures admirables; mais les plus sauvages Ameriquains en savent plus qu'eux là-dessus.

On sait positivement aujourd'hui, quelle étoit leur ignorance dans l'Astronomie, la Géographie, & les autres parties des Mathematiques. Ce n'est que depuis environ cent ans qu'on avoit commencé de les vanter extraordinairement sur ces Sciences: la modestie de quelques Missionnaires leur ayant cédé chrétiennement ce qui n'étoit dû qu'à leur propre travail & à leur savoir particulier.

L'on attribue encore aux Chinois plusieurs belles Inventions, comme la Boussole, l'Art de naviger, l'Imprimerie, la poudre à canon, l'Artillerie & autres: mais tout cela est fort sujet à contestation; il ne seroit pas même difficile de détruire ce faux préjugé, en faisant voir qu'ils ont appris ces choses des Etrangers & plusieurs autres qu'ils ignoroient auparavant. Qu'on leur donne les louanges qu'ils meritent, pour ce qu'ils ont effectivement inventé, & cultivé, comme leur encre, le vernis, & la porcelaine; mais qu'on s'en tienne là, & qu'au préjudice des autres peuples, on ne leur fasse pas un honneur des Inventions, qui ne leur appartiennent point. Sans entrer dans les vuës de ces Panegyristes outrés; il est certain que l'air de confiance avec lequel ils parlent de l'ancienne origine & de la Science universelle des Chinois, ne peut servir qu'à répandre de l'obscurité dans l'Histoire profane, à faire douter de l'autorité de l'Ecriture Sainte, & à rendre

dre encore plus fiere la plus orgueilleuſe de toutes les Nations.

J'AI l'honneur d'être avec le plus profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

De V. A. S.

Le très-humble & très-obéïſſant Serviteur

P. D. B.

ODE

SUR L'ESPERANCE.

AH que l'Eſperance eſt trompeuſe,
Que ſa faveur coute aux Mortels!
Toujours à cette Ambitieuſe
Verrons-nous dreſſer des Autels?
Dans le facheux ſiécle où nous ſommes,
C'eſt le vice de tous les Hommes :
En vain croit on s'en exempter;
Je ſens, même en parlant contre elle,
Que d'une loüange immortelle
Le doux Eſpoir vient me flatter.

Souvent elle amuſe les Sages,
Sans ceſſe elle occupe les Foux,

Dans

Dans tous les tems, dans tous les âges,
L'Esperance convient à tous.
C'est un torrent à qui tout cede;
Un mourant, sans force & sans aide,
Espere encore dans son cœur.
Il n'est point d'homme sur la Terre
Si miserable qui n'espere
De voir la fin de son malheur.

❋

Le redoutable Mithridate
Cede à la valeur des Romains;
Les Conquetes dont il se flate
Echapent d'abord de ses mains;
Il voit ses Troupes renversées,
Ses Richesses sont dissipées,
Il a perdu tous ses Etats:
N'importe, rempli d'Esperance,
Ramenant bientôt sa vaillance,
Il vole & retourne aux Combats.

❋

D'une Maitresse injuste & fiere
Un Amant qui sent la rigueur,
Jure dans sa juste colere,
De ne plus lui rendre son Cœur:
Mais si la Belle, plus traitable,
Lui jette un regard favorable,
Oubliant tous dedains soufferts,
L'Espoir de nouveau le rengage,

Et

Et ſans balancer davantage,
Il rentre à l'inſtant dans ſes fers.

❋

Un Favori, que ſon Roi chaſſe
Du ſein d'une brillante Cour,
Promet aux Dieux dans ſa diſgrace,
De s'en éloigner pour toujours:
Si de ſa retraite nouvelle
Le Prince trop bon le rapelle,
Plein d'un Eſpoir qui le ſeduit,
Son deſſein fuit de ſa memoire,
Comme l'on voit fuir l'ombre noire
A l'aſpect du jour qui la ſuit.

❋

Sur le point de faire Naufrage,
Un Marchand au milieu des eaux,
Promet s'il échape à l'orage,
De ne plus s'expoſer aux flots:
S'il arrive que le vent ceſſe,
Et que le ſort, de ſa détreſſe,
Le conduiſe enfin dans le port;
Fauſſant à l'inſtant ſa promeſſe,
Cette Eſperance enchantereſſe
De nouveau l'entraine à la mort.

❋

Quittons le dur metier des Armes,
Dit un Soldat près à perir,

On

On eſt toujours dans les allarmes,
On ne peut jamais qu'y ſouffrir:
Mais ſi par hazard la Victoire
Le couvre de biens, & de gloire,
Il reprend ſes exploits guerriers,
Et plein de l'Eſpoir qui l'enflame,
A travers le feu & la flame
Va chercher de Nouveaux Lauriers.



Prenons une juſte balance,
Donnons à tout ſon juſte prix:
Que de maux cauſe l'Eſperance,
Que de peines & de foucis,
Que de noires inquiétudes,
Que de vaines ſollicitudes,
De ſoins, & de troubles divers!
Cette Eſperance fantaſtique,
Toujours trompeuſe, & chimerique,
Amuſe à ſon gré l'Univers.



Contre les Armes d'Alexandre
On ne pouvoit trouver d'appui,
Tout le Monde entier, à l'entendre,
Etoit une priſon pour lui;
Sa gloire n'avoit point de terme,
Un peu de terre le renferme:
Son Empire s'évanoüit,
Et le doute qu'on a ſur la Terre,

S'il

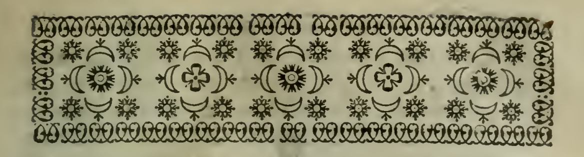
S'il fut vaillant ou temeraire,
Fait la gloire qui l'eblouït.



Insensé, qui prends Confiance
En des Conseils faux & trompeurs,
Toujours la bizarre Esperance
Mêle du fiel à ses douceurs.
Si Pyrrhus, un peu plus timide,
Avoit pris la Raison pour guide,
S'il en avoit cru Cyncas,
Eut-il de la main d'une femme,
(Sort indigne d'une grande Ame)
Dans Argos trouvé le trepas?



Mais il est de rares Genies,
Qui reglent à leur gré leur sort,
Qui de ses routes infinies
Connoissent le foible, & le fort.
Lorsque l'Esperance les guide,
Alors leur Courage intrepide
Est suivi de mille succès:
La Vertu les mene à la gloire,
Et sous ce guide, la Victoire
Vient couronner tous leurs projets.



PETIT RESERVOIR.

FLEURS SENSITIVES ET ANIMÉES,

Découvertes par

Mr. HUGUES,

Et décrites par le même dans ſon

HISTOIRE NATURELLE DES BARBADOES.

DANS la Paroiſſe de *Ste. Lucie*, ſituée vers la partie ſeptentrionale de l'Iſle du même nom, ſe trouve une Chaine de hauts Rochers formans une Montagne qui fait face à la Mer, au pied de laquelle il y a

une Caverne capable de contenir cinq-cens perſonnes. La Voute en eſt incruſtée de Congélations entremêlées de menus tubes, au travers deſquels tombe continuellement, à très-petites goutes, une eau extrêmement claire. Cette Caverne aboutit à une autre dont le fond eſt un Baſſin d'eau large de douze pieds & profond de quinze. La ſurface de cette eau eſt, durant la Baſſe-Marée, de onze pieds plus haute (*) que la Mer, en ſorte que, lorſque le vent eſt fort & qu'il ſoufle vers le rivage, les Vagues ſont pouſſées dans l'Antre, ce qui en rend l'eau entiérement ſalée, à un très-mince mélange près d'eau douce qui ſuinte & découle de la Voute.

Il y a au milieu de ce Baſſin une eſpèce de Roche, dont le ſommet eſt toujours au deſſous de la ſurface de l'eau. Aux cotez de cette Roche, & à différentes profondeurs, dont la plus grande paſſe rarement dix-huit pouces,

(*) *Il ſeroit à ſouhaiter que Mr.* Hugues, *qui eſt ſi exact dans ſes Deſcriptions, nous eût indiqué comment il imagine que ce Baſſin demeure toujours également plein.*

L'Auteur de cette Note pouvoit, ce me ſemble, remplir aiſément ce Vuide, au moïen de l'eau qui ſuinte & découle ſans ceſſe de la Voute de l'Antre. Il y a dans cette Deſcription un autre Vuide, facile à remplir, c'eſt celui de l'obſcurité qui ne permettoit abſolument point à Mr. *Hugues* de voir, & bien moins d'obſerver parfaitement ce que l'Antre contenoit. On ſent bien qu'il ſe ſervit de groſſes torches allumées, &c. Mais ce n'étoit peut-être pas la peine de faire une Note.

pouces, on voit, dans tous les tems de l'année, ſortir de pluſieurs petites Cavitez, certaines ſubſtances que l'on prendroit pour de belles fleurs reluiſantes, couleur de paille pâle, légérement nuancée de verd. Chacune de ces ſubſtances a tout autour un cercle de petales qui s'entretouchent, & elle reſſemble beaucoup, par la grandeur & la figure, au Souci ſimple des Jardins, ſi non, que le Souci a le diſque, ou l'endroit auquel les feuilles tiennent, tant ſoit peu moins clair.

L'AUTEUR eſſaïa, à pluſieurs repriſes, de cueillir une de ces fleurs, ſans pouvoir en venir à bout, parce que ſa main n'en étoit pas plûtôt à la diſtance de deux ou de trois pouces, que la fleur ſe reſſerroit & s'enfonçoit dans la cavité; d'où néanmoins elle reſſortoit enſuite, peu à peu, ſi on la laiſſoit quelques minutes en repos; & ſe rouvrant inſenſiblement, elle s'épanouiſſoit tout de nouveau. Il en arrivoit tout de même, lorſque Mr. *Hugues* eſſaïoit de la toucher avec un bâton: Ce qui le confirma dans la penſée que ce pouvoit être une Plante Senſitive Aquatique, & que la grande vélocité de ſa contraction avoit pour cauſe l'extrêmement délicate contexture de ſes feuilles, & l'ondulation produite par la main, ou par le bâton dans l'eau, qui eſt un Element huit-cens fois plus épais que l'air. Mais, venant enſuite à conſidérer de plus près cette ſubſtance, l'Auteur y découvrit quatre filamens de couleur tirant ſur le brun, & reſ-

reſſemblans, en quelque ſorte, à des jambes d'Araignée. Ces filamens, qui ſortoient du centre du diſque, ſe mouvoient autour du bord jaune, de côté & d'autre, avec une agitation vive & ſpontanée; ils ſe réuniſſoient auſſi fréquemment, comme pour ſaiſir leur proie, à la façon des pinces des Inſectes, & le bord jaune ſe reſſerroit immédiatement pour l'y tenir enfermée, & qu'elle ne pût point s'échapper.

CETTE découverte convainquit Mr. *Hugues* que ce qu'il avoit pris pour une fleur, étoit un Animal, puiſqu'on le voïoit doué de la faculté de ſe mouvoir, & d'un inſtinct qui le portoit à conſerver & à faire durer ſon exiſtence. Ce qui avoit paru être la tige d'une Fleur, & qu'il faut regarder comme le Corps de l'Animal, eſt noirâtre, & preſque auſſi grand que la queue d'un Corbeau.

L'AUTEUR obſerve, que cette Créature différe de tous les autres Animaux Spongieux, par la vivacité du jaune de ſes petales; & il ajoute, que cette circonſtance differentielle eſt abſolument néceſſaire pour procurer de la nourriture à l'Animal-Fleur. Car les Animaux de cette eſpèce que l'on trouve dans la Mer attachez à des Rochers, peuvent ſe nourrir du fray des poiſſons ou de tels autres menus animaux que le Flux & le Reflux leur apportent: Mais comme il n'arrive guére que l'eau de Caverne reçoive un mouvement qui puiſſe amener de la nourriture juſqu'au Rocher, l'infiniment ſage &

bon

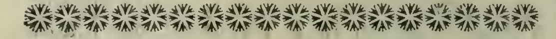
bon Père de la Nature, dont les tendres ſoins s'étendent ſur tous ſes Ouvrages, a revêtu ces ſubſtances-ci d'une qualité qui leur attire leur proie. Car la couleur vive & brillante attire les animaux & particuliérement les aquatiques, comme la flamme d'une chandèle attire les moucherons.

Mr. Hugues vit encore attachez ſur le Rocher de ce Baſſin un grand nombre d'autres Animaux-Fleurs couleur de violet tirant ſur le gris, & tachetez de noir, qui ne ſortoient d'aucun trou & qui étoient rarement neuf pouces au deſſous de la ſurface de l'eau. Il en arracha un, &, en le tenant entre ſon pouce & ſon doigt, il ſentit, que ce Corps, qui étoit environ de la longueur d'un pouce, avoit un mouvement vermiculaire. Dans cet état, les mamelons de l'animal s'applatiſſoient, & il paroiſſoit entiérement privé de vie d'abord qu'on l'expoſoit à l'air; mais on ne le plongeoit pas plûtôt dans l'eau qu'il reprenoit ſa vigueur & ſa beauté.

La découverte de ces Animaux porta beaucoup de monde à les aller voir. Mais comme ce grand concours ne laiſſoit pas de faire de la peine aux Propriétaires des terres par où il falloit paſſer, Mr. *Hugues* réſolut de faire diſparoitre l'objet de cette curioſité. Il y réuſſit, en faiſant élargir les Cavités où ces Animaux-Fleurs ſe tenoient, & en faiſant forer avec ſoin les ouvertures d'où ils ſortoieut. Un fer préparé pour cet effet, en guiſe de tariére, procura tout le

ſuccès poſſible, puiſque ces Animaux en furent réduits en atomes, ou broïez en gelée: Cependant ils reparurent, peu de ſemaines après, tout de nouveau ſortans des mêmes trous.

VOILÀ *une nouvelle ſorte de Polypes, ſur leſquels le hazard a fait faire une expérience que je ne ſache pas que l'on aît faite ſur aucun de ceux que l'on connoit, depuis les premiers que Mr. Tremblay a decouverts. Ceux-ci, on les coupe en autant de morceaux que l'on veut, & chaque morceau reproduit les parties qui lui manquent pour être un Corps entier &c. Mais s'eſt-on aviſé de les moudre, comme la tariére de Mr.* Hugues *a moulu & réduit ceux-là en atomes*, en gelée? *Et ſi on le faiſoit, ſe reproduiroient-ils? C'eſt ce qu'il faudra voir.*



O D E

Sur les malheurs du Tems; attribuée à Mr. de VOLTAIRE.

AUX maux les plus affreux le Ciel nous abandonne,
La diſcorde, la faim, la mort nous environne;
Et les Dieux contre nous ſoulevez tant de fois
Equitables vangeurs des crimes de la Terre,
Ont frappé du Tonnerre
Les Peuples & les Rois.

Des

Des rivages de l'Ebre, aux bords du Boristhène,
Mars a conduit son char attelé par la haine,
Les vents contagieux ont volé sur ses pas,
Et soufflant de la mort les semences funestes,
Ont dévoré les restes
Echapés aux combats.



D'un Monarque puissant la Race fortunée
Remplissoit de son nom l'Europe consternée,
J'ai passé. De la terre ils étoient disparus,
Et le Peuple abbatu que sa misere étonne,
Les cherche auprès du Throne
Et ne les trouve plus.

Peuple, reconnoissez la main qui vous accable;
Ce n'est point des Destins l'arrêt irrévocable,
C'est le courroux des Dieux, mais facile à calmer :
Méritez d'être heureux, osez quitter le vice;
C'est par ce sacrifice
Qu'on peut les désarmer.

Rome en sages Heros autrefois si fertile,
Qui fut des plus grands Rois la terreur & l'azile;
Rome fut vertueuse, & dompta l'Univers;
Mais l'orgueil & le luxe, enfans de la Victoire,

Du comble de la gloire
La mirent dans les fers.

Quoi! verra-t-on toûjours de ces Tyrans ſerviles,
Oppreſſeurs inſolens des Veuves, des Pupiles,
Elever des Palais dans nos champs déſolez ?
Verrai-je cimenter leurs Portiques durables
Du ſang des miſerables
Par eux-mêmes immolés ?

Elevés dans le ſein de l'infame avarice,
Leurs enfans ont ſucé le lait de l'injuſtice,
Et dans les Tribunaux vont juger les Humains.
Malheur à qui fondé ſur la ſeule innocénce,
A mis ſon eſperance
Dans leurs indignes mains.



Des Nobles cependant l'ambition captive
S'endort entre les bras de la molleſſe oiſive,
Et ne porte aux combats que des corps languiſſants.
Cedez, abandonnez à des mains plus vaillantes
Ces piques trop peſantes
Pour vos bras impuiſſans.



Voyez cette Beauté, ſous les yeux de ſa Mere,
Elle apprend en naiſſant l'art dangereux de plaire,
Et d'irriter en nous de funeſtes penchans.
Son enfance prévient le tems d'être coupable,
Le vice trop aimable
Inſtruit ſes premiers ans,

❋

Bien-tôt bravant les yeux de l'Epoux qu'elle outrage,
Elle abandonne aux mains d'un Courtiſan volage
De ſes trompeurs apas le charme empoiſonneur.
Que dis-je? cet Epoux à qui l'hymen la lie,
Trafiquant l'infamie,
La livre au deshonneur.

❋

Ainſi vous outragez les Dieux & la Nature:
Oh! que ce n'étoit point de cette ſource impure
Qu'on vit naître les Francs des Scythes ſucceſſeurs,
Qui du char d'Attila détachant la fortune,
De la cauſe commune
Furent les défenſeurs.

❋

Le citoyen alors faiſoit porter les armes:
Sa fidéle moitié qui négligeoit ſes charmes,
Pour ſon heureux retour préparoit des Lauriers,

Recevoit dans ses mains sa cuirasse sanglante
Et sa hache fumante
Du Trépas des Guerriers.



Au travail endurcis leur superbe courage,
Ne prodigua jamais un imbécile hommage
A de vaines Beautés, à de trompeurs appas,
Et d un Sexe timide & né pour la mollesse,
Il plaignoit la foiblesse
Et ne l'adoroit pas.



De ces sauvages tems l'heroïque rudesse
Leur laissoit ignorer la délicate adresse
D'excuser les forfaits par un subtil détour.
Jamais on n'entendit leur bouche peu sincere
Donner à l'Adultere
Le tendre nom d'Amour.



Mais insensiblement l'adroite Politesse,
Des cœurs effeminés souveraine Maitresse,
Corrompit de nos mœurs l'austere pureté;
Et d'un subtil mensonge empruntant l'artifice,
Bien-tôt à l'injustice
Donna l'air d'équité.



Le

Le luxe à ſes côtés marche avec arrogance,
L'or qui nait ſous ſes pas, s'écoule en ſa preſence,
Le fol orgueil le ſuit, compagnon de l'erreur;
Il ſappe des Etats la grandeur ſouveraine,
De leur chûte prochaine
Brillant avant-coureur.

PARAPHRASE

D'une penſée de Montaigne ſur la brieveté de la Vie & la Vanité des Hommes.

COMME l'émail pompeux de cette Fleur ſuperbe,
Que l'Aurore au matin arroſe de ſes pleurs,
Et que l'Aſtre du jour peint de mille couleurs,
Au ſoir languit & meurt dans le ſein de ſon herbe;
Comme d'un cours rapide un Torrent furieux
S'enfle, roule, s'enfuit, & ne laiſſe à nos yeux,
Que les triſtes effets de l'orgueil de ſon onde;
Comme un moment voit naitre, & perir un Eclair:
Ainſi la vanité & la gloire du Monde,
Eclaire, ſe fait craindre, & diſparoit en l'air.

ANEC-

ANECDOTES LITTÉRAIRES.

De Londres.

On vient de publier ici une Brochure intitulée: The Healing of Diseases, a Character of the Messiah; being the Anniversary Sermon preached before the College of Physicians, &c. *C'est-à-dire: Comment la guérison des maladies faisoit l'un des caractéres du Messie, Sermon prononcé, en conséquence de la fondation du Docteur Croune, devant le Collége Royal des Médecins par Mr. Guillaume Stukeley Docteur en Médecine, Recteur de l'Eglise de St. George Queen-Square, Associé au Collége des Médecins, & Membre de la Societé Royale. A Londres chez Austen, in 4to.*

Le *Collége Royal des Médecins de Londres est indubitablement pour la République des Lettres, l'un des Corps les plus respectables qu'il y ait en Angleterre. Pour s'en persuader, il ne faut que songer aux grands noms de Harvey & de Sydenham, qui de leur tems en ont été les illustres ornemens. Il est encore à présent composé de façon à ne pas paroître dégénérer de son ancienne réputation. Ceux qui y entrent sont, la plûpart, gens d'une fortune aisée, souvent même splendide. Ils n'ont rien à démêler avec leur boulanger, point d'embarras, point d'inquiétudes, ils peuvent mettre à profit tous les momens d'un docte loisir. Aussi voyons nous*

nous que pour briller ici dans cette profession il ne suffit pas d'y être uniquement habile. Le Public exige d'un Médecin favorisé, qu'il se distingue en même tems dans quelque autre branche de Littérature, soit dans l'Histoire & la Philosophie Naturelle, ou dans les Mathématiques, ou dans l'Antiquité Grecque & Latine.

QUEL *avantage pour un Prédicateur que de paroître devant un Auditoire si éclairé! Des tours fins & délicats, des allusions savantes sont ici de mise; en les employant on ne court nul risque de n'être pas entendu. L'exemple de St. Paul dans son discours aux Athéniens autorise l'élegance. Ainsi la fondation du Docteur Croune en nous promettant une suite de Sermons si estimables, ne peut qu'être précieuse aux yeux du Public.*

CE *fut le savant Mr. Birch qui ouvrit cette carrière l'année passée. Son Sermon roula sur la sagesse & la bonté du Créateur en tant qu'elles paroissent dans la formation de l'homme. Je traduirois volontiers toute la piéce; mes Lecteurs ne m'en sauroient pas mauvais gré; ce qui y met obstacle, c'est que c'est Mr. Stukeley qui est le Saint du jour.*

IL *a suivi une différente route de celle de son prédécesseur. Il ne s'amuse pas à sacrifier aux graces, soit qu'il méprise ou qu'il ignore la séduction d'un stile enchanteur. S'il n'a pas le ton impératif des Mathématiciens & des Philosophes, en recompense il n'est pas dépourvu du Dogmatique & du Positif des Théologiens. On diroit que c'est un homme qui n'a pas raisonné pour se persuader, mais qui étoit tout persuadé*

ſuadé avant que de raiſonner, & qui ne ſentant pas chez lui aſſez diſtinctement l'efficace des preuves, les accumule plutôt qu'il ne les choiſit.

J'AI *annoncé le ſujet du Sermon de Mr. Stukeley. Pour éviter les longueurs je me contenterai d'en remarquer deux ou trois ſingularités.*

A l'occaſion des guériſons miraculeuſes de notre Seigneur, il ſe jette à corps perdu dans la fameuſe diſpute des Démoniaques. Je ne prends point de parti là-deſſus. Mais il me ſemble qu'il eſt plus raiſonnable de penſer que la Poſſeſſion étoit une ſuite naturelle des diſpoſitions & des facultés du Démon, que de croire qu'il falloit pour cela une permiſſion ſpéciale & extraordinaire de la part de la Divinité, afin de mettre dans tout ſon jour le pouvoir de Jeſus-Chriſt. C'eſt pourtant-là l'idée de Mr. Stukeley, & par là il me paroit donner à l'Etre Suprême un caractére ſemblable à celui que le Cardinal de Retz attribue au fameux Duc de la Rochefoucault, qui tous les matins faiſoit une brouillerie, afin de faire tous les ſoirs un rhabillement.

MR. STUKELEY *trouve dans Apollon pluſieurs des caractéres du Meſſie, ce qui lui fait conjecturer que les anciens Payens avoient formé ſur quelques traditions prophétiques, l'idée qu'ils avoient du faux Dieu de la Poëſie & de la Médecine. Je ne ſai pas bien ſi c'eſt ſérieuſement que Mr. Stukeley donne dans cette viſion, ou ſi c'eſt ſeulement un compliment adreſſé à ſes ſavans Auditeurs : mais je ne fais nul*

doute

doute qu'il n'ait réussi à les faire du moins sourire.

En *vertu d'une Harmonie des Evangiles à laquelle il a travaillé, il fixe même la date du jour où notre Seigneur répondit aux disciples de St. Jean Baptiste, & il prétend que c'étoit un Mécredi* 31 *May l'an* 30 *de l'Eire vulgaire, le jour après que le fils de la veuve de Naim fut ressuscité. A l'en croire il a des dates aussi précises pour plus de cent particularités de la vie de Jesus Christ.*

LIVRES NOUVEAUX

Qui se trouvent à Berlin chez *J. Neaulme*, Libraire Privilegié du Roi.

A *Cajou Opera Comique par Mr. Favart, Haye* 1750. 8.

Cythere Assiegée, Opera Comique, par le même, Haye 1750. 8.

L'Impertinent Comedie par Mr. Desmabis, Haye 1750. 8.

Arlequin Gouré ou la Gagûre, Comedie, par Mr. de Hautemer, Haye 1750. 8.

Lettres Chinoises ou Correspondance Philosophique, par le Marquis d'Argens, 5 *vol.* 8. *Nouvelle Edition, considerablement augmentée, Haye* 1750.

Histoire des Arabes sous le Gouvernement des Cali-

Califes, par Mr. l'Abbé de Marigny, Paris 1750. 4 *vol.* 12.

Amusemens d'un Prisonnier, Paris 1750. 2 *parties.* 12.

Histoire d'un Gentilhomme Ecossois, aux Cours de Suède & de Pologne, Paris 1750. 2 *parties.* 12.

Entretiens Physiques d'Ariste & d'Eudoxe, par le P. Regnault, Paris 1750. *fig. Tome* 5*me*. 12.

Traité de la culture des Terres suivant les Principes de Mr. Tull Anglois, par Mr. du Hamel du Monceau, Paris 1750. *avec fig.* 12.

Amadis des Gaules reduit en IV volumes, Paris 1750. *avec de jolies figures.* 12.

Histoire Generale, Civile, Naturelle, Politique & Religieuse de tous les Peuples du monde, par l'Abbé l'Ambert, Paris 1750. 15 *vol.* 12. *(c'est l'Abregé des Lettres Curieuses & Edifiantes.)*

Lettres sur le Testament Politique du Cardinal de Richelieu, Paris 1750. 12.

Les songes du Printems, par Mr. Turben, Paris 1750. 12.

T. Livii Patavini Historiarum ab Urbe condita Libri qui supersunt XXXV. Recensuit, & notis ad usum scholarum accommodatis illustravit J. B. L. Crevier, Paris. 1747. 6 voll. 12.

PETIT RESERVOIR.

DÉFENSE

DE LÀ

PRATIQUE DE L'INOCULATION

DE LA

PETITE VEROLE

MONSIEUR URBAN,

TRAVAILLER, contribuer, autant qu'on le peut, au bonheur de ses semblables ; répandre les connoissances utiles & nécessaires ; cultiver en particulier quelque Science ou quelque Art ; éclaircir les Doutes & les Difficultez qui s'y trouvent, ou mettre au grand jour les derniers progrès

qui y ont été faits : C'eſt certainement le Devoir de tout Etre raiſonnable, c'eſt la marque caractériſtique d'une grande Ame, dont l'étude & l'application meritent l'attention & le reſpect du Public.

C'EST le jugement que je porte des *Remarques ſur la Pratique de l'Inoculation*, & j'eſpére que leur Auteur Anonyme me rendra la même juſtice, quoique je ne penſe pas comme lui ſur ce ſujet-là. L'Eſprit humain ſe livre d'une manière étonnante à de pures ſpéculations en fait de Médecine. Telle & telle choſe produira de bons effets dans la pratique puiſqu'elle eſt parfaitement conforme à la Raiſon, diſons-nous, ſans conſidérer, que ce qui paroît dans le même tems raiſonnable à l'un, ne le paroît pas à l'autre. De là vient, que les Auteurs *Hypothétiques* ont embarraſſé & retardé plutôt que débrouillé & avancé la connoiſſance de la Médecine, au lieu que ceux qui s'en tiennent aux expériences ſoûtenues de bonnes obſervations, ont enrichi le monde d'une excellente Théorie. Il y a une infinité d'Ecrivains qui interprêtant à contreſens les opérations de la Nature, en tirent des concluſions erronnées, ou trop générales, trop étendues de quelque Fait particulier. C'eſt dans certe ſorte d'erreur qu'eſt tombé, ſi je ne me trompe, l'Auteur des Remarques en queſtion, lorſqu'il dit que les effets du Venin de la Petite Vérole inoculée ſont à raiſon de la quantité du Venin introduit; opinion à laquelle je ne ſaurois donner les mains. On croiroit en effet, que la qualité des par-

ticules

ticules contagieuſes doit être ſoigneuſement obſervée ; mais cela n'eſt point néceſſaire dans la Pratique comme je le prouverai incontinent, en faiſant voir que la force que ce raiſonnement emprunte de l'Analogie, n'eſt du tout point à l'épreuve d'une recherche exacte & d'un examen précis.

En effet, l'Analogie ou la reſſemblance qui ſe trouve entre deux Venins de différente ſorte, qu'eſt-elle, ſi non *générale*? Et de là ne s'enſuit-il point que la plus petite quantité de Venin ſuffit pour répandre l'infection? De plus, l'Analogie ne doit être cenſée pour rien dans cette affaire-ci. Car, pour raiſonner juſte ſur les effets que produit le Venin, il faut conſidérer les différentes diſpoſitions des ſujets qui le reçoivent, & les diverſes propriétez ſpécifiques des Agens eux-mêmes. Il eſt probable que la plus petite quantité de particules contagieuſes, de quelque ſorte qu'elles ſoient, introduites dans un corps ſain, en infecteront toute la maſſe. Il y a, autant que l'on peut en juger, pluſieurs dégrez de malignité dans le même poiſon; mais ces dégrez, s'il y en a, nous étant inconnus parfaitement, on ne peut fonder aucun raiſonnement là-deſſus. Nous ſavons bien qu'une très-petite quantité de matiére *Varioleuſe* entée cauſe la petite Verole; mais nous ignorons, ſi, toutes choſes égales, une plus grande quantité de cette matière, emploïée dans la même opération, agiroit dans un degré plus violent, ou produiroit une plus mauvaiſe ſorte de Petite Verole. D'ailleurs nous ſommes aſſurez que

 l'âge,

l'âge, le temperament, le régine de vivre &c., des différentes perſonnes varient à l'infini. De là il eſt très-raiſonnable de conclure, que l'opération de ce Venin eſt conſtamment uniforme, & que la diverſité de ſes effets, ou les dégrez de malignité qui s'y remarquent, viennent de la diverſité de la complexion, de l'âge, du Sexe, &c. de la perſonne qui le reçoit & ſur laquelle il agit. La ſaiſon de l'année, la temperature de l'atmoſphére contribuent auſſi à diverſifier le ſuccès; ce qui eſt, à mon avis, également applicable à tous les autres poiſons.

Le premier Venin dont il eſt parlé dans les *Remarques*, c'eſt le *Vénérien*. L'Auteur dit, „ qu'une légère infection Vénerienne „ n'a pas un *Virus* ſi actif & ſi malin, que „ lorſque le Mal eſt plus confirmé "; C'eſt comme s'il diſoit, que le Mal n'eſt pas ſi inveteré lorſqu'il commence, que lorſqu'il a jetté de profondes racines: Propoſition que perſonne ne nie, mais qui ne fait rien au ſujet en queſtion. Son ſentiment eſt, cependant, que ſi la Maladie eſt ſuivie de ſymptomes en petit nombre, ou doux, c'eſt une indication qu'il a été reçu une quantité de Venin plus petite, que lorſque les ſymptomes ſont en plus grand nombre ou plus douloureux. Mais ce n'eſt là qu'une pure aſſertion, contre laquelle on a des préſomptions très-fortes. Toutes les Chirurgiens ſavent, que dans un patient d'une conſtitution pléthorique, d'un temperament trop chaud, qui a une manière de vivre qui donne à ſon ſang & ſes humeurs un mouvement des-

desordonné, les ſymptomes de cette Maladie ſont plus forts, plus longs, & empirent quelque fois; ce qui n'arrive jamais, ou que rarement à un homme temperant, ou à un patient accoutumé à un regime de vivre paiſible, modéré. Il y a deux Meſſieurs, qui reçurent, dans un très-court eſpace de tems, l'*Inoculation* de la Petite Verole, d'une ſeule & même perſonne. L'un d'eux eut des ſymptomes très-doux; l'autre en eut de très-violens: le premier fut guéri en quatre ſemaines; le ſecond ne le fut pas en huit. Deux ans après, le premier m'appella pour un cas ſemblable au ſien. Les ſymptomes furent doux, & le malade guérit ſans peine. Ne peut-on pas conclurre de là, que les différens effets produits par le Venin Venerien dérivent de la Conſtitution du Corps qui le reçoit, plutôt que de la quantité qu'il en reçoit? Si la malignité de ce poiſon eſt ſuſceptible, comme la choſe eſt très-probable, quoiqu'elle ne puiſſe point être prouvée, l'état de la queſtion n'en eſt du tout point changé. Ce qu'il y a de bien certain, c'eſt que nous n'avons aucune regle pour juger ce qui concerne la quantité, au lieu que nous ſavons très-bien, que la moindre quantité négligée peut avoir les plus ſiniſtres effets.

CE que j'ai dit du Venin Venerien, eſt applicable à celui de la Peſte. En effet, il n'eſt point douteux, qu'il eſt plus nuiſible de s'arrêter long-tems que peu, dans la Chambre d'un Peſtiferé. Ce n'eſt pas cependant, à ce que je m'imagine, parce que l'on reçoit

une plus grande quantité de particules contagieuſes, mais, parce que, plus on s'arrête, & plus on court riſque d'en recevoir quelqu'une; & que la plus petite quantité reçue peut cauſer le mal.

MAIS revenons à la Petite Verole. L'Auteur des *Remarques* prend ici admirablement le change, quand il dit: „ le principal ſuccès de l'*Inoculation* dépend du ſoin qu'il „ faut prendre de n'inſérer qu'une petite „ quantité de &c. " Puiſque l'on ne ſçait point préciſement quelle eſt cette quantité à introduire, ni ſi l'on y a réuſſi, & que nous avons montré que cela n'eſt d'aucune conſequence, il s'enſuit que ce n'eſt point de là que dépend le principal avantage de l'*Inoculation.* Non, les principales précautions avantageuſes à prendre dans cette Opération ſont de bien préparer le Corps qui doit être *inoculé*, d'en bien obſerver l'âge, le tempérament, comme auſſi de bien choiſir la ſaiſon de l'année, &c. De ces ſoins, de ces circonſtances dépend tout l'évenement; après quoi, le principal avantage eſt de faire ſortir facilement le Venin au dehors & le chaſſer à ſon gré. Quant à l'Opération même, ſi, comme dit notre Obſervateur, „ l'on enfonçoit de groſſes tentes bien avant „ dans les inciſions, ce feroit s'y prendre bien „ mal ", puiſque ceux qui ont le mieux écrit ſur cette matière, ne preſcrivent point d'autre inciſions, que pour faire ſortir du ſang, ſur lequel on applique le plumaſſeau impregné légerement de Petite Verole. S'il eſt bon dans cette Opération, de ſe ſervir d'un

bout

bout de fil au lieu de charpie ; ce n'eſt pas que l'on ſe propoſe d'introduire, par ce moïen, une plus petite quantité de particules venimeuſes, mais c'eſt qu'on en eſt plus aſſuré qu'il eſt entré quelqu'une de ces particules dans l'ouverture faite à la peau. Après ce qui vient d'être ſuffiſamment établi touchant la quantité de Venin à introduire ; il ne paroit point que les précautions, que l'*inoculation* ſe faſſe le même jour, ou immédiatement après que le pus a été tiré du patient, & par la même perſonne qui l'a tiré, ces circonſtances, dis-je, ne paroiſſent point aſſez importantes pour nous y arrêter.

POUR ce qui eſt de la Queſtion que l'ingénieux Auteur des *Remarques* propoſe, ſavoir, *quel eſt l'âge le plus propre pour l'Inoculation?* On peut y répondre, que quoi que les Enfans de ſix mois, ne ſoient pas ſuſceptibles de peur, &c. Néanmoins, comme l'Enfance eſt ſujette à beaucoup de dérangemens, il paroît, qu'il faut attendre qu'ils aïent trois, ou quatre, ou même cinq ans, d'âge où ils ne connoiſſent point encore le danger qu'ils courent, & où, étant capables de donner à connoître le mal qu'ils ſentent, on aura auſſi apparemment moins de peine à leur faire prendre les remédes que l'on jugera convenable d'ordonner, On aſſure cependant, que quelques Chirurgiens ont parfaitement bien réuſſi à *inoculer* des Enfans à la mamelle ; je le veux, & je ne ferois aucune difficulté de choiſir & de préferer cet âge à un plus avancé, ſi l'on avoit aſſez de pénétration pour découvrir & s'aſſûrer que le ſu-

jet qui va ſubir l'opération n'a aucune indiſpoſition contraire: Mais c'eſt ce qui paſſe les forces de l'Entendement humain, de ſorte que les Maîtres du Métier doivent s'y conduire par leurs Obſervations, leur diſcernement & leur expérience.

En effet, que ſignifient tous les raiſonnemens que l'on peut faire ſur cette matière, à moins qu'ils ne ſoient fondez ſur l'expérience? Si l'Auteur des *Remarques* avoit ſeulement voulu parcourir les Traitez que des Médecins ſavans & expérimentez ont mis au jour ſur cette affaire, il ſe ſeroit certainement diſpenſé de publier ſes Doutes, puiſqu'il auroit appris par ces Ouvrages que l'*Inoculation* de la Petite Verole eſt utile & avantageuſe au Genre humain.

Il auroit appris ce que ſa Raiſon ne pouvoit jamais lui ſuggérer, ſavoir, qu'il n'importe nullement de quelle eſpèce eſt la matière *Morbifique*, que l'on emprunte pour *inoculer* la Petite Verole (*). Il ſe feroit appliqué

(*) *Plus mea opinione refert in quale corpus infundatur, quam de quali eximatur peſtilentiæ virus.* Il importe plus, à mon amis, dans quel Corps la Matiére infectée eſt introduite, que de quel Corps elle eſt empruntée. Mead *de Variolis & Morbillis.*

Je connois vingt & une perſonnes qui furent *inoculées* le même jour, avec du pus d'un homme qui avoit la Petite Verole. . . dont il mourut; & néanmoins toutes ces perſonnes l'eurent auſſi favorable qu'on pouvoit le ſouhaiter. J'ai moi-même fait un fort grand nombre d'*Inoculations*

pliqué à connoitre quels sont les sujets les plus propres à subir cette Opération ; quelles sont les préparations préalablement nécessaires, & enfin ce qui résulte de tout cela.

Il auroit vû que les habiles Chirurgiens ne regardent jamais à la quantité de matière qui est transplantée.

D'ou il auroit enfin conclu; que, moïenant les précautions préliminaires que je viens d'indiquer, le succès de l'*Inoculation* est si certain, qu'on pourroit dire, qu'il n'y a que l'amour aveugle, & les préjugez des parens qui empêchent qu'elle ne soit universellement pratiquée (*).

Bristol 23. Mai 1750.

Votre &c.

* * *

tions avec une matière des plus malignes, sans qu'il s'en soit ensuivi aucun mauvais effet. FROWEN, *Théorie & Pratique de l'Inoculation*, *p.* 28. de l'Edition Angloise.

(*) Voïez la pratique de l'*Inoculation* dans les Notes sur la 2de Edition de *savant Sydenham*.

ODE

SUR L'INGRATITUDE.

QUELLE Furie, au teint livide,
Souffle en ces lieux un noir venin?
Sa main tient ce fer parride,
Qui d'Agrippine ouvrit le fein:
L'infenfible oubli, l'infolence,
Les fourdes haines, en filence,
Entourent ce monftre éfronté,
Et tour-à-tour leur main barbare
Va remplir fa coupe au Tartare,
Des froides ondes de Léthé.



Ingratitude; de tels fignes
Sont tes coupables attributs:
Parmi tes baffeffes infignes,
Quel filence affoupit Phébus?
Trop longtems tu fus épargnée,
Sur toi, de ma Mufe indignée
Je veux lancer les premiers traits;
Heureux, même en foüillant mes rimes
Du récit honteux de tes crimes,
Si j'en arrête le progrès.

Naif-

Naissons-nous injustes & traîtres?
L'homme est ingrat dès le berceau,
Jeune, sçait-il aimer ses Maîtres,
Leurs bienfaits lui sont un fardeau;
Homme fait, il s'adore, il s'aime,
Il raporte tout à lui-même,
Présomptueux dans tout état;
Vieux enfin, rendez-lui service,
Selon lui, c'est une justice;
Il vit superbe; il meurt ingrat.



Parmi l'énorme multitude
Des vices qu'on aime & qu'on fuit,
Pourquoi garder l'ingratitude,
Vice sans douceur & sans fruit:
Reconnoissance officieuse,
Pour garder ta loi précieuse,
En coûte-t-il tant à nos cœurs?
Es-tu de ces vertus sévéres,
Qui, par des regles trop austéres,
Tyrannisent leurs Sectateurs?



Sans-doute il est une autre cause
De ce lâche oubli des bienfaits:
L'Amour-propre en secret s'opose
A de reconnoissans effets;
Par un ambitieux délire,

Croyant

Croyant lui-même se suffire,
Voulant ne rien devoir qu'à lui,
Il craint, dans la reconnoissance,
Un témoin de son impuissance,
Et du besoin qu'il eut d'autrui.



Paré d'une ardeur complaisante,
Pour vous ouvrir à la pitié,
L'ingrat à vos yeux se présente,
Sous le manteau de l'Amitié:
Il rampe, adulateur servile,
Vous pensez, à ses vœux facile,
Que vous allez faire un ami,
Triste retour d'un noble zéle!
Vous n'avez fait qu'un infidéle,
Peut-être même un ennemi,



Déjà son œil fuit votre aproche,
Votre présence est son bourreau;
Pour s'affranchir de ce reproche,
Il voudroit voir votre Tombeau.
Monstre des Bois, Race farouche,
On peut vous gagner, on vous touche,
Vous sentez le bien qu'on vous fait;
Seul, des monstres le plus sauvage,
L'ingrat trouve un sujet de rage
Dans le souvenir d'un bienfait,

Mais,

Mais, n'eſt-ce point une chimére,
Un fantôme que je combats?
Fût-il jamais un caractère
Marqué par des crimes ſi bas?
Ô Ciel! que n'eſt ce une impoſture?
A la honte de la Nature,
Je vois, que je n'ai rien outré;
Je connois des cœurs que j'abhore,
Dont la noirceur ſurpaſſe encore
Ce que ces traits en ont montré.

❋

Pour prévenir ces ames viles,
Faudra-t-il, Mortels bienfaiſans,
Que vos mains déſormais ſtériles
Ne répandent plus leurs préſens?
Non, leur dureté la plus noire
N'enleve rien à votre gloire,
Il vaut mieux, d'un ſoin généreux,
Servir une troupe coupable,
Que manquer un ſeul miſérable
Dont vous pouvez faire un heureux.

❋

Des Dieux imitez les exemples
Dans vos dons deſintéreſſés,
Aucun n'eſt exclus de leurs Temples,
Leurs bienfaits ſur tous ſont verſés;
Le Soleil, qui dans ſa carriére
Prête au Vertueux ſa lumiére,

Luit

Luit auſſi pour le ſcélérat;
Le Ciel ceſſeroit de répandre
Les dons que l'homme en doit attendre,
S'il en excluoit l'homme ingrat.



Juſte Thémis, contre un tel crime
N'as-tu plus ni glaive, ni voix?
Que l'ingrat n'eſt-il ta victime,
Ainſi qu'il le fut autrefois!
Que ne reprens-tu dans notre Age,
De ton antique Aréopage
L'équitable ſévérité?
L'ingratitude étoit flétrie;
Et ſouffroit, loin de la Patrie,
Un oſtraciſme mérité.



Mais pourquoi te vantai-je, Athénes;
Sur la Juſtice de tes Loix?
Quand, par des rigueurs inhumaines,
Ta République en rompt les droits:
Que de proſcriptions ingrates?
Tes Miltiades, tes Socrates
Sont livrés au plus triſte ſort;
La Méconnoiſſance & l'Envie
Leur font de leur illuſtre vie
Un crime digne de la mort.

Ainſi parloit, fuyant ſa Ville,
Thémiſtocle aux Athéniens:
„ Tel qu'un Palmier qui ſert d'aſile,
„ J'en ſers à mes Concitoyens ;
„ Pendant le Tonnerre & l'orage,
„ Sous mon impénétrable ombrage,
„ La peur des foudres les conduit;
„ L'orage ceſſe, on m'abandonne,
„ Et longtems avant mon Automne,
„ La Foule ingrate abat mon Fruit.

D'un cœur né droit, noble & ſenſible,
Rien n'enflamme tant le courroux,
Que l'ingratitude inflexible
D'un Traître qui ſe doit à nous;
Sous vingt poignards, (fin trop fatale!)
Le Triomphateur de Pharſale
Voit ſes jours vainqueurs abatus;
Mais de tant des coups le plus rude
Fut celui que l'ingratitude
Porta par la main de Brutus.



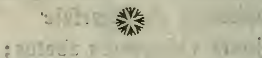
Mortels ingrats, ames ſordides,
Que mes ſons puiſſent vous flêchir!
Ou ſi de vos retours perfides
L'Homme ne peut vous affranchir,
Que les animaux ſoient vos maitres;
O honte! ces ſtupides êtres

Savent.

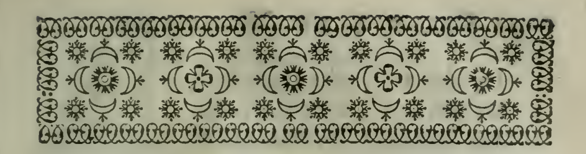
Savent-ils mieux l'art d'être humain ?
Oui, que Sénéque vous aprenne
Ce qu'il admira dans l'Arene
De l'Amphithéatre Romain.



Un Lion s'élance; on l'anime
Contre un Eſclave condamné;
Mais à l'aſpect de ſa victime,
Il recule, il tombe étonné;
Sa cruauté ſe change en joye;
On lance ſur la même proye
D'autres Lions plus en courroux:
Le premier d'un cœur indomptable
Se range au parti du coupable,
Et ſeul le défend contre tous.



Autrefois, du Rivage More,
Cet Eſclave avoit fui les Fers,
Trouvant ce Lion jeune encore,
Abandonné dans les Déſerts,
Il avoit nourri ſa jeuneſſe,
L'Animal, émû de tendreſſe,
Reconnoit ſon cher Bienfaiteur,
Un inſtinct de reconnoiſſance
Arme, couronne ſa défenſe,
Il ſauve ſon Libérateur.



PETIT RESERVOIR.

EXAMEN DE CETTE QUESTION:

Y-A-T-IL QUELQUE CHOSE DE NOUVEAU SOUS LE SOLEIL.

PAR J. B. TOLLOT.

Chaque objet, animé par la haine ou l'amour,
Sort du néant, y rentre, & périt tour à tour.

ON pourroit peut-être réduire cette Queſtion à ceci: Dieu crée-t-il de nouveaux objets, ou ne fait-il que retracer à nos yeux ceux qu'il a créés dès le commencement? Ces objets ne font-ils que ſe développer ſucceſſivement? Après avoir paſſé par différentes formes, reprennent-ils enfin leur figure primitive & originale?

La Nature eſt-elle éternelle ?
De ſon ſein fécond tire-t-elle
Les Plantes & les Animaux ?
Et cet objet qu'on voit paroître,
Ne périt-il que pour renaître
Sous des aſpects toûjours nouveaux ?

Le Poëte *Lucrece* a eu à peu près la même idée, voici comme il l'exprime :

Mutat enim mundi naturam totius ætas,
Ex alioque alius ſtatus excipere omnia debet,
Nec manet ulla ſui ſimilis res, omnia migrant,
Omnia commutat natura & vertere cogit.

Mais ne pourroit-il pas être, que ſans rien changer à la décoration de cet Univers, Dieu ne fît que changer la ſituation des objets, & en varier la perſpective ? Alors la nouveauté ne feroit qu'apparente. Ce feroit toûjours la même décoration ; nos yeux ſeuls en feroient la différence. Comme cette décoration eſt très-vaſte, & qu'on ne ſçauroit en découvrir les différentes faces tout à la fois; à meſure que chacune ſe développe, elle nous paroît nouvelle, parce que le Créateur a mis une extrême variété dans chaque partie de ſon plan.

Dieu parle, à ſon gré tout s'arrange;
Du ſein d'un ténébreux mêlange
Sortent les Elemens divers.
Un ſage, mais puiſſant Génie,

Eſt l'Auteur de cette harmonie,
Qu'on admire dans l'Univers.

Ceux qui ſoutiennent l'affirmative de cette queſtion, penſent que c'eſt borner la puiſſance de l'Etre Suprême, que de ſuppoſer qu'il ne crée plus rien de nouveau. Quoi! diſent-ils, le bras du Créateur eſt il raccourci? Lui, à qui ce vaſte Univers n'a coûté qu'un ſouffle, ne nous donnera-t-il plus de preuves de ſon pouvoir? Ne fera-t-il que nous montrer le même ſpectacle, & répéter les mêmes ſcénes? Cet Etre magnifique eſt-il épuiſé, ou avare de ſes dons? Craint-il de les prodiguer à nos yeux? Les découvertes que les modernes ont faites, ne prouvent-elles pas qu'il y a effectivement quelque choſe de nouveau ſous le Soleil? La Phyſique s'eſt extrêmement enrichie depuis environ 60 à 80 ans. L'étude de l'Hiſtoire Naturelle s'eſt fort perfectionnée depuis quelques années; nous lui devons la curieuſe & admirable découverte du *Polype*, qui ſe multiplie à meſure qu'on le coupe, & qu'on le diviſe. Et que dirons-nous de la merveilleuſe découverte de l'*Electricité*, qui étale tous les jours à nos regards de nouveaux Phénomenes, & qu'un ſçavant & ingénieux Profeſſeur de Geneve a tirée, en quelque ſorte, de ſon inutilité, en la rendant propre à la guériſon de quelques maladies? (*) L'invention du *Microſcope*,

(*) Mr. *Jallabert*, Profeſſeur en Phyſique Expérimentale à Genéve, a guéri un Paralytique par l'opération de l'Electricité.

croſcope, celle du *Téleſcope*, ne nous ont-elles pas ouvert un nouveau Monde ? Ces découvertes n'ont-elles pas mis ſous nos yeux des objets ignorés des Anciens, & qui avoient échapé aux recherches de nos prédéceſſeurs? Combien de végétaux, d'animaux & de minéraux, inconnus à *nos peres, & dont une heureuſe expérience a démontré l'utilité?*

L'HYPOTHESE de ceux qui prétendent que Dieu a produit dès le commencement du Monde tous les germes, qui ne font enſuite que ſe développer, eſt ſujette à de grandes difficultés. Ces germes ont par eux-mêmes une certaine force & une certaine activité, ou ils ſont purement paſſifs : s'ils ont de l'activité, voilà la créature qui devient, pour ainſi dire, l'Architecte de l'édifice, & le Créateur de ſon propre ouvrage. Il ſemble que par-là on tire la créature de la dépendance naturelle où elle doit être. Ne craint-on point de faire par-là, du Dieu que nous adorons, une Divinité Epicurienne, qui contemplera avec indolence le jeu des reſſorts, dont l'action ſeule ſuffira à former ce nombre & cette variété de ſubſtances répandues ſur la face de la terre? Si au contraire, ces germes ſont purement paſſifs, ne ſont-ils pas abſolument inutiles? Dieu a-t-il beſoin de ce moyen, pour produire des êtres qu'il peut créer par un ſimple acte de ſa volonté? Il me ſemble que cette difficulté n'eſt pas moins forte contre les formes ſubſtantielles d'*Ariſtote*, & les natures plaſtiques de *Cudword*. On pourroit leur oppoſer également ce principe : *Pourquoi le Créateur, dont*

la

la puissance n'a aucunes bornes, employeroit-il le plus, lorsque le moins peut suffire?

Je sçai que *Platon* a admis des substances mitoyennes entre Dieu & l'homme; quoique leur pouvoir, selon lui, fût borné jusques à un certain point, elles en avoient suffisamment pour servir d'aides & de substituts au Créateur, comme s'il avoit besoin de secours dans ses opérations; mais la Théologie de *Platon* est si défectueuse & si imparfaite, qu'elle ne sçauroit servir de régle.

Mais si l'Etre Suprême ne cesse point de créer, se renfermera-t-il dans un petit cercle d'objets? Doit-on donner des bornes à son activité, & à la variété de ses ouvrages? Réduire tout à une simple circulation, ce n'est pas avoir une juste idée de l'étendue du plan que le Créateur s'est proposé; c'est donner des limites à son pouvoir: c'est mesurer ses forces à notre propre foiblesse.

Ramenons la question: *Y a-t-il quelque chose de Nouveau sous le Soleil?* Oui, sans doute, il y a véritablement quelque chose de nouveau par rapport à nous: la nature fait éclore dans chaque saison de nouvelles fleurs, & fait mûrir de nouveaux fruits. Le spectacle change d'une année à l'autre. Quand nous ne ferions qu'appercevoir les causes Physiques de certains Phénomenes, dont les Anciens ne pouvoient rendre raison; quand nous ne ferions que découvrir les divers rapports des êtres entr'eux, la convenance & l'harmonie des parties avec le tout, ces découvertes, quelque imparfaites qu'elles fus-

ſent, ſeroient cependant nouvelles pour nous. Un objet ancien devient, pour ainſi dire, nouveau, lorſque nous en pouvons conſidérer les faces qui nous étoient inconnues, & lorſque nous appercevons les cauſes qui l'ont produit, & les effets qu'il fait naître à ſon tour.

Si du Phyſique nous paſſons au Moral, on peut encore dire à cet égard, qu'il y a quelque choſe de Nouveau ſous le Soleil. Chaque jour fait éclore de nouveaux événemens & de nouvelles révolutions. L'établiſſement des Etats, leurs progrès, leur décadence, tout cela n'offre-t-il pas un nouveau ſpectacle, & ne donne-t-il pas lieu à de nouvelles réflexions?

Ceux qui ſoutiennent *qu'il n'y a rien de Nouveau ſous le Soleil*, ont leur réplique toute prête, & ne manquent pas de bonnes raiſons.

Dieu, diſent-ils, dont la ſageſſe eſt infinie, n'a pas jugé à propos de multiplier les êtres ſans néceſſité; nous en avons autant qu'il en faut pour ſatisfaire nos beſoins, nos plaiſirs & notre curioſité, nous ne ſçaurions même parcourir tous les ouvrages du Créateur, bien loin de les épuiſer. Dieu nous a donné des yeux, qui ſuffiſent à nous conduire & à contempler les divers objets qu'il met à notre portée, mais ils ne ſont pas aſſez pénétrans pour voir toutes ſes productions.

Le Syſtême de l'Univers n'exige pas une création continuée & pouſſée juſqu'à l'infini; il ſuffit que l'Etre Suprême y maintienne

ne l'ordre qu'il a établi dès le commencement. C'eſt un Machiniſte qui n'a beſoin que d'un petit nombre de reſſorts pour varier ſes décorations, elles ſont cependant ſi diverſes & en ſi grand nombre, que bien qu'elles ſoient ſucceſſives, elles nous paroiſſent toujours nouvelles. Il ne s'agit point de décider, ſi la puiſſance du Créateur s'eſt bornée au développement des êtres que nous connoiſſons, il nous ſuffit de jouir avec reconnoiſſance de ſes ouvrages, ſans prétendre en ſonder la profondeur, & en examiner l'étendue: *L'Univers eſt ſi vaſte*, dit Paſcal, *qu'on peut le comparer à une ſphere infinie, dont le centre eſt par-tout, la circonférence nulle part.* Cette immenſité où notre imagination ſe perd, quand elle a la hardieſſe de la vouloir pénétrer, eſt comme le caractère & le ſceau de l'Etre Suprême; à cette vûe nous ſommes comme forcés de reculer, & d'avouer notre néant; rien n'eſt plus vrai que ce que dit *Saint Cyrille*: Que la Philoſophie eſt le Catéchiſme de la Foi.

MAIS, dira-t-on, n'a-t-on pas fait depuis quelques années de grandes découvertes, n'avons-nous pas étendu fort loin nos connoiſſances, notre pénétration n'a-t-elle pas reculé, en quelque ſorte, les bornes de chaque Science? Ne nous vantons pas tant de ces découvertes & de ces prétendues connoiſſances, la plûpart ſont moins le fruit de notre habileté, qu'un effet du hazard, ou de nos beſoins. A meſure qu'ils ſe ſont multipliés, il nous a fallu de nouveaux ſecours, & la Providence nous les a fournis; mais ces

fecours fubfiftoient avant que nous en fiffions la découverte, notre ignorance feule nous les cachoit. Les plantes & les minéraux dont on nous parle, exiftoient dans le fein de la terre ou fur fa furface, avant que les recherches & le travail des Naturaliftes les expofaffent à nos yeux. On dit qu'un Amériquain, ayant arraché un arbriffeau, découvrit au-deffous une mine d'or : cet objet fut nouveau pour lui ; mais il exiftoit déjà lorfqu'il le découvrit; l'Amérique, cette vafte contrée, dont la découverte fait tant d'honneur à *Criftophe Colomb*, n'eft pas un Pays nouveau, il exiftoit long-tems avant que les Efpagnols y portaffent leur avarice, & y fiffent fentir leur cruauté.

LES Anciens ont prefque touché aux découvertes qui nous font le plus d'honneur, comme l'a montré depuis peu le Pere *Regnault*. Qu'on ouvre leurs Livres, & qu'on les life avec attention, on trouvera que nous ne fommes guéres que leurs échos, ou du moins, qu'ils nous ont conduit dans la route de la vérité. *Ariftote* a entrevû la merveilleufe multiplication des Polypes, qui fe fait, en quelque forte, par bouture, comme celle de quelques plantes, ce qui fait qu'il nomme ce genre de Vers, *Zoophytes*. *Seneque* croyoit que les Cométes avoient leurs révolutions fixes & déterminées; il avoit prédit que les Aftronomes annonceroient un jour, de la maniere la plus précife, le retour régulier des Cométes. Il femble que *Ciceron* a entrevû la découverte de l'Imprimerie, lorfqu'il parle de ces caractères, qui jettés au hazard,

hazard, ne ſçauroient former un Livre, tel que les Annales d'*Ennius*. Les Anciens, d'ailleurs, avoient trouvé le ſecret de jetter des Médailles en moule; de-là juſqu'à l'Imprimerie, il n'y avoit plus qu'un pas, ils étoient dans la voye de la découverte, & il eſt ſurprenant qu'elle leur ſoit échapée. Nos inventions modernes paroiſſent donc copiées d'après celles des Anciens, & nous n'avons fait, en quelque ſorte, que les reſſuſciter. Comment les productions de l'Art n'auroient-elles pas des limites, puiſque celles de la Nature ont des bornes? Chacun ſçait que les premières ne ſont belles & utiles, qu'autant qu'elles imitent de plus près les ſecondes, & que l'Art eſt plus ou moins parfait, à proportion qu'il ſe cache davantage, & qu'il prend l'air & la reſſemblance de la Nature.

LES Syſtêmes les plus vraiſemblables des Modernes ne ſont pas ſi bien affermis, qu'ils ne ſoient menacés de quelques révolutions: on commence déjà à former des doutes ſur l'hypotheſe de *Newton* touchant les couleurs, qui paroiſſent fondée ſur l'expérience; à l'égard de pluſieurs choſes, il ſemble qu'on ſoit forcé de retourner en arrière, & qu'on veuille ſe rapprocher des Anciens. Le fameux *Bayle* a remarqué que la plûpart des Sçavans ne ſont propres qu'à cultiver les terres qui ont déjà été défrichées: *Ils peuvent*, dit-il, *applanir ou élargir un chemin que d'autres ont déjà fait, mais il en y a fort peu qui ſçachent défricher des terres incultes, & ſe frayer*

une route dans des forêts où personne n'a passé avant eux.

Les monstres mêmes, qui par leur irrégularité apparente sembleroient devoir nous présenter quelque chose de nouveau, & que le peuple regarde, comme un Phénomene rare & extraordinaire, ne forment point une espèce particuliere. On les peut tous ranger dans la classe des êtres avec lesquels ils ont le plus de rapport. Ils seront, si l'on veut, des ébauches imparfaites, des portraits défectueux, mais il ne different des originaux, que par la difformité de leur figure. Ainsi, à cet égard, il n'y a encore rien de nouveau. Telle chose sera nouvelle pour un ignorant, qui ne le sera point pour un sçavant: à mesure que l'on connoît moins, on admire davantage. Qu'on transporte tout-à-coup un Amériquain dans Paris, qu'on lui fasse voir les machines de l'Observatoire, qu'on lui enseigne quel est leur usage, & la manière de s'en servir, il sera surpris d'appercevoir ce nombre prodigieux d'astres & de planettes, qui par leur éloignement se déroboient à ses regards. Un Sauvage qui n'a jamais contemplé que la Nature, doit être rempli d'admiration à la vûe des merveilles de l'Art. Pour l'ordinaire, ce que l'on appelle nouveau, prouve seulement notre ignorance, & le peu d'usage que nous faisons de nos facultés: il est vrai aussi qu'un homme qui a du génie, & qui possede l'art de faire des observations, étend sa vûe plus loin qu'un autre: la Nature a peu de secrets qu'il

qu'il ne ſoit en état de développer ; ainſi il apperçoit du nouveau là où l'homme inepte ne voit rien de rare & d'extraordinaire: les talens & l'attention étendent & multiplient, pour ainſi dire, les objets : le premier qui découvrit les *Satellites de Jupiter*, apperçut quelque choſe de nouveau, du moins par rapport à lui, & aux autres Spectateurs, à qui ces étoiles avoient échappé. Le Ciel n'eſt pour l'ignorant qu'une voute immenſe, éclairée tour à tour par le Soleil & par la Lune, & ornée d'une multitude infinie d'étoiles placées au hazard, & ſeulement pour la beauté & la magnificence de la décoration: il ne voit au-delà qu'un vaſte eſpace, ou plutôt il ne voit rien: ſa vûe ne s'étend pas plus loin que ſes yeux: le Phyſicien découvre, par la vûe de l'eſprit, des objets qu'il ne ſçauroit appercevoir par les yeux du corps. Ce qu'il voit le mene naturellement à ce qu'il ne voit point: le cours des planettes, leurs differentes révolutions, leur apparition fixe & déterminée, rien ne lui échappe, & tout le remplit d'admiration pour le Créateur. Le Phyſicien apperçoit par-tout un plan ſage & régulier, une harmonie qui ne ſe dément point, un but auſſi grand dans le deſſein, qu'admirable dans l'exécution. Les ſpéculations & les recherches du Philoſophe, nous l'avons déjà dit, ſont preſque toujours au profit de la Religion.

Si du Phyſique nous paſſons au Moral, & que nous examinions les divers évenemens qui ſe ſuccedent les uns aux autres, & qui ſemblent

femblent établir une nouveauté morale, nous verrons que les faits ne different gueres entre eux que dans certaines circonftances particulieres; mais que le fond eft prefque toujours le même. Que l'on parcoure l'Hiftoire des differentes Nations, on fera obligé de dire, comme *Colombine*, en parlant du Royaume de la Lune, *c'eft tout comme ici*; que l'on fuive ce qui s'eft paffé dans les fiécles qui fe font écoulés avant nous, on y verra les mêmes faits qui fe reproduifent fous divers noms & fous diverfes faces; il femble qu'ils ne font que circuler. Je vais en donner quelques exemples. On a dit que le grand *Scipion* prenoit plaifir à fe dépouiller de l'éclat qu'il tiroit de fes victoires & de fes conquêtes, pour ne fe montrer qu'accompagné de fes feules vertus, & qu'il préféroit la qualité d'homme à celle de Conquérant; on a dit la même chofe de l'illuftre *Turenne*. Le barbare *Chriftiern*, Roi de Dannemarck, a été nommé avec juftice le *Néron* du Nord. *Louïs XI*, Roi de France, a renouvellé la Diffimulation profonde, la Politique fombre & cruelle de l'Empereur *Tibere*. Donnez à *Charles XII*, Roi de Suéde, un degré de bonheur de plus, ce fera un autre *Alexandre*. On a vû briller fous le regne de *Louïs XIV*. les Beaux-Arts & les Sciences, comme fous le regne d'*Augufte*. Que l'on confidere les révolutions les plus confidérables, foit anciennes, foit modernes, on trouvera qu'elles ont prefque toutes les mêmes caufes; d'un côté l'ambition effrenée des Grands,
leur

leur avarice & leur cruauté; de l'autre l'inquiétude du peuple, un amour excessif pour la nouveauté & l'indépendance, voilà les causes les plus ordinaires de la décadence & de la chûte des Empires les plus puissans & des Etats les mieux affermis. L'Histoire ne nous présente que le jeu des passions humaines. La terre est comme un grand théâtre, où les mêmes scénes sont souvent repetées; il n'y a gueres de difference que dans les divers caractéres des Peuples & dans les titres des Acteurs. La décoration frappe nos yeux & nous surprend, parce que les ressorts en sont cachés; si nous pouvions les appercevoir, le merveilleux disparoîtroit, & nous n'admirerions plus que l'art infini de l'Ouvrier.

Je finirai cet Essai par une réflexion importante. Si le Monde étoit l'ouvrage du hazard ou du concours fortuit des Atômes, comme le disoit *Lucrece*, nous verrions de tems en tems de nouvelles productions; la matière peut se modifier à l'infini, & rien ne borneroit le jeu des Atômes: d'où vient donc ne se forme-t-il plus de nouvelles espèces de Plantes & d'Animaux? C'est que tout est dirigé par une Suprême Sagesse, qui voit que ce qu'elle a créé, suffit à nos besoins & à nos plaisirs; elle ne fait rien à l'avanture & par caprice; tous les événemens sont déterminés dans son Conseil, & enchaînés les uns aux autres. Les créatures se meuvent; l'Univers entier se soutient par le concours des regles générales & primitives; tout porte un caractère d'ordre, mais de grandeur, qui prouve un Etre unique, mais infini.

LE

LE MAL DES YEUX,

EPITRE.

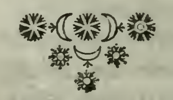
MES yeux, qui m'êtes cent fois
Plus chers que tout l'or des Rois,
Plus chers que ma vie encore,
O mes utiles yeux, ô mes yeux bien aimés,
Pourquoi me quittez-vous ? Quel crime, je l'ignore,
M'attire ce malheur, & fait qu'en vain j'implore
Vos ſecours accoûtumés !
De l'âpre & rigoureux hyver,
Les vents fougueux tyrans de l'air,
A peine gardent le ſilence;
A peine la terre commence
A mettre à profit les chaleurs
Que le doux Zéphir lui diſpenſe,
Pour reproduire en abondance
Les feüilles, les herbes, les fleurs,
Malheureux que je ſuis! j'éprouve
D'un triſte aveuglement le ſort cruel & dur;
Je cherche la lumière, hélas ! & je ne trouve en tous lieux qu'un cahos obſcur,
Au matin, lorſque je quitte
Mon lit, & qu'en ſon Char pompeux
Le Soleil paroiſſant ranime & reſſuſcite
La Nature par ſes beaux feux,

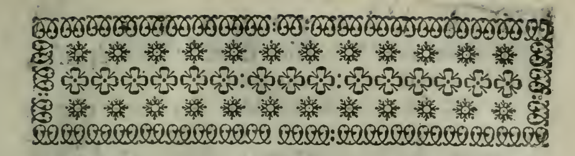
En

En proye à des douleurs extrêmes,
Mes yeux enflés ne peuvent voir ;
Dans mes apartemens, les plus éclairés mêmes,
Tout, fort long-temps, me femble noir.
Lorfque par mes valets, au foir,
Les chandelles font allumées,
Et que les fenêtres fermées
Ont exclû les rayons du jour prêt à finir,
Alors que vais je devenir ?
Que deviendrai-je, helas! dans ces momens funebres?
Errant & folitaire au milieu des tenebres,
Je ne puis pour charmer l'ennui
Où mon ame eft enfevelie,
Ni lire les Oeuvres d'autrui,
Ni mettre par écrit quelque aimable faillie.
Chers yeux, quels maux, quel deüil, quel chagrin, quel fouci
Vous ai-je donc caufés pour me livrer ainfi
Aux rigueurs les plus violentes?
Quoi? jamais vous ai-je réduits
A veiller, à fouffrir pendant de longues nuits
L'incommode lueur des chandelles tremblantes,
En lifant tous les Contes bleux,
Des Arabes rêveurs ou des Grecs fabuleux.
Quoi? de ces Parchemins, de ces Chartes Gotiques,
Et de ces Médailles antiques,
Sur qui le Temps marqua fon pouvoir abfolu,
Nouveau Lyncée, ai-je voulu

A force

A force d'études aufteres
Connoître & déchiffrer les obfcurs caractères?
Hélas! non. A dormir, je paffe avec la nuit,
Bonne part de la matinée;
De dormir, quand je veux, la faveur m'eft donnée,
Sans l'importunité du tumulte & du bruit.
Si quelque fois l'oifiveté me laffe,
Alors dans les Ecrits de Catulle, ou d'Horace,
Je goûte avidement les plaifirs les plus doux.
Eh! pourquoi donc me quittez-vous,
Moi qui me fais honneur de paroître fans ceffe
Ennemi de l'étude, ami de la pareffe?
Mes chers yeux, que vous m'allarmez,
Quoi donc, pour tant d'égards; quoi, pour tant d'indulgence,
O mes utiles yeux! ô mes yeux bien aimés,
Eft-ce là vôtre récompenfe?





PETIT RESERVOIR.

BILLET

D'une Dame, adressé à l'Auteur du

MAGAZIN DE LONDRES.

MONSIEUR URBAN,

„ A QUI est ce qu'une Dame at-
„ taquée d'une fiévre d'Amour,
„ pourroit-elle s'adresser mieux
„ qu'à vous, pour découvrir son
„ mal à un Inconnu qui le cause?
„ Inférez, je vous en prie, dans votre pre-
„ mier MAGAZIN, ce que je vais tracer sur
„ ce papier, afin que je puisse apprendre, si

„ le charmant Cavalier dont je suis éprise,
„ a le cœur libre, ou non.

„ Ce fut vers la Mi-Mai dernier, que je „ vis cet Objet aimable & plus beau qu'*A-* „ *donis*. Je le considérai bien. Il portoit „ un Sur-tout de drap bleu, à colet de ve- „ lours noir. Son Chapeau étoit bordé d'un „ Point d'Espagne d'argent. Sa Chevelure, „ noire comme du jais, lui descendoit en „ plusieurs rangs de boucles jusqu'à la cein- „ ture. Il a le teint brun, & la taille moïen- „ ne, tirant même sur la petite. Il étoit a- „ vec quelques autres Cavaliers, dont l'un „ avoit un habit de drap écarlate galonné „ d'or.

„ Si le cher objet de mes vœux voit ce „ Billet-doux, je le prie de se trouver au „ Parc, à l'heure ordinaire de la promena- „ de, le 5me de ce mois, ou le 6me si le 5me „ il ne fait pas beau. Je le prie aussi de „ mettre un Chapeau à bord d'argent, pour „ signe qu'il n'a aucune affaire de cœur. Je „ tiendrai le côté du Mail: Qu'il suive dans „ le Parc la Dame qu'il trouvera le plus à „ son gré, & je verrai, si je suis celle à qui „ la fortune en dira. Au reste, qu'il ne ju- „ ge pas de mon caractère & de ma condui- „ te par la démarche libre que je fais aujour- „ d'hui. Peut-être me flate-t-on dans le Mon- „ de, quand on dit que j'ai de la beauté, „ mais on ne fait que me rendre justice, quand „ on me regarde comme aïant de la naissance „ & de la vertu.

P. S.

P. S.

„ J'OUBLIOIS de marquer ici, que c'eſt „ à *Ranelag* (*), que je vis cet aimable Ca„ valier ; & que l'entrevûe que je lui deman„ de, n'eſt que pour juger, s'il eſt vérita„ blement mon fait. Je dois ajouter, que „ je vous aurois plutôt envoïé ce Billet, ſi „ je n'avois voulu prendre du tems pour eſ„ ſaïer de me guérir. Je l'ai eſſaïé en effet, „ mais envain; Il ne me reſte donc pour fi„ nir ma Lettre qu'à vous dire que je ſuis en„ core *La très-malade d'Amour.*

„ CLARINDE.

„ Faut-il fuir ce Roïaume, à lui je m'abbandonne,
„ *Prête* à vivre *avec lui* ſous la brûlante *Zone* ".

ON nous a prié de faire entrer dans notre PETIT RESERVOIR, cettre Lettre, ou ſi l'on

(*) *Ranelag*. Sorte de Jardin-Ginguète aux environs de *Londres*, dans lequel ſe rendent des perſonnes de diſtinction, de l'un & de l'autre Sexe, pour y paſſer pluſieurs heures, ſoit à la promenade, ſoit à y entendre de très-beaux Concerts (qui s'y exécutent réguliérement à certains jours de la ſemaine) & même pour y prendre de fort bon repas, &c. Il s'eſt établi depuis quelque tems à la Haie ſur le chemin de *Scheveling*, un de ces Jardins, ſous le nom de Vaux Hall, &c.

l'on veut ce Billet-doux, qui se trouve, mot pour mot, dans le Magazin des Cavaliers, Mois de Juin dernier, p. 260. Nous avons refusé des Piéces bien plus importantes, & peut-être plus curieuses, mais les égards que nous devons à celui qui nous a recommandé celle-ci, & le rang que tiennent les personnes qui en sont les héros, ont exigé cette complaisance de nous. Au reste, nous n'oserions assurer, que l'avanture dont il y est question, soit réellement arrivée à *Londres*.

Ce ne seroit pas la première fois, que, pour dérouter les Lecteurs, on auroit changé dans des Feuilles périodiques, la Scéne des Evénemens que l'on vouloit publier. Ce qu'il y a de certain, c'est que des Histoires à peu près semblables se sont passées, environ dans le même tems ailleurs qu'à *Londres*, comme on pourroit le constater par de très-bons Mémoires-Galans datez les uns de *Paris*, les autres de *Berlin*, & de plusieurs autres endroits. Bien loin de trouver incroïable & étrange une rencontre pareille, je la crois très-ordinaire, très-commune; & si j'y vois quelque chose d'étonnant & de merveilleux, c'est que sa répétition en même tems & en differens lieux, vienne si rarement à la connoissance d'un certain Public. Par tout où il y a des Cavaliers bienfaits & des Dames susceptibles d'impressions tendres, pourquoi le même Astre qui répand ses influences amoureuses dans un Endroit, ne pourroit-il point en même tems, en faire autant dans un autre?

Pour-

Pourquoi les mêmes ſentimens, les mêmes déſirs, ne pourroient-ils point inſpirer, en differentes parties du monde tout à la fois, le même projet, & les mêmes moïens de ſe ſatisfaire? En un mot, pour quoi ne pourroit-il point être arrivé, au même jour de l'Eté paſſé, à **, ou dans le Jardin de **, quoique moins fréquenté aujourd'hui, ce que l'on mande être arrivé au *Ranelag* à *Londres*, & que nous pourrions démontrer s'être paſſé dans le Jardin des Tuileries à *Paris?* C'eſt comme ſi des enfans ne pouvoient être conçus, formez, nez, le même jour, à la même heure, au même inſtant, en différens Païs.

L'Amour regne par tout, en tout tems, ſur tout Sexe.
(Poëte Anonyme.)

VOICI d'autres preuves du pouvoir de l'Amour ſur le Beau-Sexe.

LE Duc de CUMBERLAND prit, il y a peu de mois, ſous ſa protection Roïale & bienfaiſante, une jeune Héroïne, dont l'Avanture ſe lie trop naturellement à ce qu'on vient de lire des effets étonnans que peut produire un Amour extrême, pour ne pas la rapporter tout de ſuite dans cet endroit-ci. Là, nous avons vû une Belle touchée du mérite extérieur d'un beau Cavalier, faire les premières démarches, non ſeulement juſqu'à lui prononcer à la face du Public & en plein jour, le mot de *Je vous aime*, qu'un tendre Amant a tant de peine à obtenir dans

le particulier le plus ſecret, après pluſieurs années de ſervices paſſionnez & bien reçus, mais encore, juſqu'à lui demander, par la même Déclaration, un *Rendez-vous*, & lui proteſter qu'elle eſt prête à s'exiler de ſa Patrie, pour aller avec lui dans les climats les plus inhabitables,

Sive per ſyrtes iter æſtuoſas,
Sive facturus per inhoſpitalem
Caucaſum, vel quæ loca fabuloſus
Lambit Hydaſpes.

Oui, dit-elle,

„ Pone me, pigris ubi nulla campis
„ Arbor æſtivâ recreatur aurâ,
„ Quod latus mundi nebulæ, maluſque
„ Jupiter urget:
„ Pone ſub curru nimiùm propinqui
„ Solis, in terrâ domibus negatâ;
„ Dulce ridentem Socium, ac amabo
„ Dulce loquentem.

Vous le voïez, fût-ce ſous la Zone torride-même, *Clarinde* s'eſtimera trop heureuſe d'y paſſer ſes jours avec ſon charmant Cavalier. Ici nous allons voir l'Amour métamorphoſer une jeune Fille en Soldat pour n'être point ſéparée de ſon Amant enrollé par force; & même en Soldat de Marine; circonſtance qui ne relève pas peu le Pouvoir de l'Amour. En effet, s'expoſer aux fatigues, aux dangers

gers de la Guerre, des Batailles, des Siéges &c., c'eſt certainement, pour une jeune Perſonne, quelque choſe de plus fort, de plus effraïant ſur Mer que ſur Terre. L'idée ordinaire & commune, que l'on ſe fait de ces deux Elemens, nous diſpenſe d'alléguer aucune preuve de ce que nous venons d'avancer, & nous ne doutons point, qu'après qu'on aura un peu reflêchi ſur l'Avanture de la nouvelle Héroïne Angloiſe, on ne juge que l'Amour lui a fait faire pour ſon Amant Soldat, plus que la *Matrone* d'*Ephèſe* ne fit pour le ſien, & plus encore que la Princeſſe Impériale *Imma* ne fit pour ſon cher & vaillant Champion *Eginhart*. Paſſons donc à l'Hiſtoire même, qui, quoiqu'elle ne ſoit point ſans exemple, dans tous les Païs du Monde, & particulièrement en *Angleterre*, d'où on l'écrit, n'a pas laiſſé d'y faire le ſujet des Converſations & de l'admiration de tout le Roïaume, & ne manquera ſans doute point d'être inſerée, je ne dis pas uniquement dans les Annales Galantes de la Nation, mais dans le Récit de ſes Expéditions Navales de la dernière Guerre. On aſſure qu'un très-habile Homme travaille à la mettre au Théatre.

Hiſtoire Remarquable d'une Jeune Héroïne ANGLOISE.

„ LA nommée *Anne Snell* native de *Wor*„ *ceſter*, qui, ſous le nom de *Jaques Gray*, „ a ſervi le Roi, pendant pluſieurs années,

„ dans le Regiment de *Fraser*, emploïé aux „ Indes Orientales, sur l'Escadre de l'Ami- „ ral *Boscawen*, présenta au Duc de Cumberland, vers la fin du Mois de *Juillet* dernier, une Requête, pour obtenir „ une Pension, qui la mît en état de subsister honnêtement; vû qu'après la découverte de son Sexe, elle ne pouvoit plus „ servir avec décence dans les Troupes de „ Sa Majesté. Son Altesse Roïale reçut gracieusement cette Requête, & la remit „ au Général *Fraser*, avec ordre de prendre „ des Informations exactes de la vérité des „ Faits exposez, & de lui en faire un fidéle rapport. Le rapport fut si favorable, „ que ce Grand Prince, qui se plaît à recompenser la bravoure & l'héroïsme par „ tout où il peut les découvrir, fit d'abord „ coucher sur l'Etat des Pensions Roïales, „ cette courageuse Fille sur le pied de 30. „ Livres Sterl. par an ". Disons présentement un mot du principal motif, qui engagea *Anne Snell* à faire une Caravane si étrange.

„ Une passion violente, que cette Fille „ avoit conçue pour un Soldat de Marine, „ de ceux que l'on enrolle de gré ou de „ force, la porta à se travestir en homme „ & à prendre parti dans le même Régiment „ & dans le même Vaisseau où il étoit entré. „ Son Amant, que l'on ne nomme point, „ étant mort pendant le trajet, elle continua de servir, en cachant toujours son „ Sexe, & elle se distingua dans toutes les

„ oc-

„ occaſions. La plus remarquable fut celle „ du Siége de *Pondichery*, où elle reçut „ douze bleſſures, ſix à la jambe droite, „ cinq à la gauche, & une à l'aine. Elle „ panſa elle même les onze premières avec „ aſſez de ſuccès; mais elle ne put réuſſir à „ guérir la dernière, quoiqu'elle en eût ti- „ ré la bale dehors. Cet inconvenient la „ força à mettre dans ſa confidence, deux „ ou trois de ſes plus ſages & plus diſcrets „ Camarades, qui lui ont, en gens d'hon- „ neur, gardé fidèlement le ſecret, juſqu'au „ moment qu'il leur a fallu, conjointement „ avec tout le Regiment & tout l'Equipa- „ ge, rendre témoignage que la conduite „ qu'elle avoit tenue, tout le tems de ſon „ ſervice, avoit été auſſi réglée dans le cours „ ordinaire de la vie, que glorieuſe, & bril- „ lante dans les rencontres les plus périlleu- „ ſes &c.".

L'AMOUR porté à l'excès, peut ſans doute faire prendre & exécuter, ſur tout à une Femme, les réſolutions les plus extraordinaires. Mais peut-il lui communiquer une bravoure qui ſe ſoutienne ſi long-tems, & en tant de différentes rencontres ſur Mer & ſur Terre? Je crois qu'il faut qu'une Femme ſoit née avec cette bravoure, dont on n'auroit jamais eu de preuves d'éclat, ſi une paſſion ſemblable à celle d'*Anne Snell* ne les avoit amenées & produites au grand jour. J'ai connu à N * * * une Fille ſage, modeſte, vertueuſe, dont ni l'air, ni le ſon de la voix, ni les diſcours, ni la con-

duite n'annonçoient rien moins qu'un Courage mâle; & qui cependant, pour venger un affront fait à ſon Pere vieux & impotent, envoïa un Cartel, avec choix du lieu, du jour, de l'heure & des armes à l'offenſeur, Gentilhomme des plus *hupez*, & Capitaine, ou peut-être Major d'un des plus anciens Regimens de la Province: Et parce qu'il ne daigna pas ſe meſurer avec elle, l'hiſtoire, qui en a été imprimée en langue du Païs, porte qu'il en reçut des coups de bâton, en plein jour, dans un Carrefour, où elle le ſurprit, après l'avoir long-tems guetté. Mais, n'a-t-on pas vû, & ne voit-on peut-être point encore aujourd'hui à la * * * une Fille, je ne parle pas de *la Dragonne*, ainſi nommée pour avoir fait pluſieurs belles Campagnes en *Flandres* contre la *France*, dans l'Armée des Alliez, ſous l'habit de Dragon: Non, j'enviſage un objet d'une extraction un peu plus relevée, une *Fille*, qui n'eſt plus en état d'être femme, & qui, ſoit par ſon air mâle, ſes allures & ſes expreſſions très-cavaliéres, donne toutes les marques poſſibles d'un courage vigoureux, qui la met en état de faire & de ſoutenir le coup de piſtolet à brûle pour point. Si elle ne s'eſt pas trouvée dans de chaudes mêlées, comme *la Dragonne*, & *Anne Snell*, elle a par devers elle, ce qu'on appelle de hardis Coups de main avec des *Fierabras*, ſans parler de tant d'Avantures d'un genre d'héroïſme très-ſingulier. D'ailleurs, elle l'emporte ſur les deux

autres

autres en ce qu'elle eſt, au *poil & à la plume*, s'il en faut croire un Ecrit hebdomadaire nommé, ſi je ne trompe, le Poſtillon. Tant y a que, l'Amour

Eſt de tout tems, de tous lieux, de tout Sexe.
Et la Bravoure *auſſi.*

ENIGME.

JE vous en avertis avant d'entrer en lice,
Cette Enigme n'eſt qu'un Rebus.
Commençons. Je la tiens & je ne la tiens plus,
La belle Dondon, qui, Novice,
Non ſans douleur & ſans effort,
Entra jadis à mon ſervice,
Dont on me félicita fort.
A ma volupté très-propice,
Toujours prête & de bon accord
Elle fit bien ſon exercice,
Sans exiger aucune épice:
Même pour tout ſon entretien
Elle ne me dépenſa rien,
Que quelque gobelet d'eau claire,
Que je lui donnois réglément,
Une fois par jour ſeulement.

Et

Et maintenant qu'elle me quite,
Avec tant de peine & d'effort,
Que j'en ai fait un cri de mort,
De nouveau l'on m'en felicite.

Ores expliquez-moi cette Enigme-Rébus,
Je la tiens & ne la tiens plus.



TABLE

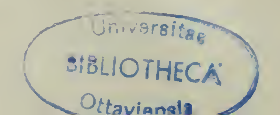


TABLE DES ARTICLES

Contenus dans ce Troisième Volume.

Vers

S'il

Fin du Troisième Volume.



